

Le faiseur d’hommes et sa formule

Jules Hoche

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Le décor d'abord :

L'immensité, c'est-à-dire rien que du ciel et de l'eau, une eau très bleue, affranchie apparemment des primordiales lois physiques car, en dépit de l'universel embrasement, elle ne manifeste pas le moindre signe d'ébullition. Et sans doute les choses sont-elles dans cet ordre et à cette place — en plein océan Indien, dans les parages de Sumatra — de toute éternité. Ce qui n'y est pas de toute éternité, encore que participant de l'immuabilité morne du cadre, ce qui n'est même qu'un accident tout à fait transitoire du tableau, c'est le frêle canot blanc simulant de loin une bavure de la prestigieuse toile et où posent, assis face à face, deux personnages d'apparence férocement impassible : ma femme et moi.

Vous me savez incapable de mentir, mon cher Jules Hoche, je vous jure que tel fut à son début, — c'est-à-dire au moment où l'équipage révolté du Samarang nous débarqua en plein archipel de la Sonde, — le schéma très simpliste de notre fantastique histoire.

Notez d'ailleurs qu'une tranche de mer, dans les parages de la ligne, ressemble exactement à une tranche de mer à Marseille, et qu'il ne faut pas, sous n'importe quelle latitude, attendre de l'Océan un effet neuf, à moins que l'on ne soit fermement décidé à le tirer de soi-même. Car seul notre dépaysement magnifie ou dégrade les choses, et les décors ne valent que par ce que nous y mettons. Moi je n'y mettais rien, de parti pris, et mon état d'âme

ressemblait à peu près à celui du marin-amateur louvoyant entre Nice et Beaulieu.

Il n'en était pas de même de ma femme, dont la ravissante frimousse, dure et fermée pour moi seul, me donnait en tout temps, depuis notre mariage, la sensation d'un parc délicieux aux tendres pacages, aux fraîches ondes vertes, et dont me séparerait un mur hérissé de tessons de bouteille, le mur de son indifférence presque haineuse, mais qui pour l'instant laissait filtrer entre lesdits tessons, l'intense curiosité de ce que je pouvais bien penser d'elle et de tout ce qui nous arrivait par sa faute.

Car c'était sa faute, comme bien vous pensez. À quarante ans un globe-trotter comme moi, un homme qui a fait trois fois le tour du monde, ne rêve plus que la paix et le repos dans la permanence d'un cadre qui ne variera ni ne se déplacera plus. Et c'était bien avec cette arrière-pensée que je m'étais offert, en légitimes noces, le délicieux joyau qui, entre les quatre murs d'une quelconque bastide, continuerait d'évoquer toutes les magies éparses dans l'univers.

Mais songez maintenant à toutes les petites filles qui, cinq ou six ans avant l'époque où commence cette histoire, jouaient à la balle contre les murs dressés un peu partout où il y a des agglomérations d'humanité à contenir ; dites-vous qu'une de ces petites filles — la plus jolie certes et la plus endiablée, — jouerait peut-être à cette heure encore au même jeu insipide si mon arrière-pensée n'avait brusquement coupé l'orbe de son puéril destin pour faire d'elle une femme, — ma femme — et représentez-vous la colère de cette petite fille dont je confisque la balle en lui donnant un million en échange — un million que je lui assurais sous forme de douaire pour me faire pardonner et mon âge et le

sien. Que voulez vous, j'avais été tellement habitué à tout payer au poids de l'or, que, voulant faire une fin, l'idée m'était venue tout naturellement, d'acheter celle qui embellirait ma retraite, plutôt que de pourchasser, des années durant, la chance bien improbable d'en trouver une susceptible de m'aimer pour moi-même. Ma femme n'avait que dix-huit ans pourtant. Mais ce n'est pas impunément qu'on est dans la vie d'une jeune fille celui qui vient clore prématurément, et peut être un peu despotiquement, l'ère des jeux innocents. Elle me le fit comprendre le soir même de nos noces, en me disant avec le plus grand calme du monde :

— Je serai votre femme puisque c'est mon devoir de l'être, et puisque j'ai dû consentir au marché auquel vous avez en quelque sorte contraint mes parents, mais à une seule condition, c'est que vous ferez toujours toutes mes volontés et que jamais vous ne me demanderez de vous aimer.

J'acquiesçai, lui laissant supposer que ma façon de comprendre nos devoirs réciproques n'était pas trop éloignée de son idéal de poupée sans cœur. Au reste elle pouvait me mettre à l'épreuve. Vous pensez qu'elle ne se fit pas prier. Et c'est ainsi qu'elle m'imposa sans hésitation ni remords, à moi qu'elle savait obsédé par un rêve de définitif repos en pantoufles, l'insipide corvée d'un voyage de noces en Extrême Orient.

Là où je l'admirais pourtant à présent, c'est que les choses ayant mal tourné, notre situation devenue presque critique, elle sût rester indifférente, stoïque, moins préoccupée des transes qu'elle devait certes ressentir que de celles qu'elle pensait m'infliger, et sans céder à l'envie, naturelle chez les femmes qui ont

quelqu'un à tyranniser, de rejeter sur moi la responsabilité de ses fautes personnelles.

Remarquez, cher ami, que je suis de votre avis, j'estime que certaines femmes sont des créatures exquises, qu'il faut aimer tant qu'on peut, tout en se gardant de trop le leur faire sentir. Vous conviendrez toutefois que leur sexe, dans l'ensemble, présente les mêmes inégalités que le nôtre.

Pour une rare élite qui mérite notre admiration et nos suffrages les plus élevés, le plus grand nombre ne saurait légitimement prétendre qu'à un certain nombre de coups de pieds au derrière, de quoi les empêcher de devenir intolérables, sinon dangereuses. Je ne dis pas que la mienne méritât d'être classée dans ce dernier lot, mais il est certain qu'elle avait pris barre sur moi, au nom de ma seule tendresse antérieure, c'est-à-dire au nom des raisons précisément qui confirmaient son infériorité congénitale.

En attendant, notre voyage de noces venait d'entrer dans une phase si alarmante qu'il me semblait logiquement devoir aboutir à quelque dénouement ignominieux pour tous deux. Une révolte avait en effet éclaté à bord du petit navire portugais où nous avions pris passage à Malacca. J'étais intervenu en prenant fait et cause pour le capitaine à qui les émeutiers infligeaient les plus odieux traitements, et c'est alors qu'on nous avait débarqués, assez poliment du reste, à proximité, disaient les meneurs, d'une certaine île X. dont on distinguait les rives escarpées à quatre ou cinq milles, dans les parages de la Ligne, par 90° de longitude est, c'est-à-dire sur la grande route parcourue par les courriers australiens. On nous laissait l'alternative de bourlinguer là au petit bonheur en attendant le premier paquebot qui passerait, ou de gagner la petite île X. où des colons français étaient établis depuis

plusieurs années, qui ne manqueraient pas de faire bon accueil à deux de leurs compatriotes…

Tout cela évidemment ne représentait pas une situation désespérée, mais vous m'accorderez qu'il n'y avait pas non plus de quoi voter des félicitations au démiurge qui tenait les fils de notre destin. Depuis plus d'une heure que je manœuvrais les rames nous progressions rapidement sur une mer étale, et l'île X. n'était plus maintenant qu'à une portée de fusil ; le spectacle de ses rives qu'on eût dit peintes par un maître paysagiste venait même d'arracher un cri d'admiration à ma femme. C'est alors qu'habitué déjà à me défier de ses enthousiasmes je lâchai les avirons pour me retourner et contempler le tableau à mon tour. Vraiment, le coup d'œil était ravissant.

On eût dit qu'un rideau mystérieux venait de se lever sur un décor de féerie ; une grève basse apparaissait toute rose et toute verte, faisant comme une ceinture éclatante à un délicat écran de petites montagnes boisées aux découpures plus riantes que sévères, et qu'on eût prises, à cette distance, pour un éventail de plumes vertes : bref, un pastel, une miniature, cette île perdue, désignée sur les tablettes spéciales de nos révoltés, par la plus algébrique et la plus énigmatique des lettres de l'alphabet.

Les yeux de ma femme, très grands, très bleus, d'un bleu violet, ont une étonnante faculté de réfraction. Tels yeux féminins reflètent le ciel, la mer, tout ce qu'ils contemplent, les siens brisent les faisceaux lumineux aussi sûrement qu'un prisme et n'en gardent qu'une sorte de poussière lumineuse tout au fond des prunelles. C'est du moins tout ce que j'ai trouvé chaque fois que j'ai plongé dans son regard et c'est bien je crois cette puissance de réfraction de ses yeux qui fait qu'on ne sait jamais ce

qu'elle pense. Après cela vous me direz que les yeux des autres femmes sont généralement de vrais miroirs, mais qu'on ne sait pas davantage ce qu'elles pensent, puisque les miroirs ne pensent pas, et nous serons encore d'accord.

Quand j'aurai ajouté que ma femme semble une petite fille par la taille, mais que la dureté même de ses yeux, ses narines frémissantes, la courbe volontaire du nez un peu gras, l'arc impérieux de ses lèvres de piment rouge, décèlent un tempérament de fer et de feu en dépit de ses cheveux blonds et d'une peau délicate comme un pétale de rose, je ne vois pas la possibilité de vous faire d'elle un portrait plus révélateur. Je sais que les romanciers affectent de décrire minutieusement les traits de leurs personnages, mais je ne crois pas qu'aucun d'eux ait jamais donné à ses lecteurs la sensation de l'homme ou de la femme qu'il voulait peindre, car la physionomie quelle qu'elle soit, celle même d'une banale colline, à plus forte raison celle d'un visage humain, échappera toujours à ceux qui prétendent la fixer à l'aide de simples mots en guise de pinceau ou de crayon.

— Pensez-vous, dit tout à coup ma femme, que nous nous tirions sains et saufs de cette vilaine aventure ?

— Je ne crois pas que nos chances pèseraient lourd dans l'estimation d'une compagnie d'assurances, mais enfin si réellement cette île X. est habitée, et si c'est par des Européens, par des Français surtout…

— Par qui voulez-vous qu'elle soit habitée ?

J'hésitai un moment, très tenté de l'éclairer sur certaines probabilités étayées des plus élémentaires connaissances géographiques et ethnographiques, savoir que pas mal de ces îles per-

dues dans le détroit de la Sonde, abritent encore les plus féroces cannibales. Et ma foi si je ne cédai pas à ce vilain mouvement, c'est par pure admiration pour le sang-froid dont elle avait fait preuve jusque-là.

— Par personne, répondis-je simplement.

— Une île déserte ! fit-elle en souriant, bah ! ça ne se voit plus que dans les romans d'aventures ; les loyers sont partout trop chers pour qu'une île abandonnée puisse exister quelque part sans être devenue la proie de quelque entrepreneur de bâtisses coloniales… Au pis aller nous avons tout ce qu'il faut pour subsister par nous-mêmes en attendant le paquebot qui doit nous recueillir et nous rapatrier.

J'opinai de la tête mais sans conviction, occupé précisément à inventorier le peu de vivres, d'armes et de munitions que nous avions pu emporter concurremment avec nos malles, nos hamacs et quelques outils rouillés dont j'ignorais même l'usage. De loin nous devions avoir l'air de porter vers l'équateur le contenu d'une de ces charrettes à bras où tient le précaire mobilier d'une victime du petit terme. Et je serrai les poings de rage en songeant aux misérables qui nous avaient joué ce tour, à ce sale cotre portugais dont la mâture avait maintenant complètement disparu de l'horizon.

Ah ! les crapules ! s'il y avait eu des gendarmes dans ce désert d'eau ! Seul le voisinage de mes deux revolvers et de ma carabine à six coups — une arme superbe achetée chez le premier arquebusier de Paris, — défendaient la coquette silhouette de l'île où nous allions accoster contre le flot envahisseur des suspicions par trop désespérées.

Ma femme, les yeux rivés à sa jumelle, étudiait la grève de plus en plus rapprochée, une plage de sable fin que le ressac ourlait d'une frange d'écume.

— C'est ravissant, murmurait-elle, mais il n'y a pas trace d'humanité.

Tout à coup elle poussa un cri.

— Là-bas, dans ce fouillis d'arbres qu'on dirait tombés à l'eau…

— Des palétuviers, précisai-je.

— … il me semble avoir vu un éclair de peau nue, de la peau… humaine peut-être…

Je saisis la jumelle à mon tour et distinguai la forme d'un être qui plongeait précipitamment parmi les racines des palétuviers, assez vite en tout cas pour qu'il me fût impossible de rien préjuger de son espèce. Était-ce une bête ou un homme ? Sa hâte à disparaître du champ de la jumelle, si elle n'était pas fortuite, indiquait l'homme assurément, et qui plus est, l'homme civilisé.

— Vous voyez, dit ma femme, que ces chenapans avaient dit vrai.

Nous accostions. On allait bien savoir. En attendant pour être à la hauteur de n'importe quel colloque j'avais saisi ma carabine et passé les deux revolvers dans ma ceinture de flanelle nouée, pour la circonstance, par-dessus ma chemise, car j'étais en bras de chemise vu la chaleur et abstraction faite du caractère belliqueux de mes armes, je n'avais pas l'air martial du tout, croyez-le bien. À Paris, sur les boulevards, on m'eût pris pour un fou, et

n'eût été la gravité de l'instant, ma femme se fût certes moquée de moi, elle qui n'avait pas laissé échapper des occasions beaucoup moins propices. Je crois en réalité qu'elle ne se rendit un compte exact de notre situation qu'au moment de toucher cette terre inconnue où la mort nous guettait peut-être, car je la vis pâlir soudain, et elle se rapprocha de moi, me parla avec des inflexions douces que j'aurais cru absentes de son registre de voix.

— Êtes-vous bien sûr de vous, Maurice ? (c'était la première fois qu'elle m'appelait par mon prénom.)

— Aussi sûr de moi que de vous, fis-je sur le même ton, non sans sourire intérieurement à l'ambiguïté de cette réponse.

Et nous débarquâmes, les yeux et l'oreille aux aguets. Il pouvait être sept heures du soir. Nous étions en septembre, et le soleil s'inclinait rapidement sur l'horizon, prêt à plonger entre ciel et eau.

Nos premiers pas sur le sable mettent en fuite une famille de tortues géantes et des bandes d'oiseaux aquatiques nichés parmi les roseaux d'un marais qui s'enfonce en crique dans l'intérieur de l'île. Immédiatement derrière ce marais dont nous contournons prudemment les rives boueuses, des promontoires boisés dominent la grève, surplombant une gorge en pente douce tapissée d'une jongle épaisse où disparaîtraient des êtres d'une stature double ou triple de la nôtre. Nul vestige de sentier d'ailleurs, et j'ai beau affecter le calme le plus parfait dans les réponses laconiques que j'oppose aux hypothèses optimistes de ma femme, je suis beaucoup moins rassuré qu'elle, car il me paraît de plus en plus évident que si l'île est habitée, elle ne l'est point par des êtres civilisés.

Le pis est que ces maudits promontoires se multiplient tout le long de la grève, véritables falaises, hautes d'une trentaine de mètres, interceptant la vue, ne laissant absolument rien deviner de ce qu'il peut y avoir derrière. Coûte que coûte il va falloir en escalader une. Je confie un des revolvers à ma femme qui m'attendra près du canot tandis que je risquerai l'ascension.

— Surtout, ma chère Yvonne, pas d'alerte intempestive. Une détonation trouverait ici un écho formidable, et il est inutile d'attirer des curieux avant de savoir à quelle race ils appartiennent et quelles peuvent être leurs intentions. Au surplus, il faut économiser nos munitions.

— Soit, mais ne restez pas longtemps, mon cher Maurice.

Ravi du nouveau progrès impliqué dans cette apostrophe nuancée d'un semblant d'inflexion tendre, je m'élançai, une sorte de hache d'abordage à la main qui jouerait le rôle du sabre d'abatis des trappeurs et des pionniers de carrière, quand un violent éternuement me cloua au sol, dans la pose de fureur comique mitigée de détresse où me fige à chaque fois la menace formelle d'un rhume de cerveau.

— Allons bon, il ne manquait plus que cela !

Et je souris moi-même à l'ouïe de la phrase traditionnelle tombée de mes lèvres, naïvement étonné qu'un rhume de cerveau sous l'équateur m'arrachât exactement la même exclamation stupide qu'à Paris.

— Dieu vous bénisse ! nargua Yvonne, mais elle fut presque aussitôt punie de son intention sarcastique par un éternuement plus violent encore que le mien. En même temps une saveur âcre

nous saisit à la gorge, et tout à coup je compris. En quelques enjambées j'eus rejoint un point du rivage d'où l'on apercevait de nouveau les montagnes de l'intérieur. Ma femme m'y suivit.

— Des volcans ! souris-je, en lui désignant les sommets bleuâtres ornés maintenant d'aigrettes de lueurs pâles très visibles dans le ciel crépusculaire.

Ma jovialité l'agaça.

— Une aggravation de notre situation, gémit-elle.

— Peuh !... des volcans en non activité par retrait d'emploi... c'est-à-dire somnolents, aux trois quarts éteints ! D'ailleurs la pire des probabilités n'est-elle pas préférable à la certitude d'un rhume de cerveau.

— Je ne sais pas... je n'en ai jamais eu.

Je m'éloignai rapidement, dédaignant de commenter cette assertion mensongère, tributaire sûrement de l'invétérée coquetterie féminine. L'ascension de la falaise fut relativement facile ; cependant je m'y ensanglantai les mains et le visage le plus copieusement possible, évitant les inoffensifs fourrés de rhododendrons et de menthes pour me jeter de préférence dans les fougères, les lianes épineuses assez clairsemées sur le plateau ; — ne fallait-il pas me nimber d'héroïsme aux yeux d'Yvonne afin de lui aplanir la voie de résipiscence où elle entrait.

Le résultat de cette petite expédition fut d'ailleurs négatif. Comme il arrive toujours quand on escalade des falaises ou des plateaux inconnus, je ne découvris aucun horizon nouveau, mais une foule d'autres plateaux et d'autres promontoires tous plus énigmatiques les uns que les autres. La portion de l'île qu'em-

brassait mon regard semblait découpée en une série de tranches minces plus ou moins symétriquement rayonnées vers la mer. Le long de leurs déclivités et entre leurs interstices, la forêt vierge étendait son manteau de mystère jusqu'au pied de la ligne des volcans, c'est-à-dire sur un espace de cinquante à soixante kilomètres carrés environ, car si la plus rapprochée des crêtes était à peine à une lieue sur notre gauche, détachant même un contrefort qui semblait plonger lui-même dans la mer, la chaîne entière s'incurvait et s'arrondissait en s'enfonçant dans l'intérieur pour ne se rapprocher de la grève qu'à l'extrémité opposée de l'île.

Ma boussole heureusement me permettait de relever notre orientation ou plutôt celle du rivage lui-même, une plage splendide en arc de cercle, exposée en plein midi et où des Français, certes, eussent dès longtemps bâti un casino.

— D'où vous concluez, dit ma femme, quand je lui eus communiqué mes impressions, que ces misérables matelots nous ont trompés.

— Qui sait ! il se peut parfaitement que les colons, s'ils existent, aient défriché le nord seulement de l'île, fondé même quelque centre important sur la rive opposée à celle-ci, derrière l'écran naturel formé par la chaîne des montagnes.

— Le mieux serait d'y aller voir.

— Dès demain, répondis-je sans sourciller, et nous nous regardâmes tous deux avec l'air satisfait de gens qui viennent de décider une excursion à Saint-Germain ou à Fontainebleau.

Ma femme ajouta :

— Comme c'est dommage que vous ayez mis votre pantalon dans cet état.

Je ne répondis rien. Tantôt au moment de ma réapparition, un émoi tendre avait lui dans ses yeux, et elle avait failli étancher elle-même le sang qui perlait le long de mes égratignures ; mais voilà qu'elle se ressaisissait, et de peur sans doute de glisser sur la pente de la pitié, se rattrapait aux déchirures de mon pantalon. C'était son voyage de noces, pourtant, à elle, — et elle était ma femme ! Et j'étais encore assez fou d'elle pour m'étonner que notre situation, si épineuse, les périls réels qui planaient et qu'aggravait, dans nos conjectures tout au moins, la nuit tombante, ne l'eussent pas décidée encore à se jeter à mon cou et à me demander pardon.

Je ne sais si son imagination explorait, dans le même temps, un champ connexe à ces réflexions ; toujours est-il qu'elle rompit notre silence pour me demander du ton le plus naturel du monde comment on allait s'organiser pour passer la nuit.

— C'est bien simple. Je vais débarquer nos bagages essentiels et hâler le canot sur la grève jusqu'à cette anfractuosité où nous n'aurons rien à craindre de la marée. Nous nous y installerons de notre mieux, et comme je n'ai pas sommeil je ferai bonne garde jusqu'au jour pendant que vous dormirez. De plus, il y a plein de branches mortes, de bambous, de broussailles sèches dans la jongle, là-bas ; elles nous serviront à allumer un grand feu qui, s'il n'attire pas l'attention de quelque vapeur ou voilier, nous préservera du moins des visites indiscrètes des fauves et des carnassiers, serpents et moustiques compris.

— C'est vrai ; j'ai lu cela dans les livres de voyage illustrés.

— Moi aussi — un lien de plus entre nous, n'est-ce pas ?

Un sourire narquois éclaira ses lèvres, prouvant qu'elle appréciait le trait.

Ma besogne de hâlage et les préparatifs du feu me prirent une heure à peine ; cependant la nuit était brusquement tombée quand je pus enfin me rasseoir auprès d'Yvonne qui avait pris place dans le canot asséché.

— À table ! me dit-elle sur un ton de presque bonne humeur.

Et je la louai non seulement d'avoir conservé de l'appétit dans de telles conjonctures mais aussi d'avoir poussé la condescendance jusqu'à apprêter elle-même et disposer sur une serviette blanche jetée par-dessus la banquette centrale du canot les conserves dont se composait notre menu.

— Je ne suis pas une femme comme les autres, consentit-elle un peu naïvement.

Parbleu ! à qui le disait-elle ?

Éternelle magie du ciel tropical ! à mesure que les ténèbres s'épaississaient autour de la ceinture de flammes qui nous protégeait, nous glissions à une torpeur, à une sécurité profonde que nous versait la tranquille clarté des étoiles, le silence soudain, comme religieux, de l'immensité nocturne.

Nous avions abandonné les reliefs de notre dîner à un grand singe roux qui s'enhardit jusqu'à braver la ligne de feu. Ses gambades égayèrent beaucoup ma femme ; quant à moi, je goûtai fort aussi son audace et ses familiarités, mais non sans me demander si elles n'impliquaient pas l'absence de toute humanité dans l'île.

Je me gardai bien au reste de faire part de ces réflexions à ma femme qui, allongée au fond du canot, sur un lit improvisé avec des hardes et une couverture de voyage, tombait déjà dans cette demi-inconscience qui précède le sommeil. Seul face à face avec moi-même je me rendis compte enfin qu'il n'y avait pas, dans cette maudite aventure, la centième partie de la gaîté que nous nous efforcions d'y mettre, et une lassitude découragée, hargneuse, exaspérée, s'abattit sur moi, à quoi dormir eût été cent fois préférable. Pourquoi n'étais-je pas couché à cette heure dans la fraîcheur et le calme absolu de mon petit entresol de l'avenue Marceau ? Quand et comment réintégrerai-je les milieux qui m'étaient chers, le harnais familier si bien adapté à mes petites manies de quadragénaire ? Et pour la première fois, j'éprouvai un sentiment de haine contre celle qui était la cause indirecte de cette odieuse bifurcation de ma destinée.

J'ai toujours eu le sommeil si abominablement léger qu'à Paris un grignotement de souris me parvenait à travers trois étages et me dressait sur mon séant. J'étais donc sûr de faire une nuit blanche, quand même la fatigue et l'ennui m'inciteraient à m'assoupir. Des insectes, des mouches, des papillons, se rôtissaient les ailes aux flammes et tourbillonnaient ensuite autour de nous avec un grésillement, un bourdonnement énervants. Sur le sable, tout près, s'entendaient des reptations furtives de bêtes plus ou moins lourdes et tardigrades pour lesquelles j'éprouvais le plus profond dégoût ; au surplus, la forêt elle-même n'était plus tout à fait silencieuse, car, à deux ou trois reprises déjà, j'avais entendu un lointain ricanement de fauve ou d'oiseau nocturne.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais mon cerveau ressemble terriblement à mon estomac. Ni l'un ni l'autre ne

prennent jamais le moindre repos. La nuit même, tandis que je tombe à l'inconscience, ils continuent de fonctionner à vide, broient des idées et des aliments, peuplent leurs loisirs et mon sommeil d'affreux cauchemars. En cas d'insomnie c'est pire encore, d'indicibles horripilations me tiennent haletant sur l'oreiller, et je n'ai plus d'autre dérivatif que la lecture, moi qui l'exècre.

Cette fois encore, vers minuit, je crois, j'eus recours à ce remède in extremis, le hasard l'ayant d'ailleurs placé à la portée de ma main sous la forme d'un exemplaire de Graziella, le seul volume que ma femme eût cru devoir emporter en voyage. Une trentaine d'années auparavant j'avais lu ce livre sans être frappé par les classiques beautés qu'y relevaient les admirateurs de Lamartine. Je le rouvris cette fois avec le ferme désir de rectifier le jugement caduc sans doute du gamin d'autrefois, et je souris même en pensant au singulier et compliqué concours de circonstances qu'il avait fallu pour réimposer à l'homme d'aujourd'hui la lecture d'un ouvrage jugé ennuyeux par l'enfant d'autrefois. Je le rouvris, dis-je, prêt à le relire avec une ferveur, une impartialité dont je me louais par avance, et… moins de cinq minutes après, je m'endormais du plus profond sommeil.

(J. H.).

II

Quand je rouvris les yeux une aube livide gouachait les contours de notre abri, et tout de suite j'eus conscience que mon réveil ne s'était pas produit naturellement. Mon premier geste fut pour

mes armes qui devaient être à la portée de ma main. Elles étaient toujours là. Dans le même temps que je faisais cette constatation rassurante un bruit de pas en fuite, légers, furtifs, se produisit derrière mon dos. Je tournai la tête et distinguai très nettement une silhouette humaine se faufilant entre les feux maintenant éteints du campement. Ce devait être un Malais à en juger par son accoutrement, une veste indienne et une jupe courte retenue à la taille par une ceinture.

Tandis qu'une hésitation bien légitime me clouait bras et jambes, l'individu se retourna, et ma perplexité se changea en stupeur. Les yeux soupçonneux et inquiets qui m'épièrent l'espace d'un éclair luisaient dans un visage blanc, parfaitement glabre, que son type général, plutôt que son galbe d'ailleurs régulier, reculait, à première vue, hors du temps, hors des races connues, soustrayait à toute définition comme à toute classification ethnologique. J'entends qu'il ne m'eût pas été possible de dire si l'étrange créature était jeune ou vieille, homme ou femme, aryenne ou sémite, toutes particularités qui se discernent au premier coup d'œil sur un visage ordinaire. Au reste, nos regards s'étaient à peine croisés qu'il s'élança d'un bond par-dessus les branchages calcinés et s'évanouit dans la jungle.

Vous pensez bien que je ne m'attardai pas à l'énigme plus particulièrement anthropologique impliquée dans cette apparition. Auparavant il importait de savoir si le visiteur nocturne était simplement un voleur ou un curieux isolé, ou le délégué d'un groupe hostile avec qui nous pouvions avoir, à brève échéance, maille à partir.

Un rapide inventaire de nos bagages me convainquit que rien n'avait disparu.

Rien, sauf le livre que je crus égaré d'abord mais qui demeura définitivement introuvable. Je finis par me rappeler d'ailleurs que le mystérieux personnage tenait à la main un objet parfaitement assimilable à un volume, et une douce hilarité m'envahit à la pensée que ce quidam plus ou moins sauvage croyait écrémer les fatalités inouïes qui nous jetaient dans cette île tropicale en nous chipant un livre terriblement soporifique et dont un bouquiniste parisien n'eût pas donné cinquante centimes. La suite va vous prouver une fois de plus combien inconsidérés nous sommes dans les jugements que nous portons sur les gestes dont le sens nous échappe, comme si la vie n'offrait pas des hasards et des diversités tels qu'un livre, si dénué de valeur fût-il pour le reste de l'humanité, puisse devenir entre les mains de l'être prédestiné un inestimable trésor.

— Pourquoi riez-vous ? questionna ma femme que mes allées et venues avaient fini par réveiller.

— Parce que je suis gai. Et je suis gai parce que j'ai le ferme espoir que bientôt nous allons être tirés d'embarras. Tandis que vous dormiez j'ai fait une ronde par là et j'ai découvert une piste, des empreintes de pas toutes fraîches… des empreintes européennes…

— Je ne vous connaissais pas ce talent…

Moi non plus. Vous sentez que c'était une supercherie, une histoire improvisée pour lui donner le change et me permettre de partir tout seul à la recherche de l'être mystérieux. Car un homme qui se contente de voler un livre quand il eût pu faire main basse sur un butin infiniment plus précieux pour lui — mes armes notamment — ne pouvait être un adversaire dangereux.

Donc il importait de s'en faire, le plus tôt possible, un ami ou tout au moins un auxiliaire, et j'étais fermement décidé à m'élancer à sa poursuite sans perdre une minute. Mais il ne fallait pas songer à emmener ma femme. En admettant même qu'elle eût pu me suivre dans la jungle, je n'osais l'associer à une expédition aussi hasardeuse. Mieux valait lui confier la garde du campement ; il convenait donc de ne pas l'alarmer avec cette histoire quasi-fantastique, et de là le petit mensonge qui me posait en émérite dénicheur de pistes.

— Si vous n'avez pas peur de garder la maison, lui dis-je en souriant, je pars tout de suite, et je suis persuadé qu'avant une heure nous serons fixés sur la qualité et les dispositions des insulaires.

— Je n'aurai pas peur… si vous me promettez de ne pas trop vous éloigner.

— Entendu… D'ailleurs je vous laisse les deux revolvers, et comme je ne m'éloignerai guère au delà de la portée d'une détonation, vous n'aurez qu'à tirer en cas d'alarme. Mais je suis absolument certain maintenant que les habitants de l'île sont des êtres civilisés et par conséquent inoffensifs.

Elle accepta, sans discuter, cette assertion quelque peu risquée, et nous nous embrassâmes… au front. Puis, ma hache à la main, la carabine suspendue à l'épaule, je partis d'un pied léger.

Àma grande surprise j'en eus pour quelques minutes à peine à franchir le rideau de jungle qui, la veille, m'avait paru tapisser toute l'anfractuosité profonde du promontoire. Les hautes herbes et les roseaux cessaient brusquement pour faire place à des fougères arborescentes où je perdis naturellement la piste jusque-là

très visible de mon voleur de livre, piste qu'un enfant eût suivie aussi facilement que moi, l'homme n'ayant pris aucune précaution pour la dissimuler, soit qu'il dédaignât ma poursuite, soit qu'il la jugeât impraticable.

Les fougères elles mêmes ne poussaient que sur un espace très limité de la gorge qu'elles transformaient en un tunnel sombre dont le sol s'élevait insensiblement et que je mis pourtant un quart d'heure à franchir à cause des amoncellements de roches sableuses ou granitiques où je trébuchais très douloureusement parfois. Mes yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité, et je commençais à y voir clair en dépit d'une voûte nouvelle, de lianes cette fois, interceptant la grande lumière qui dorait les parties supérieures de la fissure.

Ici le chemin cessait d'être fatigant, une fraîcheur délicieuse régnait à l'ombre de ces berceaux fleuris et peuplés d'oiseaux. Aussi, bien que j'eusse totalement perdu la trace de l'inconnu, et que les parois de la gorge se resserrassent d'une façon inquiétante, je résolus de poursuivre ma route, persuadé qu'elle devait mener quelque part.

Depuis quelques instants en effet j'étais comme obsédé par la quasi-certitude que des passages humains assez fréquents devaient animer ce couloir naturel. Que dis-je, j'avais, par instants, la sensation à fleur de peau de la proximité de plusieurs êtres dont les sens apparemment étaient plus subtils que les miens puisqu'il m'était impossible de saisir le bruit de leurs pas, alors qu'eux percevaient mon approche et se retiraient à mesure que j'avançais. Des compagnons de l'inconnu sans doute et qui préféraient battre en retraite plutôt que d'affronter ma présence. Mais pourquoi avaient-ils peur de moi ? Pourquoi d'autre part sem-

blaient-ils nicher, tels des hiboux, dans les plus noires excavations de ce promontoire ? Peut-être parce que les terres basses, éventrées par d'anciennes convulsions telluriennes, ne présentaient plus qu'une succession de ravins envahis par la mer. Cette hypothèse expliquait que la veille, au cours de mon inspection à vol d'oiseau, je n'eusse pu saisir nulle trace d'activité humaine. Mais alors pourquoi se sauvait-on à mon approche ? Comment expliquer le vol du livre et la fuite éperdue de l'homme étrange qui avait commis ce piètre larcin ?

Ces questions se pressaient l'une après l'autre dans mon cerveau vigilant, s'imposaient à mes nerfs même, surexcités par une sensation de mystère grandissant, presque palpable. Un peu haletant, je m'assis sur un bloc de quartz, et j'en profitai pour m'éponger copieusement, car une température d'étuve régnait de nouveau dans cette partie du couloir, et la flanelle de ma blouse-chemise était traversée. En même temps je prêtais l'oreille, et j'entendis très distinctement, à une certaine distance, le bouillonnement d'une cascade, et, plus près, un crépitement discontinu comme celui d'une intermittente pluie de sable. Ce crépitement venait-il d'une troupe en retraite ou d'une bande de singes grimpant le long des parois du ravin, sablonneuses par places ? Je me levai et m'élançai en avant, courant presque cette fois, pressé d'en avoir le cœur net.

Une déception m'attendait ; la route était barrée ; car au bout d'une centaine de pas à peine le ravin s'élargissait brusquement et débouchait, à angle droit, sur un véritable défilé de roches basaltiques, sinistres, entre les parois duquel mugissait une rivière impétueuse, parsemée de rapides, et dont le cours était presque perpendiculaire au chemin que j'avais suivi jusqu'alors.

Cependant en examinant la rivière d'un peu plus près, je la trouvai plus bruyante que dangereuse ; je constatai même avec joie que ma route se continuait sur la berge opposée ; en tout cas, existait-il, juste en face de l'endroit où j'étais arrêté, une crevasse à peu près semblable à celle d'où je sortais. Et comme le lit de la rivière était à cet endroit encombré de blocs noirâtres ou micacés, et dont quelques-uns émergeaient hors des rapides, j'en conclus que c'était là un passage à gué servant à tous ceux qui suivaient ce chemin. Donc j'étais bien sur une vraie route, qui menait quelque part et où forcément je finirais par rencontrer quelqu'un : il n'y avait qu'à continuer.

La traversée de la rivière fut relativement facile, car je suis resté bon sauteur, et les pierres du gué n'étaient guère plus distantes entre elles que de l'étendue d'un saut normal. Arrivé sur l'autre berge, assez escarpée, j'en escaladai le sommet en deux bonds. Et déjà je me dirigeais vers la fissure béante par où se continuait — dans mon imagination tout au moins — la route nationale de cet étrange pays, quand surgit, à l'un des angles de la fissure, une apparition dont la seule vue me glaça d'horreur.

Imaginez une pieuvre à face humaine et qui se tiendrait debout sur quelques uns de ses tentacules tandis que les autres flotteraient inertes autour d'elle. La comparaison n'est pourtant pas tout à fait exacte, parce que les tentacules supérieurs simulaient plutôt une chevelure ou des racines que des appendices de préhension. Le corps tout entier, mou, et segmenté en certains endroits, d'apparence gélatineuse en d'autres et comme diffluent, sans contours précis, laissait transparaître la lumière du jour. Plus dense que tout le reste, la tête n'en était pas moins translucide, dans certaines positions tout au moins ; elle constituait une

sorte de bourgeon ovoïde au sommet du corps, mais le visage, d'aspect glauque, avec çà et là, des luisances opalines de nacre ou de pierre lunaire, présentait des traits réguliers, étonnamment humains, à l'expression abjecte, bestiale, une bouche linéaire, un nez de poisson, deux yeux énormes, fluorescents, fendus en amande pourtant et qui papillotaient avec une sorte de tendresse, le tout comme voilé d'un mystérieux halo, d'une de ces taches floues qu'on observe aux clichés photographiques ratés, et donnant l'impression d'une image perçue à travers des couches liquides. La substance tégumentaire du monstre, tentacules compris, était revêtue de soies assez longues, rigides et qui tremblaient d'un mouvement spasmodique, continu.

Il va sans dire que la plupart de ces détails ne me frappèrent que plus tard, quand j'eus l'occasion d'examiner de près d'autres échantillons de l'espèce. Pour l'instant mon horreur était si profonde qu'elle abolissait tout esprit d'examen, et j'aurais certes fui à toutes jambes si la plus élémentaire prudence ne m'eût conseillé de faire bonne contenance. Le monstre, au reste, ne m'avait pas aperçu encore. Quand son regard tomba sur moi, l'impression produite fut telle que ma peur tomba instantanément. Son premier mouvement fut de bondir en arrière, puis de se jeter à plat ventre sur le sol et de s'y coller comme s'il avait voulu rentrer sous terre ; en même temps je remarquai une altération dans la nuance de son corps qui tout à coup prenait les teintes de la terrasse rocheuse où il s'incrustait, et je me rappelai alors qu'une foule d'animaux inférieurs jouissent de cette faculté mimétiste leur permettant de prendre la couleur du milieu ambiant pour mieux échapper à leurs ennemis. Donc le monstre avait peur de moi, et l'offensive était tout indiquée. Mais au premier pas que je fis en avant il se dressa d'un seul bond, se roula

littéralement en boule et s'éloigna en pirouettant sur lui-même, ses tentacules et ses fanons vibratiles accélérant le mouvement de rotation qui le projetait le long de la rivière au premier tournant de laquelle il disparut à une vitesse prodigieuse.

Je m'assis un instant, à demi suffoqué par l'émotion, comprimant à deux mains mon cœur qui battait à se rompre. Je n'ai jamais eu le moindre penchant aux superstitions ni aux spéculations surnaturelles, et pour tant que je me connaisse, je suis totalement réfractaire aux hallucinations. Je ne pouvais donc un seul instant croire à une apparition fantastique, moins encore à une vision enfantée par mes nerfs ou mon cerveau.

Force m'était alors d'admettre la réalité d'un être représentant dans l'ordre biologique, comme un pont jeté entre l'homme et les mollusques les plus infimes, d'un être qui, au mépris des lois d'évolution, aurait acquis quelques traits humains tout en conservant les formes d'ensemble d'un céphalopode. En dernière analyse, j'en étais réduit à conclure que les îles de la Sonde, à qui nous devions déjà le pithécanthropus érectus, ce chaînon fossile entre l'homme et le singe, renfermait aussi des monstres inconnus, bien vivants ceux-là, exceptions tératologiques de l'échelle animale, ayant échappé aux investigations des naturalistes comme le pithécanthropus érectus lui-même avait jusqu'en ces dernières années défié les fouilles paléontologiques.

Tout cela eût été bel et bien si j'eusse été le savant en mission pour qui les découvertes les plus extraordinaires sont autant d'aubaines susceptibles de lui livrer la clef d'une énigme biologique de plus. Mais je n'étais, moi, qu'un homme accomplissant, bien malgré lui, le plus singulier des voyages de noces. Et j'étais pressé — oh ! combien ! — d'en voir la fin, plutôt que désireux

d'extirper un quelconque de ses secrets à cette île inhospitalière ne produisant que des monstres ou des échantillons d'humanité douteux et suspects, qui rôdaient en quête de livres à dévorer, comme dans l'Apocalypse.

Ces réflexions peu gaies ayant stimulé mon énergie, je décidai de continuer mon exploration, et, sans plus tarder, je pénétrai dans la fissure à l'entrée de laquelle le monstre m'était apparu. Mais force fut de m'arrêter au bout d'une cinquantaine de pas. D'énormes blocs de granit noirâtres, moussus ou glacés sur tranches comme ceux des rapides, étaient amoncelés jusqu'à une hauteur de vingt pieds au moins, la hauteur même des parois de la fissure, et il n'y avait pas le moindre doute qu'ils n'eussent été arrachés au lit même du torrent et entassés là tout exprès pour obstruer le passage. De fait ils le rendaient totalement impraticable, et je réfléchissais au parti à prendre quand un bruit de pas légers venant de l'entrée de la fissure me fit me retourner brusquement. Un autre monstre, à peu près semblable à celui que j'avais mis en fuite, s'avançait en se dandinant sur deux de ses tentacules qu'il posait l'un devant l'autre comme des jambes humaines.

Il ne m'avait pas aperçu à cause de l'obscurité qui régnait dans cette partie du couloir, mais comme je redoutais son contact visqueux je fis quelques pas pour émerger de la zone sombre. Instantanément l'être gélatineux se mit sur la défensive, ses tentacules se rétractèrent, il s'incurva en arc de cercle comme avait fait l'autre, et se mit à tournoyer telle une roue tandis que ses soies, vu la vitesse obtenue, le nimbaient d'un collier pâle et produisaient un ronflement strident. Je fis un mouvement, et la boule ronflante qui n'avait pas progressé jusqu'alors fila contre la paroi

d'en face, presque verticale, la remonta d'un seul trait pour disparaître au sommet.

Donc ces êtres hallucinants trouvaient dans la giration combinée avec la puissance tactile de leurs soies, fanons ou cils vibratiles, une force et une vitesse de projection comme aucun animal n'en possédait, et qui les affranchissaient presque totalement des lois de la pesanteur ! Et je songeai à part moi qu'il était heureux que leur naturel inoffensif et timoré — en apparence du moins — surpassât leur agilité, ou sinon j'eusse fait triste mine devant de tels adversaires, surtout si l'idée leur était venue de m'attaquer en nombre.

Toutes ces réflexions ne pouvaient qu'augmenter le désarroi et le trouble profond de mon esprit. J'ai, vous le savez, beaucoup voyagé et beaucoup vu, et mon imagination, d'une plasticité extrême, s'adapte assez facilement aux circonstances les plus inattendues, les plus extraordinaires, mais je ne pouvais lutter cette fois contre le sentiment de minute en minute plus accablant de ma faiblesse en présence de l'inconnu fantastique où je pataugeais depuis le début d'une expédition ayant pour but la recherche des moyens de nous tirer, ma femme et moi, d'une situation déjà suffisamment critique par elle-même.

Ma femme ! il y avait près d'une heure que je l'avais quittée, et peu s'en fallait que je ne l'eusse totalement oubliée, tant il est vrai que les émotions violentes exercent dans l'intellect, des ravages susceptibles d'oblitérer la plus solide présence d'esprit. Son image à présent réenvahissait ma mémoire avec cette force et cette douceur inhérentes aux retours de conscience qui suivent certaines inhibitions cauchemaresques. Je revécus le charme de son premier baiser tendre, celui qu'elle m'avait donné au front

tantôt, au moment où je la quittais, et je sentis que mon devoir, devant les périls inconnus qui nous guettaient, était de retourner immédiatement auprès d'elle et de ne plus la quitter.

Sans perdre une minute cette fois, je rebroussai chemin. Je m'apprêtais à retraverser les rapides, quand, à ma grande consternation, je m'aperçus que le gué n'existait plus. Les roches demi-immergées seulement à l'aide desquelles j'avais franchi la rivière en quelques bonds, semblaient avoir été arrachées et culbutées le long du lit, vers des fonds vaseux qui les avaient englouties. Mais c'était là une besogne de Titan, et les êtres débiles somme toute que j'avais vus n'eussent pu, en dépit de leurs multiples organes de préhension, l'accomplir en si peu de temps.

Les inductions de plus en plus décourageantes que je tirai de ce nouveau mystère s'augmentèrent bientôt de l'angoisse que me causa un sondage sommaire des eaux ; leur profondeur était telle à l'endroit où je me trouvais qu'il ne fallait pas songer à traverser autrement qu'à la nage, au risque d'être entraîné par le courant. En amont comme en aval du reste, c'était le seul endroit où il y eût un semblant de berge ; partout ailleurs la rivière coulait entre deux parois de roc verticales dessinant un couloir semblable à celui d'où je sortais.

Complètement démoralisé cette fois je n'en sentis pas moins la nécessité impérieuse, fut-ce au péril de mes jours, de regagner l'autre bord, et je me mettais en devoir de retirer ma veste de flanelle quand fixant les yeux sur le coude formé par les rapides à une cinquantaine de mètres en aval je vis surgir la proue élancée d'une embarcation dont la coque était encore masquée par le tournant. Elle remontait le courant péniblement à en juger par la lenteur avec laquelle progressait la partie visible de la proue.

J'eus le temps de faire quelques pas en arrière et de me tapir à l'angle du couloir-impasse afin de pouvoir observer les arrivants à loisir avant de me faire voir d'eux. Deux mortelles minutes s'écoulèrent puis enfin la barque tout entière apparut dans mon champ visuel. Elle était montée par six individus dont la vue me causa tout d'abord une prodigieuse surprise. Leur trait dominant en effet, consistait en l'uniformité et la ressemblance presque parfaite de leurs six visages tous également glabres et qui rappelaient, autant que je me souvinsse, la propre effigie de mon voleur de nuit. Ils étaient du reste revêtus du même costume que lui et coiffés d'un casque blanc en tout semblable à celui que je portais moi-même. Leur visage un peu basané avait bien cet aspect déconcertant que marque ethnique ; vus de près, leurs traits n'exprimaient que la naïveté ou l'indifférence ; bien que leur regard me parût mélancolique, avec cette pointe d'amertume étonnée, figée aux prunelles des êtres dépaysés. Encore n'avaient-ils point d'âge déterminé et ne pouvais-je rien conjecturer de leur sexe, vu leur chignon et leur jupe courte, attribut des deux sexes en Malaisie. Et volontiers les eussé-je pris pour des Malais — ou des Malaises — n'eût été ma connaissance approfondie des principaux types asiatiques. Le Malais est de petite stature, bien musclé, mais grossièrement charpenté. Son ossature est celle du sauvage primitif, du Polynésien. La face est large comme aplatie, le nez camus. Le Malais a, de plus, les pommettes et les yeux des grands félins, des yeux obliques, sombres, de bête astucieuse et sournoise. Une âme de pirate, incomplètement affranchie de l'ancestralité cannibale, flotte dans son regard torve, et la saillie des pommettes accuse des maxillaires faits pour broyer les os. Les hommes que j'avais sous les yeux étaient d'une stature plutôt élancée, et leur aspect général, abstraction faite du chignon foncé

et de la jupe, les apparentait confusément à une foule de types civilisés actuels. Et ici, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Je pose en fait qu'il n'existe plus guère de races homogènes parmi les peuples civilisés. Les races européennes elles-mêmes reproduisent tous les types ethnographiques du monde entier, depuis le type occidental le plus avéré jusqu'à celui du sauvage océanien le plus bestial. Les figures de nègres blancs par exemple abondent en Europe, et tous les jours nous coudoyons des Parisiennes qui par les lignes félines du visage ou leurs yeux de bêtes ombrageuses, mériteraient d'être nées en Malaisie ou en Polynésie. Que conclure de ce fait, sinon que l'homme descend bien d'une souche unique dont les rameaux différenciés à l'infini, persistent à reproduire plus ou moins accidentellement, selon une loi quelconque d'embryogénie ou d'atavisme, le type originel, c'est-à-dire celui du singe anthropomorphe. Cela soit dit pour vous faire comprendre qu'en dépit du visage basané des inconnus, de leur chevelure et de leur costume un peu déroutants, en dépit même de leur armement primitif — une hache et un sabre d'abattis — je n'aie pas été tenté un seul instant de les prendre pour des Malais. De sorte qu'au moment où celui qui paraissait leur chef commanda stop ! — interjection plus anglaise que française mais qui chatouilla délicieusement mes fibres natales — j'étais fermement résolu à entrer en pourparlers avec eux.

Ils accostaient la berge quand je quittai ma cachette. Par prudence j'avançai de quelques pas seulement, la main droite rivée à la crosse de ma carabine. L'effet de mon apparition fut aussi ahurissant qu'inattendu. D'un seul mouvement les six personnages debout et près de débarquer se cassèrent en deux, penchant leurs chignons sur le bordage de la barque ; puis ils relevèrent le buste

progressivement tout en demeurant le front incliné dans une attitude de respect dévotieux.

Quelque peu éberlué et penaud comme tout homme qui se voit soudain revêtu d'un prestige dont il ne démêle pas la raison, je m'efforçai d'affermir ma voix afin de rompre la glace sans rien compromettre :

— Parlez-vous le français ? mes amis.

— Nous ne connaissons pas d'autre langue, répondit le chef dans le français le plus pur.

Dès lors j'étais complètement rassuré. Tandis que je cherchais une formule adéquate à la situation, c'est-à-dire des termes susceptibles de les initier à ma situation critique sans porter atteinte au piédestal où me juchait leur craintif respect, le chef ajouta :

— Si Monseigneur a besoin de nous, qu'il commande.

Et une voix dans le groupe enchérit :

— Nous sommes les humbles serviteurs des divins.

Après tout ce que j'avais vu depuis une heure, ma provision d'étonnement était à peu près épuisée ; aussi n'en manifestai-je pas le moindre ; ma déification toutefois m'amusait férocement, et j'eus quelque peine à faire avorter en grimace le sourire ambigu qui pointait à mes lèvres. Quand la crise fut passée, je m'approchai du chef et le mis en peu de mots au courant de ce qu'il avait besoin de savoir. Tandis que durait notre colloque je ne perdais pas les autres de vue, et, pour la première fois de ma vie certes je goûtai la jouissance d'être contemplé littéralement par plusieurs paires d'yeux extasiés. Mon visage était déshonoré par

une barbe indécemment touffue et broussailleuse puisque forcément inculte, une vraie barbe de dieu assyrien, et qui m'eût dégouté de moi-même si un quelconque miroir eût pu me renvoyer mon image. Elle était pourtant, cette barbe, le point de mire des susdites paires d'yeux, l'objet rituel de leur admiration déférente et humiliée. Et sans doute ce dernier adjectif renfermait-il la clef du respect que j'inspirais à ces êtres abominablement, invraisemblablement glabres, — glabres au point qu'on eût pu compter à l'œil nu les grains d'ailleurs grossiers de leur peau tannée et cuite au soleil. Vous verrez plus tard que je ne me trompais qu'à moitié.

D'emblée, le chef m'offrait la plus large hospitalité au pays Pur (son pays) situé à deux kilomètres environ en amont de la rivière. Bien entendu je ne me fis pas prier pour accepter.

En peu de mots il fut convenu qu'il m'attendrait avec les siens sur la petite berge tandis que j'irais chercher ma femme au campement. Je dois noter au passage cette particularité éminemment curieuse, que le mot femme semblait lui écorcher les lèvres ; lui-même ne s'en servit qu'après me l'avoir entendu prononcer plusieurs fois et avec l'hésitation d'un écolier qui articule un mot dont il ignore le sens et la portée. Par amour-propre je refusai l'escorte qu'il voulut m'adjoindre.

Nos bagages au reste seraient convoyés par le personnel d'une autre barque plus grande, qui venait de procéder, conjointement avec eux, à une ronde de police sur la basse rivière et qui devait les rejoindre d'un moment à l'autre. Leur mission consistait à débloquer le cours des rapides sur une certaine étendue et donner la chasse aux Immondes réfractaires, qui s'obstinaient à y pratiquer des gués et à circuler en pays pur. Le mot « immondes »

m'ayant frappé, je demandai des explications mais n'en obtins que de fort obscures ou évasives. Tout ce que je pus comprendre, c'est que ces Immondes, dont je venais de rencontrer quelques spécimens étaient des êtres primitifs, impurs (?) dont eux, les Purs, ignoraient ou feignaient d'ignorer l'origine.

Ils les avaient réduits en esclavage, astreints à une résidence nettement délimitée, et ne communiquaient avec eux que par certaines voies spécialement agencées pour le trafic, les livraisons d'outils, de machines, de marchandises manufacturées. L'accès du territoire « pur » leur était, du reste, formellement interdit, ainsi que la navigation sur le fleuve pour laquelle ils manifestaient, de même que pour la mer, un penchant désordonné (sic). Mais en dépit de toutes les précautions prises, rigoureuse répression, rondes fluviales de jour et de nuit, essentielles issues du Val immonde bouchées au moyen d'éboulis artificiels, toujours des insoumis rompaient le ban, franchissaient tous les obstacles grâce à leur extraordinaire virtuosité sportive, bravaient toutes les consignes, infestant et dégradant les districts purs les plus reculés, ceux du littoral surtout, jusqu'à ce que le fer eût eu raison d'eux.

— Car, retenez bien ceci, me dit en terminant le chef, les armes à feu ne peuvent rien contre les Immondes, une balle les traverse sans leur faire aucun mal ; il faut leur trancher la tête quand ils en ont une (sic), c'est le seul moyen de les anéantir. Si jamais vous aviez maille à partir avec l'un d'eux (mais il n'y a pas d'exemple qu'ils aient attaqué un divin) un simple coup de hache ou de sabre, et vous en serez débarrassé.

Et le chef disait cela froidement, de ce ton uniformément onctueux et puéril qui semblait son timbre de voix naturel, un timbre

d'ailleurs admirablement approprié à l'expression de son visage. Un enfant chez nous n'eût pas plus innocemment parlé d'écraser une limace, de vivisecter une mouche ou de pourfendre un escargot.

J'étais quelque peu abasourdi, mais, je le répète encore un coup, je suis très assimilateur quand il le faut, parce que très nerveux, avec un estomac cérébral plus apte à goûter les louches sauces de l'extraordinaire, même pimenté d'irréel, qu'à digérer de substantiels plats du jour.

Lesté de ces bons avis je me mis en route vers le campement. Je marchais allègrement cette fois, me sentant malgré tout cent fois plus léger qu'au début de mon expédition. Je rapportais une bonne nouvelle à ma femme. Que dis-je, je lui apportais le salut. Grâce à la rencontre de ces braves gens nous allions nous trouver à l'abri de tout besoin, de tout danger, et pouvoir attendre en toute quiétude une occasion de rapatriement.

Chemin faisant je m'appliquais à ressasser les mots « immondes », « purs », « divins » comme pour repérer une situation un peu confuse malgré tout et dont le substratum m'échappait encore totalement. Glissant même un peu plus qu'il n'eût convenu sur la pente des hypothèses humoristiques, j'en vins à me demander si les purs n'étaient pas simplement une colonie d'aliénés évadés. Mais non, ce n'était pas possible. Leur type unique au monde, leurs figures et leurs silhouettes identiques qui faisaient d'eux des êtres en quelque sorte interchangeables et sans individualité, excluaient toute explication banale, les environnaient d'un mystère aussi opaque que celui où évoluaient les Immondes eux-mêmes.

C'est ce double mystère énervant que je tailladais à coup de facéties mentales tout en dégringolant à travers les entablements basaltiques du tunnel aux fougères quand j'entendis derrière moi un ronflement à peu près comparable à celui d'une auto électrique. Je savais cette fois de quoi ou plutôt de qui il retournait, et comme il faisait très sombre, je jugeai prudent de me ranger pour ne pas me faire bousculer ou renverser par le monstre. Bien m'en prit, car il passa comme une trombe, me frôlant presque, et laissant derrière lui un sillage malodorant, comme une traînée de musc, de varech et de saumure. Évidemment il ne m'avait pas vu ; mais il m'avait flairé au passage, car il s'immobilisa soudain en pleine lumière à l'endroit où le petit bois de fougères s'ouvrait sur la jungle, et je me sentis défaillir d'horreur. Aussi longtemps que je vivrai j'aurai devant mes yeux la hideuse apparition qui se dandinait parmi les herbes hautes, oscillant sur ses tentacules, comme marquant le pas et prête à bondir en avant. Le monstre n'avait pas de tête, mais du sein du bourrelet renflé qui lui tenait lieu de ventre issaient deux pédoncules charnus terminés par des yeux à facettes et qu'il dardait en tous sens comme fait un escargot de ses cornes.

Sentant qu'il fallait payer d'audace je continuai d'avancer. Bientôt nous ne fûmes plus séparés que par un espace d'une dizaine de mètres, et je pus distinguer alors, à travers son derme transparent, immédiatement au-dessus des deux pédoncules, la forme ébauchée de deux narines et d'une bouche humaines. L'horrible créature grimaçait béatement, et ses lèvres tremblantes, convulsées, transmettaient à la peau de vessie qui les recouvrait des vibrations brèves, sonores, comme des éructations.

Du coup je perdis la tête, et, saisissant ma carabine, je la déchargeai presque à bout portant dans la poitrine de ce poulpe humain. Quelques trous apparurent aux endroits où les balles avaient pénétré, et se rebouchèrent presque instantanément. La bouche narquoise n'avait pas cessé de grimacer et de glousser comme une poule en gésine. Alors seulement je me ressouvins des recommandations du chef pur et, empoignant ma hache je la lançai à toute volée dans la direction du monstre qui, atteint par le travers du corps, fut littéralement coupé en deux. La curiosité l'emportant sur le dégoût je me précipitai en avant et pus assister à un spectacle qui tenait du sortilège. Les deux tronçons qui gisaient à terre s'allongèrent et s'étendirent à la rencontre l'un de l'autre. Ils finirent par se ressouder. Mais les tentacules, eux, s'étaient rétractés, et subissaient un rapide travail de résorption. En moins d'une minute le dessin des narines et de la bouche fondit, s'évanouit comme dans un cliché trop posé qui prend le voile. Je n'avais plus sous les yeux maintenant qu'une masse tremblotante, plissée, verdâtre, secrétant une humeur visqueuse à odeur forte. La vie toutefois était loin d'avoir abandonné le monstre, car tandis que je me penchais sur lui avec un mélange d'épouvante, de dégoût et de je ne sais quelle indicible pitié, je pus discerner, dans l'épaisseur diaphane des cellules sous-jacentes, un intense courant circulatoire. Bien mieux, sous l'effet de ces ondes internes, je le vis se décomposer, se métamorphoser, comme si sa substance parcourait à rebours quelques-unes des étapes de sa propre évolution. Elle revêtit successivement la forme d'un reptile, puis celle d'un poisson, enfin celle d'une méduse dont les feuillets invaginés finirent par se dissoudre dans la masse protoplasmique. Et il ne resta plus qu'une flaque de gelée uniforme,

incolore, qui se mit à progresser insensiblement à travers la jungle, dans la direction de la mer sans doute.

Àce moment un cri perçant retentit du côté de la plage. Je reconnus la voix de ma femme qui appelait au secours, et me précipitai dans la direction du campement. J'arrivais à temps. Le revolver au poing, ma brave Yvonne tenait en respect deux Purs qui, ainsi qu'elle me le conta ensuite, s'étaient approchés d'elle avec des gestes d'apparente cordialité, et soudain, prodigieusement intrigués, s'étaient mis à la palper et à soulever ses vêtements de la façon la plus indécente, tels des sauvages sevrés de toute vision féminine européenne. C'est alors qu'elle avait commencé à appeler au secours tout en braquant sur eux le revolver dont, par prudence, elle estimait ne devoir se servir qu'à la dernière extrémité. Dans le même temps retentissait le coup de feu tiré par moi, et les deux Purs qui avaient bondi en arrière à la vue du revolver, s'arrêtaient comme pétrifiés de terreur.

Je m'attendais à les voir s'effondrer devant moi dans la posture humiliée et rituelle des autres, mais, soit qu'ils n'attendissent aucune merci du divin courroucé, soit qu'ils jugeassent que le meilleur moyen d'esquiver une correction était de s'enfuir simplement puisqu'il me serait impossible de les reconnaître plus tard et de les distinguer de leurs semblables, ils me saluèrent d'une génuflexion oblique, — le geste des enfants de chœur pressés, — puis détalèrent de toute la vitesse de leurs jambes.

Vous pensez bien que je ne tentai point d'approfondir un incident dont seule la suite de notre histoire pouvait nous livrer la clef. Ma femme au reste ne m'en laissa pas le temps. Persuadée que mon galbe martial seul avait suffi à mettre ses agresseurs en fuite, elle s'abattait sur ma poitrine, conquise à jamais, heureuse

d'étreindre dans ses bras ce torse d'athlète qui rayonnait la force et la protection. Tout aux délices de ces effusions si neuves pour moi, il ne me pressait nullement de déballer mes bonnes nouvelles. Je ne m'y résolus qu'après avoir, un peu en maraudeur, hélas ! exprimé, jusqu'à la dernière goutte, l'ambroisie de sa jeune et débordante tendresse. L'annonce du succès de mon expédition me valut de nouvelles marques de reconnaissance, dont, à mon grand regret, cette fois, je dus limiter la durée de peur que les Purs qui nous attendaient là-bas ne s'impatientassent et ne nous fissent faux bond. Mais ils étaient de parole, et nous les trouvâmes à leur poste en arrivant. Leur nombre avait doublé ou triplé même, accru du personnel de la seconde barque qui les avait rejoints entre temps. Je remarquai en passant que tous ces êtres, à l'exception du chef, dévisageaient ma femme avec une intense curiosité d'où semblait totalement exclu le respect qu'ils me témoignaient.

Encore une énigme que nous aurions à déchiffrer par la suite.

Déjà les barques dérapaient, se frayaient un chemin à travers les flots écumants. La pénible remontée des rapides commençait, avec ses manœuvres compliquées, parfois dangereuses ; et comme tous les Purs — chef compris — y employaient le meilleur de leur énergie physique et morale, il ne nous restait plus, pour ne gêner personne, qu'à deviser à voix basse de la phase nouvelle où entrait notre bizarre voyage de noces.

III

Aujourd'hui encore, à y songer, l'impression qui domina le début de notre séjour en pays Pur, est celle d'une exquise et trop courte lune de miel. Aucune des déplorables préoccupations climatériques, géographiques, orographiques, ni même ethnographiques qui d'ordinaire sont inséparables d'un voyage de quelque envergure, ne vint nous assaillir. Le temps était splendide, la chaleur modérée, la nature environnante toute en sourires et en parfums. Les pluies courtes et fréquentes, nous faisaient l'effet de douches à l'eau de rose, encore que les roses fussent absentes, remplacées au reste par des orchidées de toutes couleurs, aux parfums violents. Il y a ceci d'admirable sous les tropiques que les plus brutales crises atmosphériques sont aussi éphémères que soudaines. Une fois l'averse et le tonnerre tombés il n'en reste aucune trace et le soleil reparaît triomphant, invincible, comme s'il n'avait pas plu depuis des années et qu'il ne dût plus pleuvoir jamais. En Europe au contraire c'est la pluie qui invariablement, vous communique la décourageante impression de ne jamais devoir cesser, tandis que le soleil disparu vous incite à croire à une irrémédiable et définitive catastrophe. Les mœurs mêmes de nos amis, si profondément différentes des nôtres, ne nous gênaient d'aucune façon, parce que ces différences portaient sur des détails trop intimes pour que nos rapports purement superficiels en pussent être affectés. Et d'abord il faut dire tout de suite que toute la nation Pur se bornait à une trentaine d'individus, de même que les districts, sur lesquels ils semblaient régner, ne mesuraient guère plus d'une dizaine de kilomètres le long des deux bords de la rivière.

Ce qui ne les empêchait pas de parler de leur pays en gens sevrés de toute notion de géographie comparée et enclins à se prendre, eux et leur île, pour le centre de l'univers. Leur campong, pour me servir de l'expression malaise, s'élevait à mi-côte d'un plateau commandant les ravins, les gorges, les défilés, toutes les dépressions creusées par le feu plutonien dans la côte méridionale de cette île étrange.

Chaque individu avait sa case, — une petite maison en bois, ornée d'un belvédère fleuri et flanquée d'un jardin. Ces cases et leurs annexes étaient éparpillées sans ordre le long de la pente molle du plateau comme le contenu d'une boîte à joujoux renversée par accident. Dans l'intervalle de ces cases assez distantes l'une de l'autre, ni allées ni venues, ni animation d'aucune sorte, les Purs ne voisinant pas et ne communiquant entre eux que pour les affaires d'intérêt collectif, trafic commercial, vicinalité, police générale, etc... Leurs vêtements tout pareils parachevaient l'uniformité déconcertante de leurs silhouettes. Ma femme avait même fondé sur leur interchangeabilité l'anodine plaisanterie qui consistait à me demander comment ils pouvaient bien reconnaître chacun sa case ou se reconnaître eux-mêmes.

Ils s'habillaient tous d'une veste blanche et d'un sarong malais. Le sarong est une pièce de calicot ou d'indienne très ample, drapée autour des hanches et dont les bouts se rejoignent et se rattachent par derrière après avoir passé entre les jambes à la hauteur du genou, de façon à former une sorte de jupe-culotte. Ce costume se complétait d'une ample ceinture malaise, et d'un casque blanc, la seule note européenne de leur uniforme. À ce propos, n'est-il pas intéressant de remarquer que c'est par la tête que débutent, chez les exotiques, les modifications civilisatrices,

modifications qui se propagent ensuite graduellement jusqu'aux pieds ; à telles enseignes que la coiffure est toujours de plusieurs années en avance sur le reste de l'accoutrement et en particulier sur les chaussures. C'est le cas par exemple pour les Chinois transplantés qui se décident à adopter les modes du milieu où ils vivent. Ils portent depuis longtemps le chapeau européen qu'ils persistent encore à chausser les babouches difformes à triple semelle qui singularisent si fort les pieds de la plupart des Célestiaux. On en peut dire autant des Japonais.

Cette loi psycho-physique trouvait chez les Purs une sanction de plus dans le fait que ces êtres énigmatiques, très modernes par le casque, Français même par la langue, suffisamment civilisés en somme dans leurs gestes publics, ne portaient que de précaires sandales indiennes. Quelques-uns même éludaient le Rubicon décisif de la chaussure en restant pieds nus le plus qu'ils pouvaient. Mais passons.

Maintenant, me direz-vous, comment se fait-il que vous ne vous inquiétiez pas davantage de savoir qui étaient ces êtres et d'où ils venaient ?

Rappelez-vous, cher ami, les paroles de l'Ecclésiaste : il y a un temps pour tout, et ne perdez pas de vue les exigences d'une lune de miel en retard de plusieurs mois sur les prévisions du code et des usages. J'étais si heureux d'avoir conquis enfin ma femme, et Yvonne elle-même avait un si considérable arriéré de félicités à récupérer ! À défaut d'autres raisons celles-ci suffiraient à justifier notre mutuelle insouciance. Mais nous en avions d'autres.

La plus déterminante reposait sur le caractère même des Purs, peu sociable, taciturne à l'excès, dépourvu de tout liant, j'allais

dire impersonnel comme eux. Je crois qu'ils ignoraient la solidarité et tous les sentiments qui en dérivent. Même entre soi, ils s'abordaient et se quittaient sans un geste, sans un mot aimable. D'ailleurs ils gesticulaient et parlaient le moins possible et ne souriaient jamais. De sorte qu'on n'eût pu dire s'ils étaient heureux, et peut-être en réalité ne l'étaient-ils point en dépit du proverbe concernant les peuples sans histoire. Celui qui nous apportait notre nourriture et qui n'était peut-être pas toujours le même, disparaissait comme il était venu, sans avoir desserré les dents. Son, mettons leur attitude envers nous n'en était pas moins empreinte de la plus obséquieuse déférence, avec une pointe de sournoiserie seulement à l'égard de ma femme qu'ils ne manquaient jamais d'épier à la dérobée.

J'abrège. Ce que les Purs avaient de verdachtlich, en somme n'éveilla notre esprit d'analyse qu'au retour d'une excursion dans le nord, en amont des premiers rapides. La rivière en cet endroit serpente dans un vallon d'idylle illustré par la flore triomphante des tropiques, et que magnifiait, à cette heure matinale, une lumière toute verte, la délicieuse lumière des sous-bois d'Europe. C'est d'abord le long de la rive une avenue de palmistes aux frêles dentelles, de canneliers, d'aréquiers, de tamariniers, comme écrasés sous le somptueux rideau des lianes fleuries, avec des échappées sur la fraîcheur de la rivière jaseuse. Puis le chemin d'eau disparaît à une bifurcation et l'avenue rejoint la lisière d'un bois de cèdres et d'érables.

Du silence et de l'obscurité, de l'obscurité impressionnante, un silence presque religieux régnaient dans ce bois et mille petits sentiers fleuris s'y entrelaçaient, feutrés d'une de ces mousses fines qui conserve à peine l'empreinte des pas. Soudain les ar-

ceaux feuillus s'éclaircirent, le soleil oblique glissa sur des grisailles entrevues. Nous arrivions au pied d'une sorte d'immense étagère de pierre toute fouillée de sculptures grossières et excavée d'une rangée de niches à Bouddhas absolument vides.

— Un temple, suggéra ma femme, d'où les dieux ont déménagé.

— À moins qu'ils n'y aient jamais élu domicile, rectifiai-je.

Car rien ne prouvait que ces niches vides eussent contenu l'image d'une divinité quelconque. Leur socle seul et leur frise étaient illustrés de scènes grossières où des silhouettes de Purs terrassaient des fauves et des monstres apocalyptiques dont les Immondes sans doute leur avaient fourni le modèle.

— Peut-être, fis-je, attendent-ils que leur dieu soit mort pour lui élever des statues et l'adorer en image ?

— Et s'ils n'avaient pas de dieu ?

— Ils nous tiennent bien pour des divins.

— Parle pour toi.

Cette réplique si juste d'Yvonne nous aiguillait enfin dans la voie des questions troublantes, questions que ni elle ni moi nous n'avions encore osé nous poser à voix haute.

Pourquoi ma femme semblait-elle exclue de la vénération dont j'étais l'objet ?

Pourquoi le culte des Purs pour leur dieu, quel qu'il fût, ne revêtait-il aucun signe extérieur ?

Comment expliquer leur absence d'individualité, et qu'on ne pût leur assigner aucun âge précis ni aucune filiation ethnique déterminée ?

Pourquoi leur groupe social était-il si restreint ?

Pourquoi étaient-ils totalement illettrés ?

Qui leur avait enseigné le français ?

Comment les enterrait-on puisqu'il n'y avait aucun cimetière dans leur pays ?

D'où venaient les Immondes, ces créatures tératologiques, avortonnesques, qui fleuraient le cauchemar et la friture d'enfer ?

Pourquoi les Purs étaient-ils tous glabres et ne voyait-on chez eux ni femmes ni enfants ?

— C'est peut-être, interrompit ma femme, par cette question que nous aurions dû commencer, car elle seule peut nous livrer la clef du problème. J'ai comme une idée que les Purs ne sont pas des hommes, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent se réclamer du genre masculin.

— Des femmes ?

— Pas davantage.

— Alors ?

— Ils n'ont pas de sexe.

Bouleversé, je regardai Yvonne. Sa simple logique venait d'éclairer, en coup de foudre, le mystère où nous nagions avec une quiétude vraiment inconsidérée. Une fois de plus la triom-

phante perspicacité féminine l'emportait ; du moins son explication illuminait-elle la plupart des faces sombres de l'Énigme.

Oui, les Purs étaient des êtres asexués. Cette hypothèse seule expliquait quelques-unes des étrangetés qui nous avaient frappés.

Tout au reste la corroborait, et le visage glabre des Purs, et leur vénération pour la barbe qu'ils considéraient comme l'attribut absolu et exclusif de la virilité, l'indice aussi d'une essence supérieure qualifiée divine par eux, et leur voix incolore, et leur type général dont l'aspect déconcertant à première vue provenait précisément de ce qu'il n'empruntait que peu de chose aux deux sexes qui se partagent la nature normale, et semblait moins un compromis des deux qu'un troisième sexe apparu pour la première fois peut-être sur terre, car, songeant à leur force, à la vigueur de leurs muscles, au rythme léger de leurs mouvements, à leur démarche noble et fière, nous ne pouvions être tentés un seul instant de les assimiler à des eunuques.

Mais alors ? étaient-ils un produit spécial de l'île, un accident biologique, une erreur passagère de la nature ? Mais non, la nature n'est ni une fée ni une sorcière, et elle ne procède point par à-coups. De plus elle ne se trompe jamais. Les Immondes en ce sens étaient plus naturels qu'eux, car eux du moins avaient des ancêtres aux basses branches de l'arbre généalogique animal. Au reste des êtres humains, normaux, dépourvus de tout signe ou attribut sexuel, cela ne s'est jamais vu.

Force nous était donc, en dernière analyse, de tenir les Purs pour des êtres artificiels, en dépit du frisson de terreur et de répulsion qui s'attachait à cette conjecture. Oui, des êtres artificiels,

qu'une volonté mystérieuse, maléfique peut-être, en tout cas toute puissante comme celle du Dieu des Bibles, — davantage même puisque le pouvoir de créer de toutes pièces notre Démiurge biblique ne le détint censément que pendant la courte période de la genèse sacrée, — une volonté humaine par conséquent — avait tiré ces cires du néant pour les projeter dans la vie normale où ils deviendraient ce qu'ils pourraient. Et sans doute était-ce à cette même volonté aussi qu'il fallait imputer la responsabilité de l'essai déplorablement raté des Immondes.

Sans nous arrêter à cette suprême hypothèse qui nous donnait le vertige, nous reprenions alors la série des équations posées, les traduisant successivement en fonction de l'X putatif.

Une volonté mystérieuse, un quelconque Démiurge humain avait réussi à fabriquer de toutes pièces deux catégories de phénomènes viables.

Àceux de la première catégorie il avait donné le nom de Purs parce qu'ils étaient asexués et par conséquent affranchis des basses servitudes de la chair.

Le nom adopté pour les Immondes se justifiait par des analogies contraires.

Les Purs avaient divinisé la barbe, parce que leur Démiurge était barbu.

Des raisons opposées, tirées de leur propre image, expliquaient leur absence de respect pour les effigies féminines.

Les Purs ne parlaient que le français parce que leur Démiurge, Français lui-même, ne leur avait enseigné que cette langue.

— C'est très amusant, interrompit ma femme, l'algèbre appliquée aux inductions psychologiques. Tout à l'heure nous allons découvrir que le Démiurge en question est un vieux savant à lunettes et à cheveux blancs qui prise et se nourrit de cuisses de grenouilles.

Et nous éclatâmes de rire, en dépit d'une grandissante appréhension irraisonnée nous montrant notre prétendue sécurité morale et matérielle en train de danser la gigue sur les volcans proches.

Les Purs en somme nous apparaissaient maintenant sous le seul angle où ils fussent intelligibles. Leur création devait remonter à une époque relativement récente, et c'est ce qui expliquait qu'ils n'eussent pas de cimetière (selon les apparences tout au moins). Quant à l'absence de femmes et d'enfants elle se déduisait logiquement des prémisses.

Seul, le fait qu'ils étaient illettrés demeurait définitivement inexplicable, mais le point de vue était d'un intérêt secondaire.

Pour l'instant il devenait urgent de suspendre la poursuite de nos syllogismes, si subtils fussent-ils, pour en soumettre les résultats à la sanction des Purs eux-mêmes. Car si nous avions d'un commun accord décidé de prolonger notre séjour dans cette île de rêve qui faisait à notre jeune lune de miel un cadre merveilleux de couleur, de silence, de recueillement, une élémentaire prudence nous intimait d'en élucider d'autant plus rapidement les fâcheux mystères.

Notre excursion terminée, je me rendis, seul, à la case du chef. Je le trouvai assis sous sa véranda en train de lire — et avec quelle application, grand Dieu. — L'effort de comprendre faisait

saillir ses tempes, évoquant l'image d'un orientaliste aux prises avec un manuscrit tamoul. Au premier coup d'œil je reconnus le volume sur lequel il peinait ainsi, c'était notre exemplaire de Graziella.

— Vous avez trouvé ce livre dans nos bagages, n'est-ce pas ? lui dis-je en souriant d'un air bon enfant pour ne pas l'intimider.

Un halo bleuâtre cercla ses yeux, — sa façon de rougir sans doute. Il répondit :

— Je comptais vous le restituer immédiatement, croyez-le bien. Mais il m'a si vivement intéressé…

Je ne lui laissai pas le temps d'achever.

— Gardez-le, mon ami, je suis trop heureux de vous l'offrir, et croyez bien que ma reconnaissance ne se bornera pas à ce modeste souvenir.

Il s'inclina, m'offrit un siège. Ne perdant pas de vue le but essentiel de ma démarche, je lui marquai mon étonnement qu'il sût lire, ses camarades me paraissant bien moins avancés que lui.

— En effet… on ne nous a appris ni à lire ni à écrire. Aussi ai-je eu un mal inouï pour apprendre… tout seul… Je crois bien que j'y ai mis des années… ou des mois tout au moins.

Évidemment, il ne se rendait pas bien compte de la durée respective des mois et des années.

— Ce livre même, ajouta-t-il, tandis que ses yeux se cernaient à nouveau, ce livre qui vous paraît à vous sans doute d'une lecture simple et facile, je n'arrive à le comprendre qu'à la condition de le déchiffrer phrase par phrase.

Il y eut un silence gêné. Mon regard errait sur les murailles intérieures de la case. Elles s'ornaient de gravures en couleur apparemment découpées dans des journaux illustrés.

— D'où tenez-vous ces images, questionnai-je ?

Il baissa la tête, puis, lentement, avec un effort visible :

— Je les ai trouvées aux abords de la Résidence.

— Quelle résidence ?

Nouvelle hésitation. L'orbe de ses yeux était devenu livide. Son index pointa vers le nord :

— Là-bas, ânonna-t-il, derrière les montagnes.

— Alors le nord de l'île est habité ?

— Oui.

— Pourquoi ne nous l'aviez-vous pas dit tout de suite ?

— Parce que le Père nous l'a défendu sous les peines les plus sévères. D'ailleurs personne jamais ne débarqua dans cette île qui lui appartient.

— Qui est ce Père ?

— C'est le Tout-Puissant. Il habite la Résidence avec les divins, des hommes faits à son image, et qui commandent aux vents, à la foudre, aux animaux, à toute la création.

Bien que je m'attendisse à cette réponse qui confirmait toutes nos hypothèses, je ne pus m'empêcher de tressaillir. Le chef s'était levé, en proie à un trouble profond. Il fit quelques pas sur la terrasse, puis s'arrêtant devant moi, il reprit :

— C'est lui qui nous a créés… pour notre malheur, et qui a créé aussi, croyons-nous, les Immondes.

— Pourquoi dites-vous : pour notre malheur ?

Un nouveau silence, puis le chef articula lentement :

— Je ne puis vous répondre… maintenant… il me faut d'abord terminer la lecture de ce livre… et alors… je vous dirai, je vous expliquerai tout… et peut-être consentirez-vous à intercéder en notre faveur auprès du Père… peut-être, veux-je dire, daignerez-vous vous faire l'écho de nos aspirations légitimes.

Je l'arrêtai du geste, estimant que ses réticences jetaient trop d'obscurité dans notre dialogue :

— C'est entendu, mon ami… j'accepte les yeux fermés la mission que vous voudrez bien me confier… et cela d'autant plus volontiers que je brûle de connaître l'extraordinaire personnage à qui vous pensez devoir le jour… S'il est notre compatriote, comme je le suppose, il consentira volontiers à nous laisser plaider votre cause, quelle qu'elle soit, et, par surcroît, nous fournira sans doute les moyens de regagner le continent. Mais encore une fois, pourquoi n'avez-vous pas parlé tout de suite ?

Une grimace de souffrance crispa les traits du chef :

— Est-ce que je sais, moi ?… Nous sommes de pauvres êtres plongés dans la nuit de la plus terrible ignorance… nous ne savons pas confier aux autres ce qui se passe en nous… la plupart des nôtres ne se rendent même pas compte de ce qu'ils pensent… Et puis, voilà : je ne suis pas bien sûr que la douleur n'existe pas pour nous, mais ce dont je suis certain, c'est que nous ne connaissons pas le plaisir, aucun plaisir (il répéta par deux fois,

nous ne connaissons aucun plaisir, et sa voix avait pris un accent déchirant). Nous ne sommes pas des êtres comme les autres… nous avons si peu de chose de commun avec ces hommes et ces femmes dont il est question dans vos livres… Mes compagnons ne sentent pas… ne sentent rien… ils ne sont ni gais ni tristes, ni doux ni violents, ils ne se passionnent pour quoi que ce soit, ils existent à peine par eux-mêmes… la vie coule en eux et ils accomplissent des gestes sans savoir… Je vous jure qu'ils ne soupçonnent rien du monde, du vrai monde… Pour eux l'humanité se borne au peu qu'ils en ont vu, et l'univers habitable ne dépasse pas les bords de cette île… Moi, depuis que je lis, depuis que je sais lire, j'ai vu le monde sous un jour nouveau… Votre volume a achevé de m'ouvrir les yeux, d'éclaircir mes doutes, mes pressentiments… Je sais aujourd'hui qu'une existence comme la nôtre ne mérite pas qu'on se donne la peine de la vivre…

Tout en soliloquant ainsi, le malheureux était tombé assis, le front dans la main, devant le volume où il avait puisé tous ces ferments de révolte. Ses yeux demeuraient secs, son organisme ne comportant point sans doute la sécrétion lacrymale, mais un rictus amer plissait ses joues imberbes, crispait ses temporaux et ses maxillaires, suscitait une image de détresse plus saisissante que celle d'un homme en pleurs. Son naturel taciturne semblait au reste épuisé par cet effort oratoire, car il ne prononça plus une syllabe.

Impuissant à lui offrir aucune consolation, ne soupçonnant que confusément d'ailleurs la cause réelle de son émoi, je me contentai de lui serrer la main affectueusement, puis je le quittai, presque joyeux à l'idée que les ailes de cauchemar demeurées éployées au-dessus de notre ciel de lit imaginaire — car nous dor-

mions en plein air sur la terrasse de notre case — allaient enfin cesser de battre.

IV

Je me suis toujours demandé depuis pourquoi j'avais si brusquement quitté ce pauvre diable, dont le dedans rudimentaire s'épanchait une unique fois peut-être. N'eût-il pas été plus intéressant de surprendre les premiers vagissements de sa conscience en mal d'évolution que d'aller musarder le long de la rivière avec l'espiègle gamine qui me tenait lieu de femme ? Peut-être, mais je dois dire à ma décharge que le voisinage immédiat du chef, depuis surtout que j'étais à peu près fixé sur son origine, me causait un insurmontable malaise, assez analogue — si l'on peut comparer une sensation physique à une sensation morale — à celui que j'avais ressenti autrefois en présence d'un homme-chien qui me fut présenté à la Société d'Anthropologie.

Puis il me tardait de soumettre à Yvonne les nouvelles toutes fraîches et de lui verser par surcroît le tribut d'éloges dus à sa triomphante sagacité. Hélas ! je songe aujourd'hui que c'est notre ardeur même à dévider la bobine aux mystères avec laquelle Yvonne jouait, telle une petite chatte, c'est cette hâte de tout savoir, de tout approfondir, qui précipita la marche des terribles catastrophes suspendues sur l'île. Je me dis cela et je voudrais atténuer notre responsabilité dans la mesure du possible. Mais je vous dois la vérité, cher ami, ou sinon mon histoire, maintenant surtout qu'elle court droit aux plus affreuses péripéties, ne serait plus digne de votre attention.

Le Démiurge des Purs, celui que nous appelions dès lors, en badinant, l'homme de la Résidence, commençait à se profiler assez nettement dans nos cerveaux en mal de divination. Deux hypothèses seulement restaient en présence — encore étaient-elles d'ordre secondaire — : ou c'était un grand savant, ou c'était un mystificateur démesuré. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'envergure même du personnage et du rôle annonçait un homme de génie. Dans la seconde hypothèse au reste les Immondes restaient par trop énigmatiques, force nous était donc de pencher pour la première. Un grand savant avait trouvé le secret de la genèse artificielle, de la procréation spontanée ; il avait fabriqué un certain nombre d'échantillons humains, les avait fait élever tant bien que mal puis s'en était désintéressé, comme tout créateur de génie se désintéresse de l'œuvre créée, une fois qu'elle est accomplie. Quant aux Immondes, sans doute n'étaient ils qu'un essai raté, un premier tâtonnement, un accident indépendant de sa volonté.

— Oui, c'est cela, goguenardait Yvonne en cet endroit de nos échanges de vues, un accident ; quelqu'un aura renversé la marmite génésique…

Et elle ne se doutait pas à quel point, toutes proportions gardées, elle brûlait. Tout en devisant ainsi nous avions gravi une sorte d'éperon rocheux qu'on nous avait désigné la veille comme offrant une vue d'ensemble du Val-Immonde.

— En tout cas, reprit-elle soudain, si les Immondes n'existaient pas il faudrait presque les inventer ici, à cause des services qu'ils rendent. Tiens, regarde…

Le vallon que nous avions sous les yeux était à peu près parallèle au nôtre et arrosé d'un torrent écumeux, affluent sans doute de notre Rivière. Le petit plateau étroit et dénudé dont nous suivions les bords séparait les deux territoires. Du côté « immonde » ces bords étaient presque à pic et faisaient face à une autre arête non moins escarpée. Entre ces deux pentes raides, le Val-Immonde s'encaissait, l'espace d'un kilomètre environ, formant un véritable ravin au fond duquel nos regards ne pouvaient plonger. À l'un comme à l'autre bout de cet étranglement, un village se dessinait. Mais quel village ! des huttes de chiffonniers tropicaux, éparpillées le long des deux rives du torrent, toutes de guingois et branlantes sur leurs supports de roseaux. Quelques-unes même ont l'air d'être tombées à l'eau où elles surnagent tant bien que mal, calées sur des pilotis noirâtres, dartreux, dont l'humidité d'une part, les rongeurs de l'autre se disputent les restes.

Àl'ouest, les huttes cessent de poindre tout à coup, une avenue spacieuse se dirige droit vers le pied d'une des collines du Pays Pur, et la traverse au moyen d'un tunnel bas fermé d'une herse. C'est le fourmillement affairé de cette avenue qui a provoqué l'exclamation de ma femme. Sous la surveillance de deux Purs à la faction dolente et qui distillent l'ennui morne de nos îlots de sergents de ville, vont et viennent deux files ininterrompues d'êtres en baudruche, difformes, céphalopodes, quelques-uns mêmes acéphales ou cornus. Ceux de la file descendante portent qui des ballots, qui des couffins dont ils se désintéressent sitôt qu'ils les ont posés à terre pour se joindre à la file montante, désinvolte et capricante, tous donnant par là l'illusion non d'une corvée accomplie mais d'un rite célébré dans une populaire cérémonie consacrée au dieu du libre échange et de la mutualité.

— Des esclaves qui prennent les choses du bon côté, raillait ma femme.

Et je songeais à part moi, qu'à leur insu sans doute, et par le seul effet d'un instinct vieux comme le monde, ces monstres demi-humains illustraient par l'exemple la maxime biologique en vertu de laquelle le travail est l'exercice d'une fonction naturelle. Et c'étaient des monstres quand même, pis que cela, des êtres isolés dans la création, ne pouvant se prévaloir d'aucune ancestralité, n'ayant rien à attendre, rien à espérer ni de l'évolution ni de la sélection naturelle, (vous allez voir que je me trompais sur ce dernier point, et que leur avenir biologique était au contraire assuré.) Sans doute n'avaient-ils qu'un cerveau et une conscience embryonnaires, et ne savaient-ils même pas si la vie, l'existence, est un stade préférable à la non-existence. Organismes à peine évolués, dans leur ensemble tout au moins, ils ne se rattachaient que par quelques traits vagues à l'humanité d'où les retranchaient au contraire mille tares et imperfections grossières dont quelques-unes capitales comme leur anatomie asymétrique et bestiale. De plus ils étaient muets, à l'exemple de tous les animaux, n'émettant que des gloussements, des vagissements, des ronflements, et autres sons inarticulés.

Ma femme s'inquiétait de mon silence méditatif, et, toujours ironique, elle suggéra que le spectacle réconfortant que nous avions sous les yeux gagnerait à être vu de près.

Me remémorant mes fâcheuses rencontres de la Basse-Rivière, rencontres que j'avais cru devoir passer sous silence, j'alléguai le danger qu'il pouvait y avoir à entrer en contact avec la tourbe des Immondes. Mais elle s'obstina. Un Pur lui avait affirmé qu'ils étaient complètement inoffensifs. Et, ajoutait-elle par

gouaille, si les Immondes craignaient les Purs, à plus forte raison devaient-ils redouter les divins. Puis enfin, n'étions-nous pas armés tous les deux, elle d'un revolver, moi du sabre d'abatis que je tenais d'un de nos hôtes et qui ne me quittait plus ? Je dus céder, et je ne puis assez le déplorer aujourd'hui, car la funeste issue de notre équipée dut certes influer, pour sa part, sur la marche des redoutables événements qui se préparaient.

Nous gagnâmes le tunnel qui donne accès sur la grande route commerciale dont je viens de parler. La herse était baissée, car on ne la levait généralement que pour le passage des marchandises qu'amenaient jusqu'à la porte des wagonnets glissant sur un double rail de fer. Mais un Pur, de garde, ne fit aucune difficulté pour nous ouvrir une poterne masquant un petit passage latéral. Il nous recommanda toutefois de ne pas trop nous éloigner de la zone surveillée.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de ma femme dont l'insatiable curiosité se passionnait, comme de juste, pour ce qu'on ne pouvait ou ne devait pas voir, pour les mœurs domestiques des Immondes plus que pour leur vie au grand jour. Elle m'entraîna à sa suite dans la direction du ravin dont nous avions repéré la coupure sombre du haut de notre observatoire. Elle espérait y surprendre les habitants du Val dans leurs petites occupations intimes et familières. Nous passâmes au long de quelques huttes isolées, temporairement inoccupées et dont l'ouverture trapue et gondolée béait sur un intérieur fuligineux. Ces réduits primitifs faits de chaume et de roseaux poussaient, telles des excroissances, au bord d'un bras d'eau morne, silencieux, parmi les racines des palétuviers dont le rapide développement finirait certes par les pousser à l'eau. Quelques-uns déjà semblaient avoir subi

ce sort, car elles flottaient positivement sur les faisceaux de bambous qui leur servaient de support. En certains endroits l'eau avait tari et la hutte reposait simplement sur la vase, ou s'incrustait aux troncs surbaissés des Rhyzophores.

La plupart de ces entre-sorts aquatiques servaient d'habitacle à une sorte de pieuvres toutes petites et hideuses et dont nous vîmes à plusieurs reprises les embryons de têtes et les pseudopodes crochus issir d'entre les roseaux des toits et des flotteurs. Étaient-ce les véritables propriétaires ou simplement des hôtes de passage ? Au seuil d'un de ces clapiers flottants, infiniment vétuste, pourri et délabré, nous assistâmes par hasard à un spectacle qui tranchait la question sans laisser place au moindre doute. Un Immonde écailleux, cornu, à face de crabe, surgissait soudain, saisissait un de ces parasites, l'écorchait vif en un tour de main, puis, assis sur son fondement, c'est-à-dire sur le lobe replié et considérablement réduit (comme celui des crabes) de son appendice caudal, il se l'enfournait progressivement, jusqu'à ce que le dernier tentacule eût disparu entre ses palpes mousseux qui titillaient de plaisir. Une titillation dont ma femme admira longuement l'étonnant mouvement d'horlogerie.

Nous quittâmes ces parages à peu près déserts où l'herbe poussait, non pas entre les pavés, mais sur l'eau même qui finissait par disparaître sous les nénuphars et les lotus. Nous vîmes d'autres huttes vides et d'autres bras d'eau paludéens où une odeur de croupi flottait, qui semblait la propre odeur de cette vie stagnante.

Une grande place silencieuse nous sollicita parce que des pourceaux noirs, gras et rebondis, y vaguaient parmi la rôderie

découragée de deux chiens errants en quête d'une nourriture improbable.

Déjà nous pensions nous être égarés, car il y avait près d'une heure que nous errions dans le nauséeux pays quand nous aperçûmes enfin l'entrée du ravin que nous avions décidé d'explorer. On eût dit un trou de verdure triangulaire ouvert sur un thalweg étroit de terre rose. Le chemin suivait les sinuosités d'un torrent à peine deviné sous le fouillis des ramures où gambadaient, vraies miniatures humaines, de jolis singes blonds et barbus. Nous nous y enfonçâmes. Rien ne bougeait. Le silence s'était fait plus profond encore, et tout au plus derrière nous entendions-nous ce crépitement particulier, ces petits froissements infiniment légers et tatillonnants qui distinguent la marche d'un Immonde isolé. Les promeneurs n'étaient pas moins rares ici qu'ailleurs.

Le sentier tout à coup s'inclinait en pente douce. Le ciel s'effaça presque. Des huttes sordides surgirent de l'ombre chaude et dense du ravin, irréelles verrues poussées entre les troncs multiples des ficus, quelques-unes comme suspendues aux branches basses de ces arbres auto-reproducteurs, d'autres taillées eût-on dit en plein roc ou perchées plus haut encore, montrant un bout de toit précaire et sourcilleux à demi enseveli sous les lianes retombantes.

Dans une de ces huttes basses un spectacle affreusement répugnant s'offrit. Un Immonde acéphale se tenait assis entre un récipient d'écorce où tremblait une innommable gelée verdâtre, et un tas non moins écœurant de quartiers de serpents ou de poulpes découpés et dépouillés. Il prenait les morceaux un à un, les trempait dans la gelée, puis se les enfonçait dans une dépression cir-

culaire qu'on voyait au centre de son abdomen, nombril, bouche ou émonctoire, on ne savait, tant la forme en était abjecte. La dépression se creusait en entonnoir, et l'aliment s'enfonçait dans la chair qui se refermait sur lui. Un système de digestion et de nutrition rapide et commode sans doute, mais qui rappelait trop la bouche-cloaque des Monères primitives.

— Et cependant, observa ma femme, toujours prompte au paradoxe, qui sait si un appareil digestif aussi simple acquis à l'homme, ne libérerait pas ses facultés intellectuelles de l'éternelle tyrannie du ventre.

J'allais protester au nom de mon cerveau stomacal que je tiens pour aussi intéressant, sinon aussi noble que l'autre quand Yvonne me poussa du coude. Au seuil d'une autre tanière deux falotes créatures se dandinaient face à face. Elles se rapprochèrent l'une de l'autre, et il y eut entre elles un moment d'hésitation, de solennel émoi, que traduisaient les trépidations grotesques de leurs tentacules. Puis, elles s'unirent, et, à travers l'emmêlement des membres diaphanes nous discernâmes leurs deux corps conjugués, soudés bout à bout, et qui, matériellement, n'en formaient plus qu'un seul.

Prodigieux spectacle ressuscitant les premiers âges de la genèse animale ! N'était-ce pas là le mode de conjugaison simple des protozoaires, et qu'allait-il advenir de cette métamorphose instantanée, miraculeuse, de deux êtres en un seul ? Je m'étais avancé jusqu'au seuil même de la hutte. La masse amorphe n'était plus maintenant qu'un organisme unique parcouru par d'intenses courants circulatoires. Au bout de quelques minutes un frémissement agita les cellules internes de l'être, s'intensifia et se localisa en un point précis qui me parut se boursoufler imper-

ceptiblement. Prenais-je pour une réalité l'ardent désir que j'avais de voir se concréter et se vérifier sous mes yeux les lois de la reproduction par bourgeonnement ? Toujours est-il que ma curiosité scientifique se tint pour satisfaite, et j'eus l'idée alors de renouveler la barbare expérience qui signala ma première expédition dans l'île.

Sans le moindre soupçon de l'effroyable danger que j'allais attirer sur nos têtes, je tirai mon sabre d'abatis et fendis la masse gélatineuse du haut, en bas. Celle-ci de plus en plus amorphe — je tiens à le déclarer pour ma justification — avait complètement cessé de me donner la sensation d'un être vivant. Déjà, me souvenant de ce qui s'était passé dans la jungle et goûtant cette absurde vanité qui magnifie les gestes didactiques — la propre vanité du pion et du cuistre d'amphithéâtre — j'annonçais par avance à Yvonne les phases des étranges phénomènes qui allaient se produire sous ses yeux quand une sorte de rauquement strident et sauvage éclata derrière nous.

Me tournant, je vis une forme grisâtre se faufiler parmi les arbres : l'être sans doute que j'avais entendu marcher derrière nous. Mais il nous tournait le dos et, dans la pénombre, avait l'air de s'éloigner plutôt que d'avancer, ce tout en meuglant à fendre l'âme.

Très fine, avec son intuition habituelle de l'imminent, toutes les fois que cet imminent sort de la norme, Yvonne, la première, sentit une menace dans l'air. Elle me demanda si je n'étais pas d'avis de quitter immédiatement le théâtre de mon triste exploit. Mais je la rassurai en ricanant, et en émettant l'opinion que le monstre en fuite s'était fait peur à lui-même avec ses cris d'orfraie. Elle insista cependant pour que nous quittions la place, et

comme elle me prenait le bras, je cédai, congédiant à regret le pion qui me chevauchait l'intellect et la langue, prêt à interpréter la magnifique leçon de choses transformiste issue de mon coup de sabre.

Nous avions fait quelques pas à peine, quand Yvonne, d'une pression du coude m'arrêta, et dit :

— Il faut rebrousser chemin.

Mes regards remontèrent la pente du ravin. Le monstre maintenant se découpait, immobile dans l'orbe clair de l'entrée, et il hurlait à pleins poumons. Des clameurs lointaines lui répondaient sur le même mode, plus effrayantes encore parce qu'on ne voyait pas les êtres qui les poussaient. Nous cessâmes d'avancer afin de nous rendre compte.

En peu d'instants les voix parurent s'être rapprochées considérablement. Et un frisson nous saisit à la pensée que c'était nous qu'elles menaçaient.

— Il serait, je crois, imprudent, observa ma femme, de continuer dans cette direction. Mieux vaut revenir sur nos pas, et nous enfoncer dans le ravin jusqu'à ce que nous trouvions une issue sur les collines Purs.

C'est ce que nous fîmes en effet, l'ouïe tendue, non sans un commencement d'appréhension que nous n'osions nous avouer, vers l'effroyable tumulte dont s'emplissait le haut du ravin derrière nous. Il s'élevait par rafales, en un crescendo furieux, puis brusquement c'était un silence de mort, un silence de quelques secondes plus terrifiant que tout le reste. Dans l'intervalle d'un de ces silences, un ronflement passa dans les arbres, contre la pa-

roi surplombante, et deux cornes grisâtres trouèrent les lianes, avec des yeux au bout qui nous reluquaient d'un air féroce. Je dis reluquer parce que la trivialité du terme suscite à peu près la nuance bassement grotesque dont s'imprégnait le tragique de tout ceci, mais le verbe argotique zyeuter, plus ignoble en soi, conviendrait peut-être mieux.

Nous nous trouvions maintenant dans une partie de plus en plus étranglée et sombre du défilé, et notre situation pouvait devenir critique si une courbe latérale ne s'offrait bientôt pour faciliter notre retraite. Non que nous eussions réellement peur des monstres, mais nous redoutions, — ma femme surtout —, leur contact visqueux et puant. Cependant l'atroce charivari se rapprochait de minute en minute. Bien que nous fussions hors d'haleine, et trempés de sueur, nous nous mîmes à courir, scrutant au passage les moindres saillies du roc. Ma femme, heureusement, portait une jupe culotte qui n'entravait pas le mouvement de ses jambes, et nous pûmes ainsi fournir une course assez longue. Combien de temps dura-t-elle ? je ne saurais le dire, mais quand nous nous crûmes sauvés enfin à cause du ciel reparu dans un écartement des arbres et des lianes qui cessaient de former leur berceau, il se trouva que nous étions perdus.

Une centaine de pas plus loin en effet, un énorme éboulis de quartz terminait le ravin en impasse. Nous devions avoir atteint l'un de ces points de frontière que les Purs bouchaient de la façon que je vous ai dit, et je savais par expérience qu'il était inutile de tenter l'ascension de ces roches énormes où ni les mains ni les pieds n'avaient aucune prise.

Le flot des monstres arrivait maintenant sur nos talons avec une clameur frénétique faite de hululements aigus, pareils à des

sanglots d'oiseau nocturne et qui nous glaçaient d'épouvante. Sans doute célébraient-ils par avance la curée certaine, sachant que nous n'avions plus aucun moyen de leur échapper.

Quelques troncs de ficus nous servirent à nous dérober momentanément à leur vue. Quand ils furent tout à fait sur nous :

— Je vais me montrer en pleine lumière, dis-je à ma femme, peut-être mon visage barbu les tiendra-t-il en respect. Toi, arme ton revolver, et s'ils continuent d'avancer tire dans le tas.

D'un bond je me trouvai au milieu du sentier, face à la horde braillarde ; mais mon sang se figea dans mes veines à la vue de celui qui marchait à leur tête. C'était une larve d'homme à demi fossilisé, avec des bras, des jambes comme les nôtres, la peau imbriquée, recouverte d'ichtyose, une face de massacre couturée, variqueuse, où clignotaient deux yeux de nyctalope, et dont les lèvres et le nez, comme ossifiés, se rejoignaient en bec de proie. La tête à peine attachée au tronc par une espèce de tortis fibreux, roulait dans une nappe de cheveux couleur de varech pourri. Sûrement celui-là n'avait rien de commun avec les Immondes. Alors d'où sortait-il et comment se trouvait-il à leur tête ?

Tout, en attendant, faisait pressentir en lui le plus dangereux de nos assaillants. Il marchait droit sur moi avec des ahan rauques et un cillement hideux de ses triples paupières qu'incommodait la lumière diffuse réfractée sur les roches. Il ne s'arrêta qu'en sentant devant son visage le vent produit par les moulinets de ma lame. En même temps une détonation partit d'entre les branches voisines, répercutée au fond de la gorge en un écho formidable, et je vis une des écailles du monstre voler en éclats. Mais la balle n'avait fait que ricocher sans doute sur son im-

monde cuirasse, car il ne broncha pas. Ma femme déchargea successivement, sur lui ou sur son entourage, les cinq autres coups de son arme, sans obtenir d'autre résultat qu'un vacarme assourdissant. Nos agresseurs lui répondaient en glapissant, croassant, meuglant, et se bousculant de façon à resserrer sans cesse l'espace qui nous séparait d'eux. Quelques-uns noyés, perdus dans la mêlée, montaient sur le dos ou sur les épaules de leurs voisins, et brandissaient vers nous leurs tentacules impuissants. Il y en avait qui choisissaient cette voie aérienne pour gagner le premier rang où leurs montures de hasard les faisaient dégringoler en se secouant et les foulaient aux pieds.

Tout le ravin maintenant moutonnait et grouillait, envahi par des légions de ces êtres écœurants qui accouraient sans savoir, sans comprendre, obéissant peut-être à cette poussée instinctive, panique, qui déjà au temps des batailles animales pour la possession du sol, dut grouper les êtres de même race pour les conduire ensemble au salut ou à la destruction. L'air était devenu suffoquant, irrespirable, et la nuée des monstres continuait, le flot des nouveaux venus déferlant sans trêve à l'entrée de la gorge. Chaque sentier là-haut devait les dégorger par centaines.

Àun moment quelques virtuoses épars dans la bande se mirent à faire la roue et à girer, ternes bolides, parmi les branches des ficus et le long des aspérités de la muraille rocheuse. Alors une bande de grands singes, affolés par cette vision infernale, s'élancèrent hors des feuillages sombres, atteignirent les acrobates et les mirent en pièces. Le gros des assaillants parut faiblir et se débander.

Je jugeai que le moment était venu d'agir.

Un peu d'audace et quelques bons coups d'estoc pouvaient convertir en déroute la panique qui venait d'éclater. Mais déjà mes auxiliaires simiens avaient disparu. Pour comble de malheur, mon sabre se cassa net sur l'épaule du vieux à tête d'épouvantail. Son rostre ébaucha un ricanement atroce, et de sa patte palmée, aux longs doigts crochus et griffus, il désigna à la risée de la horde le tronçon de lame qui me restait à la main. Une clameur de victoire souligna ce geste, et un nouveau reflux des monstres couvrit cette fois le peu de place que la hideuse marée avait laissé vierge jusqu'alors. Je compris que nous étions irrémédiablement perdus.

Je me jetai devant ma femme à demi morte de terreur, et lui fis un rempart de mon corps, tout en frappant nos assaillants, au hasard, avec toute l'énergie du désespoir. J'en assommai quelques-uns ; d'autres furent percés de part en part par ma latte brisée. Mais je savais bien que tôt ou tard je succomberais sous le nombre.

Je me souviens que dans cet instant terrible, où toute ma vie repassait devant mes yeux, un regret infini me poignit, celui de voir ma lune de miel brusquement interrompue par ces brutes qui ne savaient pas le mal que j'avais eu à l'édifier. Et pourquoi voulaient-ils ma mort ? Parce que, mû par une curiosité bien légitime, puisque scientifique — oui, j'étais persuadé maintenant qu'elle avait été purement scientifique — j'avais cherché à surprendre le secret de leur genèse. Les phases critiques de notre vie ont comme une lumière propre, plus éblouissante que la foudre, et qui dessine les arêtes ténues de notre conscience de préférence à ses replis essentiels. Ainsi le doute puéril où j'étais sur la légitimité du coup de sabre qui supprimait un couple d'Immondes en

voie de bourgeonnement, se greffa peu à peu sur mes regrets d'amour, et demeura l'unique pivot de mes méditations suprêmes.

Tout ce qui s'est passé ensuite me fait l'effet d'un songe aujourd'hui, d'une fin de cauchemar si vous voulez. Le vieil épouvantail reparaît à un moment avec un morceau de quartz dans ses serres et me vise si adroitement qu'il m'atteint au coude droit, un endroit extrêmement sensible comme vous savez. Le tronçon de lame m'échappe, je suis désarmé. Toute la meute infâme se rue sur nous avec des cris sauvages, un pullulement de rats humains, et déjà je sens sur ma peau leur contact gluant et fétide. Des tentacules sournois palpent mes vêtements, me ventousent la peau, s'incrustent autour de mes membres, d'autres, fouettant l'air, cherchent à nous saisir par le cou, par les cheveux.

Pourtant j'ai un bras libre encore, et ce bras assomme, défonce, écrabouille ; des crânes éclatent avec un bruit mou, répandent sur mes vêtements le petit-lait ichoreux de leur cervelle, des carapaces volent en miettes, des yeux sont exorbités, une gelée mousseuse gicle et retombe en viscosités où mes brodequins glissent et tournent… Mais je suis à bout de force, à bout de souffle, assourdi par les coups de piston de mes propres artères ; et l'haleine fécale des monstres me brouille le cœur…

Je ferme les yeux pour ne plus rien voir, et tout à coup je les rouvre…

Un feu de salve vient d'ébranler les airs tout là-bas, au haut de la pente où dévale le flot hurleur, puis une succession d'appels profonds, lugubres, comme ceux d'un gong puissant, fait résonner les parois de la gorge. Le tumulte des Immondes s'est apaisé

comme par enchantement. Aussi loin que mon regard peut porter, leurs vagues ondulantes semblent retombées à plat. Au premier coup de gong, j'ai senti se relâcher, se desserrer les odieuses étreintes qui polluaient mon corps et paralysaient mes membres. Le gigantesque serpent d'êtres en délire qui se tordait d'un bout à l'autre du défilé s'est immobilisé net, ses anneaux, qui grouillaient encore la minute d'avant, se figent, on le dirait grisé par les sons formidables qui font trembler et gémir l'air… Une nouvelle bordée de coups de gong le remet en mouvement, mais en sens inverse… Je respire. C'est la déroute générale. Le vieux lémurien s'est évanoui tel un spectre. D'un seul et même élan les monstres refluent vers le haut de la pente et leurs dos de vessies qui roulent et moutonnent, pressés, aplatis, blafards, s'écrasant aux passages étroits, simulent de loin les ondulations d'un immense reptile en fuite.

C'est que, là-bas, des silhouettes bien humaines, celles-là, viennent d'apparaître, menaçantes, avec des lames brandies qui étincellent au soleil. Ce sont les Purs. Ils ne peuvent nous joindre d'abord, empêtrés qu'ils sont dans le reflux des fuyards. Pendant des minutes qui nous paraissent des siècles ils demeurent immobiles, comme enlisés dans le hideux grouillement qui se divise sur l'obstacle et se reforme derrière lui. J'observe qu'ils ne frappent pas mais se contentent de décrire des moulinets terribles au-dessus de l'immonde bétail dont on voit les têtes se courber un instant sous le vent de mort qui les frôle, pour se redresser aussitôt, puis se rebaisser à nouveau comme hypnotisés, et disparaître dans les remous de la débâcle.

Quelques instants après nos libérateurs sont devant nous, mais notre émotion est telle de part et d'autre qu'aucune explica-

tion n'est possible. On ne s'entendrait pas au reste car le tocsin du gong continue de retentir dans le haut de la combe, et c'est, muets, que nous suivons la poignée de braves qui viennent de nous sauver la vie.

La tête me tourne un peu à présent et je regarde avec stupeur mes habits en lambeau et qui empestent. Chez Yvonne la réaction est plus forte, elle a une légère syncope, et, quand elle revient à elle, se sent si faible que je me décide à la porter, pour ne pas retarder notre marche.

Tout le paysage est retombé au calme plat. Les dernières vibrations du tocsin meurent au loin, et c'est bien un gong, m'explique le chef, les Purs se servant volontiers de cet instrument contre les Immondes chez qui il provoque une sorte d'hébétude hypnotique, surtout si l'on associe aux ondes sonores des ondes lumineuses, flammes vives, flamboiements d'épée, reflets métalliques, etc…

Le Val est quelque peu houleux encore, mais notre approche fait le vide partout, et l'avenue même qui conduit au pays Pur apparaît complètement déserte au moment où nous nous y engageons…

Bientôt, ma femme et moi, nous nous retrouvons sains et saufs dans notre case, où Yvonne fond en larmes enfin, son cher visage en pleurs rivé à ma joue, ses bras m'enlaçant d'une étreinte désespérée. Elle me supplie de ne pas demeurer une journée de plus dans cette vallée d'enfer, d'autant que nous sommes certains maintenant de trouver là-bas, derrière les montagnes, des êtres civilisés, des humains véritables, des Français

susceptibles de nous offrir une hospitalité moins précaire et, toutes choses égales, plus digne de nous.

Et elle a tellement raison que je me déclare prêt moi-même à lever le camp tout de suite, si je puis décider les Purs à nous servir de guides et à assurer le transport de nos bagages.

V

C'est le cas de rappeler ici le désuet proverbe : Ce que femme veut Dieu le veut.

Dès le lendemain des dramatiques incidents que je viens de vous raconter, le désir de ma femme était exaucé : nous nous mettions en route pour la mystérieuse Résidence.

Vous n'avez pas oublié la promesse vague que j'avais faite au chef de m'entremettre auprès du Démiurge (laissons-lui ce nom pour l'instant) dans le différend, encore obscur pour moi, qui les divisait. Grâce à cette promesse renouvelée sous serment, je pus obtenir de lui tout ce que je voulais. Formé par ses soins, notre convoi se composait comme suit : quatre éclaireurs à pied chargés de frayer le chemin dans les endroits encore vierges de la forêt ; une sorte de chariot étroit placé sur deux roues, portant nos bagages les plus indispensables, et traîné par un vieux buffle asthmatique ; enfin le gros de la troupe comprenant ma femme et moi, le chef Pur et quatre de ses congénères, tous montés sur de petits poneys originaires de l'île. Bêtes charmantes, ces poneys, à peine plus hautes que des chiens de montagne, fines, intelligentes, à l'œil espiègle, « mais dont l'espèce s'éteint de jour en

jour », m'ont confié les Purs sur un ton indifférent d'êtres absolument fermés, et pour cause, aux mystères de l'amélioration et de la reproduction des espèces.

La question de faire le voyage par mer avait été agitée un instant, mais les nombreux récifs de la côte nord eussent rendu l'atterrissage par trop périlleux. Au reste ma femme n'était nullement tentée de revoir le canot qui avait porté notre destin d'avant la lune de miel, et moi-même je m'étais empressé de céder gracieusement à nos amis et sauveurs ce témoin de notre défunte mésintelligence.

Notre itinéraire définitif, tracé d'avance, comportait trois étapes de trois journées ; son tracé passait au cœur même de la forêt et devait atteindre à la fin du troisième jour les limites du territoire divin, c'est-à-dire le pied du massif le plus élevé de l'île. Là nous nous séparerions de nos guides, car l'accès de la Résidence située sur le versant nord de ce massif était, paraît-il, interdit aux Purs dans un rayon de plusieurs kilomètres. Le chef affirmait même que deux des leurs, s'étant aventurés au delà de ces limites, avaient payé de leur liberté cet acte de témérité et d'insubordination. C'était une ombre au tableau, mais rien ne prouvait que les soi-disant divins dussent réserver le même accueil à des compatriotes naufragés.

Les scènes cauchemaresques de la veille hantaient encore si bien notre imagination qu'elles servirent de thème unique à notre conversation pendant les premières heures de marche. Quand je dis conversation, réduisez la chose à de verbeuses questions posées par moi au chef, et à de parcimonieuses et rares réponses que j'avais toutes les peines du monde à arracher à son invincible laconisme. Il semblait que son cerveau aux prises avec

on ne sait quel insoluble problème, tint tout le reste pour des contingences indignes de son attention. Songez à Archimède cherchant la loi de la pesanteur spécifique des corps. Était-ce l'énigme de Graziella qui le bouleversait à ce point ? Peut-être, car il y avait, comme vous le verrez plus tard, un lien étroit entre les réflexions que lui suggérait cette lecture et les vœux et revendications que je m'étais engagé à porter aux pieds du Démiurge, et dont je ne savais rien encore. Il avait été convenu en effet que le texte de ces vœux ne me serait communiqué qu'au moment de notre disjonction, soit que le chef ne se fiât pas à ma mémoire, soit que la matière elle-même ne fût pas tout à fait mûre encore dans l'esprit de son auteur.

De là, en somme, et malgré les témoignages d'affectueuse reconnaissance que nous lui prodiguions au hasard de nos chevauchées côte à côte, témoignages dont il était visiblement touché, de là, dis-je, le caractère sommaire de nos échanges de vue sur les incidents épiques de la veille. Le chef prétendait au reste ne pas s'expliquer la cause de ce soulèvement formidable et sans précédents, et je n'osais lui soumettre mon explication à moi qui est celle-ci : en sectionnant les deux êtres conjugués sous les yeux d'un membre de la famille peut-être, j'avais porté une main criminelle sur l'avenir de la race, et c'est de ce crime que les Immondes avaient voulu me punir. Vous conviendrez que notre ami était trop insuffisamment initié aux mystères de la genèse pour me suivre sur ce terrain. Quant au vieux lémurien il demeurait, pour lui comme pour nous, une repoussante énigme. Son existence était profondément ignorée de tous les Purs, et il fallait admettre en dernier ressort, que cet être fantastique au superlatif avait élu domicile dans une excavation souterraine d'où il ne sortait que la nuit. Je note en passant que le chef semblait fort marri

de ne l'avoir pu capturer. Comptait-il le soumettre à une interview de nature à éclairer sa religion sur quelques-unes des sorcelleries plus particulièrement impénétrables de l'île ? Question que je me posais en manière de lazzi mais que l'avenir — un avenir proche — devait éclairer d'une bien sinistre lueur.

D'une manière générale, les Purs expliquaient par leur seule supériorité physique et morale l'ascendant exercé par eux sur les Immondes et la soumission aveugle de ces derniers. On ne les eût pas gouvernés par la contrainte, mais ils approuvaient, par leur attitude tout au moins, l'emploi des moyens violents vis-à-vis des réfractaires et des insoumis. Les Purs d'ailleurs ne sévissaient jamais contre la masse. L'intervention à laquelle nous devions le salut avait été d'ordre purement moral, car pour rien au monde ils n'eussent risqué leur prestige, et partant leur sécurité future, dans une bagarre où leur infériorité numérique pouvait tourner contre eux. Les armes blanches étaient surtout, entre leurs mains, des instruments d'hypnotisme ; quant aux armes à feu elles servaient aux appels, aux sommations, aux signaux de ralliement. Comme on nous l'avait expliqué sommairement déjà, les Immondes adoraient les détonations, les mugissements du gong, et en général toutes les sonorités bruyantes et graves. Et à ce propos le chef, devenu loquace pour un instant, se déclara convaincu qu'avec un rudiment d'orchestre composé d'instruments très puissants on eût pu les conduire au bout du monde.

Je devais me rappeler plus tard l'air sombre et méditatif qu'il avait pris pour nous confier cette idée dont nous rîmes simplement, d'abord à cause des grotesques images qui se levaient au bout, ensuite, parce que le chef Pur paraissait confondre, comme tant des nôtres, hélas ! la musique avec le bruit. Le roulement

même du tonnerre, ajoutait-il, jetait les Immondes en extase, tandis qu'il inspirait aux Purs une terreur folle dont lui seul avait fini par s'affranchir depuis qu'il lisait et s'efforçait de scruter la nature.

Par une singulière coïncidence, cette particularité psychopathique des Purs allait être mise en évidence sous nos yeux mêmes. Le temps menaçait depuis notre départ et, vers midi, un orage éclata. Tout est exagéré sous les tropiques, le meilleur comme le pire, — le pire surtout —. Ce fut une tragédie atmosphérique d'un quart d'heure, mais combien terrible ! Des éclairs ininterrompus zébraient le ciel, d'un noir d'encre ; bientôt des cataractes d'eau noyèrent le monde visible comme aux temps diluviens. Au premier coup de foudre, nos éclaireurs poussèrent des cris d'angoisse et disparurent dans la brousse. Quant aux cavaliers de l'escorte, ils partirent dans toutes les directions à bride abattue. Tous revinrent du reste, le plus docilement du monde, dès que l'orage se fut dissipé. Le chef s'était contenté de hausser les épaules et de déplorer la pusillanimité des siens ; mais, sans doute, ce futile incident l'affecta-t-il davantage qu'il ne le voulait montrer, car son front demeura soucieux et nous arrivâmes à l'étape, sans qu'il eût prononcé une parole de plus.

Un autre détail de cette première journée me revient, que je vous rapporte en passant, à titre de curiosité. Peut-être, en récoltant toutes ces miettes d'observation arriverez-vous à vous faire une vague idée de la mentalité de notre étrange ami.

Le tracé de notre première étape passait par le bois de cèdres où nous avions découvert certaine ébauche de temple dont je vous ai parlé. Questionné sur l'origine de cette œuvre d'art inachevée, le chef nous dit que quelques-uns de ses frères s'étaient

amusés à sculpter et à ciseler ces pierres, sans trop savoir s'ils obéissaient à un pur sentiment artistique ou à un instinct inné d'iconolâtrie (le mot n'est pas de lui, je m'en sers simplement pour résumer ses explications un peu confuses). Et là-dessus, la question religion effleurée par moi à dessein lui suggéra ces réflexions plus étonnantes encore.

— Nous n'avons pas de religion. Pourquoi en aurions-nous une ? La religion ne peut être qu'une conception individuelle plus ou moins transformée. Et nous ne sommes malheureusement pas des individus, nous ne sommes que les échantillons pareils d'une espèce. À telles enseignes, que le Père ne nous a même pas donné de noms distinctifs comme cela se fait chez vous. Il nous a désignés et nous nous désignons encore entre nous par des numéros. L'épithète « divin » que nous appliquons aux autres hommes de l'humanité, à ceux qui sont barbus comme notre Père et comme vous, n'a pas pour nous le sens que vous lui prêtez. Elle correspond plutôt au mot extraordinaire, ou supérieur, ou surnaturel, qualificatifs par où nous vous distinguons de nous, les ordinaires, les inférieurs, les naturels, et qui, jusqu'à ces derniers temps, entraînaient une nuance de respect et de vénération de notre part.

Son visage s'était assombri ; il ajouta lentement, avec une sensible amertume :

— Au Père surtout, j'avais, les premiers jours, alors que je ne pensais pas, que je ne pouvais pas comprendre, voué une haute admiration pieuse, éperdue, que tous mes frères partageaient et qui nous eût fait baiser la trace de ses pas… Aujourd'hui, nous ne savons plus quelle attitude nous devons prendre vis-à-vis de lui… Nous ne savons pas, nous ne savons plus si la vie… singulière

qu'il nous a donnée ne devrait pas exciter notre mépris et notre haine, plutôt que notre reconnaissance… C'est à lui de décider.

Le soir, quand nous nous trouvâmes seuls sous l'abri feuillu qui nous servait de tente à Yvonne et à moi, celle-ci me rappela ces paroles à peu près inintelligibles pour elle, puis elle dit :

— Qui pourrait deviner ce qui se passe dans les consciences frustes de ces pauvres phénomènes ?… Chez nous, on a l'âme sous la peau, sous la peau du visage tout au moins, car il est relativement facile de lire dans les traits des gens… Leur visage, à eux, donne l'impression d'un livre fermé, d'un livre dont la reliure, par exemple, se défraîchit et s'abîme avec une déconcertante rapidité. Car, as-tu remarqué combien ils ont vieilli tous en ces quinze jours ?

Je n'avais rien remarqué du tout, mais c'était vrai, et je dus admirer une fois de plus, la subtile vigilance de ma femme, sans cesse occupée à relever les empreintes physiques du mystère qui nous traînait à sa suite, tandis que je me bornais à en scruter mollement le substrat idéal. Si j'évoquais les Purs tels qu'ils étaient lors de notre première rencontre, j'étais forcé de convenir en effet, qu'ils semblaient avoir vieilli de près de deux années. La démarche s'était alourdie, les traits austérisés, des poches apparaissaient autour des yeux, dont la peau se gerçait, et les rides du front et des commissures, celles surtout dues aux contractions faciales provoquées par la réverbération solaire, s'étaient creusées comme sous l'effet d'un acide. Enfin, signe de maturation accélérée plus remarquable que tous les autres, leurs tempes à l'aspect juvénile encore au début de la quinzaine écoulée, c'est-à-dire garnies de cheveux parfaitement noirs comme ceux des autres parties de la tête, commençaient à grisonner.

Je n'ai pas besoin de vous dire, cher ami, que nous ne perdîmes pas notre temps cette nuit-là, ni le lendemain, à rechercher la cause probable de cette nouvelle anomalie qui pouvait dépendre de mille influences biologiques. L'éditeur responsable de toutes ces étrangetés nous renseignerait bientôt lui-même ; notre curiosité pouvait lui faire crédit de quarante-huit heures.

Aussi bien notre voyage devenait superlativement captivant, et l'aube nous trouva prêts à accorder notre exclusive attention à la forêt vierge où nous entrions. Le soleil n'était pas levé encore que nous glissions en file indienne — le chariot aux bagages fermant la marche — parmi les sveltesses lisses des cocotiers et des banians, les dentelles crépitantes des fougères, à travers une atmosphère lourde d'arômes insolites, un silence, une pénombre de fantasmagorie.

Mais je vois votre front se rembrunir, cher ami, vous appréhendez une de ces descriptions où excellent les fabricants de voyages extraordinaires. Eh bien non, je rengaine ma lyre. La vérité est que ces deux journées de marche sous bois furent somme toute fastidieuses et énervantes. J'y ai perdu toutes mes illusions sur le charme des forêts vierges. D'une façon générale, les paysages même les plus pittoresques ne gagnent pas à être vus de près. « Rien ne gagne à être vu de près, a dit le poète persan, car notre souffle ternit jusqu'au miroir où nous nous regardons. » L'admirable Schopenhauer a, de son côté, très bien exprimé la décevance spéciale d'un site forestier en faisant remarquer qu'une fois qu'on y pénètre il n'y a plus de site, on est tout simplement entre des arbres. Les forêts vierges dégagent cette même conclusion pessimiste, à plusieurs puissances d'élévation. D'abord il y fait nuit en plein jour, à cause de l'opacité des voûtes et

des dômes feuillus que les superfétatives lianes transforment en véritables catacombes végétales. En revanche on y étouffe, car les rayons caloriques traversent tout, eux, à l'instar des rayons X. Puis dans cette chaleur et dans cette obscurité vivent des millions d'insectes agressifs en diable, sans préjudice des fauves et des serpents, animaux imperfectibles et rétrogrades qui n'ont jamais pu s'habituer au voisinage de l'homme à moins d'être protégés contre lui par les solides barreaux d'une cage de ménagerie. Enfin la forêt vierge est faite pour décourager les promeneurs, à cheval ou à pied, car les fourrés d'épines, les troncs d'arbres renversés, les herbes plus ou moins coupantes y transforment la marche ordinaire en un odieux exercice d'acrobate. L'humus lui-même s'en mêle en distillant un poison inconnu qui donne leur vie et leur éclat aux fleurs prestigieuses dont se parent les arbres, mais dont il est bon de ne pas expérimenter les effets sur sa propre personne.

Heureusement pour nous, nos éclaireurs trouvaient à chaque instant des chemins à peu près frayés, rendant la manœuvre du sabre d'abatis presque inutile, de sorte que nous avancions assez rapidement et que notre seconde étape put être portée au delà du point prévu. Nous avions gagné quelques kilomètres. Aussi atteignîmes-nous dès le surlendemain, avant la méridienne, la région des solfatares, — celle des rhumes de cerveaux artificiels, selon l'expression d'Yvonne que mes soudaines explosions sternutatoires — j'ai l'olfaction si subtile — renseignèrent sur la géologie des ambiances longtemps avant que le chef Pur nous eût déclaré que nous étions arrivés au terme de notre voyage.

Au bout d'une demi-heure de marche en effet durant laquelle nous contournâmes la montagne demeurée invisible, la forêt

s'éclaircit, le coup d'éventail de la mer nous ragaillardit et fit hennir nos poneys ; nous franchissions un banc de glaise bleuâtre et mettions pied à terre enfin au pied d'une vaste terrasse rocheuse du haut de laquelle nous découvrions, quelques minutes après, au fond d'une baie en amphithéâtre, la terre Promise, c'est-à-dire l'ensemble des constructions de la Résidence.

C'est, au premier coup d'œil, une minuscule citadelle de verdure incrustée dans la falaise en pente. Le mur d'enceinte — en granit celui-là — s'appuie en angle aigu sur les degrés inférieurs de la montagne, puis ses deux serres s'ouvrent et dégringolent vers la grève. Derrière cette muraille quelques bâtisses font des taches blanches sur le vert sombre des bosquets où elles sont serties. Immédiatement au-dessous de la citadelle l'écume poudroie sur les récifs qui encadrent la baie, et la haute mer, d'un bleu profond, monte dans un ciel plus bleu encore. À nos pieds des rizières étendent leur tapis vert, alternant avec d'autres plantations, en gradins, celles-là, et qu'une route en lacet partant du pied de la citadelle, semble relier entre elles. Tout cela dans une échancrure unique de la falaise et assez semblable de loin à un immense crevé de satin vert piqué sur les masses granitiques d'alentour. Le reste de la montagne apparaît infertile, raviné, calciné, évoque les plus désolés paysages de Judée.

À 1500 mètres au-dessus de la citadelle le volcan principal dresse son pic de mystère et d'angoisse, flanqué de deux ou trois cratères plus petits, éteints, mornes comme des fumeurs condamnés au repos. À mi-côte d'un de ces cratères une maçonnerie ronde, délabrée, simulant un gazomètre en ruines et dont le chef nous déclare, non sans quelque embarras, qu'il en a toujours ignoré la destination.

Et comme je demande à Yvonne ce qu'elle pense de ce panorama impressionnant, elle me répond simplement, avec sa manie d'ellipse.

— Je suis convaincue maintenant que l'homme de la Résidence n'est pas un mystificateur.

VI

Si j'écrivais mon histoire au lieu de vous la narrer sommairement, je me croirais obligé ici de consacrer un chapitre aux adieux émouvants des Purs, à la chimérique mission dont me chargea le chef (chimérique en ce que son objet même la reculait dans le domaine des choses radicalement irréalisables) ; puis j'entreprendrais de détailler par le menu nos propres états d'âme devant le colossal mystère à la porte duquel nous nous apprêtons à sonner. Mais je sais les ménagements dus à votre attention vagabonde, et qu'un train qui ne badine pas vous attend à minuit juste à la gare Montparnasse. Donc j'abrège. Je laisse s'éloigner, sans me permettre le moindre signe d'émotion, les braves gens à qui nous devons deux fois la vie, et je reste muet comme une carpe sur la mission que la suite de mon récit d'ailleurs me forcera à mettre en suffisante lumière.

Dûment embastionnée, comme nous l'avons vu, la Résidence n'avait que deux portes, l'une au sommet du triangle qu'elle enfonçait dans la montagne, l'autre à sa base, c'est-à-dire sur la grève même. Celle du sommet, nous avait dit le chef, était « condamnée » pour les profanes parce qu'elle donnait accès directement dans les jardins privés du Démiurge. Celle du bas au

contraire était la porte publique, et c'est vers elle que nous nous dirigeâmes en suivant la route pratiquée à travers les plantations en gradins et qui rejoint le pied de la citadelle en moins d'une demi-heure. Il avait été convenu que, sitôt admis et casés, nous ferions chercher nos bagages à la Table d'Argent (c'était, paraît-il, le nom donné à la terrasse rocheuse, micacée, où nous avions fait notre dernière halte). Jusque-là les Purs surveilleraient le chariot à distance. Ils lèveraient le camp sitôt qu'ils verraient approcher les gens de la Résidence, résolus qu'ils étaient, vu les expériences antérieures, à ne se commettre avec les divins sous aucun prétexte. Ils reviendraient d'ailleurs huit jours plus tard exactement, pour s'enquérir du résultat de ma mission, et leur réapparition me serait signalée alors par un grand feu qu'ils allumeraient le soir même de leur arrivée à la Table d'Argent. Maintenant que les chemins étaient frayés ce serait un jeu pour eux, avait déclaré le chef, de franchir les quarante ou cinquante kilomètres dont nous avions fait trois étapes.

La nuit approchait quand nous atteignîmes l'entrée de la Résidence, un portail rond et bas au-dessus duquel étaient gravés ces mots : Station de zoologie maritime. Notre coup de marteau déchaîna, derrière ce portail, un concert comme jamais nous n'en avions ouï. Réunissez par la pensée tous les animaux inimaginables, voire les autres, et supposez que cette arche de Noé parle d'un seul coup en une formidable explosion vocale, chacun essayant de faire dominer son diapason personnel. Un timbre intérieur qui répondait sans doute à notre coup de marteau rétablit un silence relatif, puis un judas glissa derrière son grillage.

— Fisiteurs ? questionna une voix pâteuse, hilare, assaisonnée d'un fort accent allemand.

— Des naufragés, répondis-je, qui demandent l'hospitalité.

— Ah ! très pien, très pien… c'est barfait.

Le personnage invisible avait dit cela sur le ton jovial dont on s'excuse auprès de vieilles connaissances qu'on ne remettait pas tout de suite.

Un nouveau coup de timbre et le portail s'entrebâilla pour nous livrer passage. Une enfilade d'arcades blanches s'ouvraient sur une cour lointaine où traînait un restant de lumière.

— Entrez, messieurs, tames, la gompagnie !

Un grand diable en bras de chemise, un sapajou sur l'épaule, la tête enfouie sous une perruque de cheveux filasse dont les mèches lui pendaient sur les yeux, s'inclinait devant nous avec la plus comique ostentation. En même temps il lançait derrière lui un retentissant : « Taisez-vous, Maria ! » évidemment adressé à l'une des voix du sauvage concert qui recommençait de plus belle, mais à qui ? J'aime autant vous dire tout de suite que nous ne devions jamais le savoir, tant à cause du grand nombre de bêtes qui peuplaient cette étrange basse-cour, qu'en raison du caractère hurluberlu du portier, un bon type d'Alsacien quasi-loufoque, qui pour avoir passé les plus belles années de sa vie dans une sorte de ménagerie semblait lui-même une ménagerie réduite d'où à chaque instant s'échappait quelque gloussement imprévu, un rire sans justification, un battement d'ailes, un croassement dans le vide, toutes les onomatopées du langage animal.

Il se frottait les mains à présent, l'air réjoui et empressé d'un hôtelier qui voit arriver des clients de marque, et il répétait, ineffable, clignant de l'œil.

— Très pien… très pien… on sait ce que c'est… ah ! oui, les pagaches, on va les faire prendre de suite, les pagaches de Monsieur, Matame… à la Table d'Archent… oui… (un temps pour me laisser résumer notre histoire) oui !… oui !… c'est tégoûtant… alors comme ça Monsieur, Matame s'a trouvé abandonné dans notre île… ce que c'est tout de même les chens traîtres… (allusion rapide faite par moi au bon accueil des Purs) ah ! oui !… oui !… parfait, parfait… très drôle… les Burs, les Burotins… comme che les appèle, (formidable explosion de rire à laquelle l'arche de Noé fait chorus)… oui, les Burotins… on sait ce que c'est… nous en avons teux ici… même que j'vas les envoyer aux pagaches (coup de timbre) à la Table d'Archent, n'est-ce bas ?… (Il disparaît au vol, — le vol maladroit d'une poule — et revient en bondissant comme un cabri.) C'est fait, ch'ai donné des ortres… ah ! c'est que ch'prends bas des gants bour leur barler, à ces Asstèkes… y vous mancheraient la laine dessus le dos… c'est pas gue çà soye du mauvais monde, mais y-z-ont toujours quéque chose à crommeler et à roussbéter entre leurs dents… avant c'étaient des chénuflexions et des « monseigneurs » en veux-tu en voilà… ah ! y sont pien chanchés depis qu'y sont chez nous… si engore on savait d'où y sortent… des chumeaux à ce que dit l'aide du batron… et c'est tout ce que che sais… mais les autres, là-bas, ceux du sud, d'où que vous devenez, c'est kif-kif comme binette à ce qu'il baraît… c'est çà qu'est ricolo, bas ?… et pis, c'est des faux sauvâches pisqu'y sont plancs gomme nous… et qu'y parlent français gomme nous, seulement c'est des plancs qui n'ont chamais fait de service milidaire nulle part… moi, qu'est-ce que vous voulez, j'atmets pas des êdres qui n'ont pas bordé le flincot…

Nous nous étions assis pour laisser tarir la verbosité de l'Alsacien, et je remarquai alors seulement combien son teint était li-

vide et plombé. On l'eût dit dévoré vif par l'anémie, les traits tirés, sans âge, avec à peine quelques poils de balai au-dessus de sa bouche linéaire, des fossés terreux remplaçant la chair fondue des méplats, la coupe du visage encore allongée par un commencement d'acromégalie, qui lui faisait un menton de Polichinelle. Et ce qu'il y avait de plus navrant c'était le contraste de son regard abruti et de sa volubilité de macaque avec le silence recueilli et méditatif du sapajou qui nous épiait du haut de son épaule. Je profitai du premier hiatus survenu dans sa faconde pour éclaircir la situation, lui donnant à entendre que si sa société nous enchantait nous eussions été extrêmement flattés aussi de voir le « batron ». Là-dessus nouveau bafouillage d'où nous extrayons les peu encourageants tuyaux suivants : le « batron », c'est bien simple, on ne le voit pas, on ne le voit jamais, il dit qu'il n'est pas fait pour être vu et d'ailleurs qu'il n'a pas le temps. M. Moustier, son chef de laboratoire — « car c'est un crant jimiste, le badron, un très-grand jimiste, insiste l'Alsacien » — M. Moustier, son second, a été chargé une fois pour toutes de le remplacer auprès des étrangers qui se présentent. Ceux-ci sont extrêmement rares comme bien l'on pense. Le « batron » a, de plus, désigné un bungalow, — celui-là même où l'on va nous conduire, pour être mis à la disposition des visiteurs appelés à séjourner pendant quelque temps à la station ; mais il est rare qu'il les traite ou même les reçoive personnellement.

— Moi qui vous barle, ajouta l'Alsacien, che l'ai vu teux ou trois fois de suite, il y a teux ans, quand che suis endré tans la maisson, et debuis blus… (un tressaut de son grand corps qui frissonne comme sous une douche glacée) ah ! bougre non !… debuis blus !

L'ombre d'une peur rétrospective passa sur son nez gnomonique, puis il éclata de rire sous l'effet émoustillant apparemment produit par la susdite douche) et je ne m'en borte bas blus mal, gomme vous voyez…

— Il est complètement idiot, me souffle Yvonne, demande-lui de nous conduire au pavillon des étrangers ; une fois installé il faudra bien qu'il nous débarrasse.

Mes instances furent enfin comprises de l'étrange personnage.

— Très pien, très pien, fit-il, on sait ce que c'est… ch'vas vous conduire à votre punkalow… c'est d'un chigue, d'un gonfordable, vous m'en direz des nouvelles… ne faites bas attention à la mênacherie… c'est bas méchant, tous ces volailles-là… ça braille seulement un beu… taisez-vous, Maria… que voulez-vous, c'est ma bassion à moi, les oisseaux…

Nous traversions la cour intérieure dallée où s'ébattaient les types les plus bizarres du règne ailé, des échassiers principalement, pélicans, grues, ibis, casoars, cigognes, etc… Sur ses quatre faces, des logettes grillagées contenaient une foule d'autres animaux, carnassiers, grimpeurs, rongeurs, beaucoup de singes aussi et jusqu'à un phoque.

— Çà servait autrefois à des exbériences de laporatoire, nous explique l'Alsacien, tout en administrant une gifle amicale à un gibbon enchaîné qui l'avait tiré par le fond de sa culotte blanche.

La cour s'ouvrait sur un parc immense où tout de suite s'accusait la pente de la falaise. Des avenues d'arbres de toutes les essences partaient d'une pelouse centrale et montaient en rues fleuries pour se perdre dans un fouillis prodigieux de verdure que

dominent les cimes majestueuses des cèdres et des banians. Chaque avenue, dessert, paraît-il, un ou deux bungalows perdus dans ces vagues végétales au point d'être parfaitement invisibles. Le nôtre a l'avantage d'être à mi-côte, tout près de la muraille d'enceinte, et en droite ligne au-dessus de la plage dont ne le sépare qu'une pente boisée d'une centaine de mètres. La maison — un petit dais cubique de maçonnerie blanche — est ornée d'un portique et d'une colonnade qui la sveltissent et flanquée à chaque angle du panache d'un bananier ou d'un pin parasol.

Des roses grimpent un peu partout, et déjà, par une habitude invétérée, ma femme en a cueilli deux bouquets qui orneront, dit-elle, notre cheminée, ce qui provoque chez notre escogriffe une gaîté silencieuse autant qu'énigmatique, justifiée la minute d'après par la révélation qu'il n'y a de cheminées nulle part.

L'intérieur de la maison est entièrement aménagé à l'orientale, des coffrets, des divans, des plantes vertes règnent le long des murs et c'est tout. Mais les chambres ouvertes en niche sur le patio sont d'une fraîcheur exquise et comme le jour baisse de plus en plus vite, nous nous hâtons cette fois de faire comprendre à l'Alsacien qu'il nous tarde de goûter un repos bien gagné. Il n'y voit d'ailleurs aucune objection, d'autant que lui-même, nous apprend-il, se couche comme les boules. Avant de sortir il nous montre, dans le vestibule, le tableau d'une sonnerie électrique dont les timbres correspondent aux divers services d'intérieur, — repas, bains, garde-robe, etc., — chacun d'eux étant assumé, nous explique-t-il, par un « beloton » de coolies qui viendront au premier appel.

En même temps il tournait un commutateur et la fée Électricité resplendit doucement parmi la blancheur des arcades.

— De la lumière électrique ! s'écria Yvonne dès qu'il fut dehors, des valets de chambre, des maîtres d'hôtel, des cuisiniers, et nous qui croyions, il y a une quinzaine, aborder dans une île d'anthropophages !

Pour un peu elle eût dansé de joie. Je me mis moi-même à l'unisson de son enthousiasme, non sans faire quelques réserves visant l'élément « bâtons dans les roues » représenté au seuil de toute l'aventure par le précaire équilibre mental de l'Alsacien. Celui-là sûrement nous donnerait du fil à retordre. Mais ma femme voyait en lui une preuve de plus que le maître de la Résidence était bien l'homme de nos hypothèses.

« Il n'y a que les grands savants, tranchait-elle, pour s'entourer d'un personnel pareil. »

Cette première nuit, du reste, nous réservait quelques légers mécomptes. Une aubade donnée par des milliers de cigales nous tira tout d'abord du sommeil réparateur sur lequel nous comptions. Puis des singes hurleurs s'invectivèrent dans un bois voisin et ne se turent qu'après avoir réussi à faire sangloter on ne savait quel vieil oiseau de nuit. Alors, du côté de la basse-cour, deux autres voix gutturales s'élevèrent, de perruches ou d'aras, sans doute, l'une appelant à grands cris un « boy » imaginaire, l'autre objurguant l'énigmatique « Maria » à qui, dans le jour, l'Alsacien avait si souvent intimé l'ordre de se taire.

Il y avait aussi un extraordinaire saurien qui, du fond de son antre, prononçait avec emphase, sept ou huit fois de suite, le nom de « Hugo », après quoi il commentait le silence dédaigneux où tombait son appel par un douloureux soupir qui ressemblait à une éructation étouffée.

Un peu avant la pointe du jour, un retentissant réveil en fanfare fut sonné par toutes les volailles du portier dont on entendit finalement la voix joviale entretenir avec elles un colloque des plus animés. Puis enfin, le soleil parut et nous pûmes dormir.

VII

Sitôt levés, nous continuâmes de nous assimiler les aîtres. Un petit Éden décidément cette Résidence, — vous permettez, n'est-ce pas, que je continue à me servir de ce mot « Résidence » plus simple et plus court surtout que l'étiquette scientifique de la station — un petit Éden et comme décor, et comme climat (la chaleur ne dépassait pas 30 degrés), et comme tenue morale. Les rares blancs que nous rencontrons de loin en loin dans les allées du parc paraissent bien un peu surpris de nous voir, mais leur salut n'en devance pas moins le nôtre, et ils passent sans nous poser la moindre question. Du reste ils ont, pour la plupart, des dehors simples d'artisans et je crois reconnaître en eux des électriciens, des mécaniciens, des contremaîtres d'usine, des matelots, des maîtres d'hôtel. Les femmes doivent être excessivement rares, car nous n'en avons rencontré que deux encore, une femme de chambre et une vieille demoiselle qu'on nous dit être une dactylographe. Tout le personnel domestique se compose d'hindous mâles à la majestueuse barbe fleurie, apanage ethnique qui leur vaut les salutations les plus plongeantes de la part des deux Purs effectivement retenus ici par mesure disciplinaire.

Ceux-ci avaient été convaincus d'espionnage, — détail que le portier semblait ignorer, soit dit en passant, — et maintenant,

condamnés à demeurer là des mois encore, ils se sentaient comme perdus dans un monde qu'ils ne comprenaient pas, sans contact réel avec des gens qui, peut-être, se défiaient de leur origine suspecte. Eux-mêmes nous avaient fait remarquer la veille que le ton affectueux sur lequel nous les remerciions de s'être chargés de nos bagages leur causait le plus sensible plaisir, car personne, dans la Résidence, ne leur parlait, — sauf le portier, un vrai butor, — et ils ne parlaient à personne.

Du petit bastion occupant à peu près l'angle ouest de la muraille d'enceinte nous découvrions successivement les hautes futaies du parc s'élevant jusqu'aux premiers contreforts du massif volcanique et qui simulaient de loin un tapis vert triangulaire qu'on aurait jeté sur les sinistres rocailles des solfatares ; les bosquets inférieurs, la pelouse au rond-point, la cour centrale, et, plus bas, les deux rochers d'angle de la muraille d'enceinte qui s'élargit progressivement en s'abaissant vers la grève, ses deux extrémités rejoignant les deux jetées rocheuses d'un petit môle naturel.

Àl'est, au delà de la muraille, quelques arbres indiquent la route en lacets qui conduit à la Table d'Argent dont le palier nu très visible semble, à cette distance, une plaie livide qui aurait rongé le bord de la forêt. À l'ouest un véritable chaos rocheux fait planer au-dessus de la mer une impression âpre et désolée de fin de continent.

De part et d'autre de la baie, c'est la chevauchée à perte de vue des récifs nord de l'île, un chapelet de roches noires, dos de monstres demi-submergés dont la queue fantastique semble se tordre sous la ruée des flots, car la mer, ici, bouillonne et fume,

éjacule des geysers, en panache, en éventails où le soleil vient peindre de délicats et éphémères arcs-en-ciel.

Et, tout à coup, comme nous nous penchions un peu plus au-dessus du redan, le même cri s'échappa de nos deux poitrines gonflées d'allégresse : « Sauvés ! »

Dans un petit port interne que nous n'avions pas aperçu d'abord parce que le bastion en question le surplombait, un joli yacht blanc, dormait sur l'acier rouillé des eaux mortes, l'air un peu mort lui même avec son pont désert et ses cheminées éteintes, l'air d'avoir été laissé là à l'abandon depuis des années. Personne sans doute, à la Résidence, ne se souciait de lui rendre la vie et le mouvement.

Mais nous étions là, nous !... Et comme toutes les émotions ont leur choc en retour, la certitude du salut nous ôta temporairement l'envie de le réaliser, pour nous orienter avec frénésie vers les moyens de pénétration du mystère qui pesait sur l'île.

Dès le lendemain je me fis présenter à M. Moustier, le chef de laboratoire du Démiurge. Son bungalow était situé au haut d'une de ces avenues en berceau, qui, du sommet de la station, rayonnent vers la pelouse centrale, avenues à peu près rectilignes, au sol friable dont la glaise rouge éclate parmi le vert des gazons et fait songer aux entrailles saignantes de quelque gigantesque pastèque. J'avais à peine fait passer ma carte au domestique hindou apparu sous la véranda que celui-ci m'introduisait dans un modeste cabinet de travail où je me trouvai en présence d'un homme de quarante ans, correct et froid d'abord, mais s'animant peu à peu jusqu'à se hausser au ton de l'affabilité la plus exquise. Aujourd'hui encore je revois ses traits distingués, son teint

clair et sain, son front de penseur labouré de rides précoces. Il avait l'œil glauque, l'œil des races du nord-européen, un œil qui semble regarder en dedans mais qui jamais ne fuit le regard de l'interlocuteur. Il m'assura dès le début de notre entretien qu'il connaissait mon nom pour l'avoir lu en bas de maint article de revue, et qu'il se faisait fort d'obtenir pour moi, dans le plus bref délai possible, c'est-à-dire dans deux ou trois jours, une audience du « patron », M. Brillat-Dessaigne.

Je sursautai à ce nom que personne encore, à la Résidence, n'avait prononcé devant moi. Ainsi donc le fantastique Démiurge sur le dos duquel nous avions si souvent exercé notre verve, ma femme et moi, n'était autre que Brillat-Dessaigne, l'illustre chimiste, le créateur de la synthèse des corps simples, un des savants les plus réputés de France et d'Europe ! Et je me rappelai soudain que, parvenu à l'apogée de la gloire, Brillat-Dessaigne avait disparu il y a une quinzaine d'années en faisant répandre le bruit que sa santé fortement compromise par le surmenage le condamnait à vivre désormais dans le repos et la retraite la plus absolue.

Par discrétion sans doute, M. Moustier ne me posait aucune question concernant le but même de ma démarche. Je crus devoir prendre les devants, et, sans autre précaution oratoire, je lui narrai très sincèrement nos aventures, exception faite de la périlleuse échauffourée du Val-Immonde, celle-ci me paraissant, à cause du rôle initial qu'y avait joué notre curiosité, de nature à nous nuire plutôt dans l'esprit de nos hôtes. Je lui exprimai néanmoins mon ardent désir d'entendre le grand savant m'expliquer de sa propre bouche le double mystère qui faisait de la

pointe méridionale de l'île une sorte d'annexe de musée tératologique.

Le front de mon auditeur se rembrunit. Il jugeait le cas épineux. Il y avait bien des chances pour que le « maître » refusât de s'expliquer. Jamais il ne s'était ouvert à personne. Seul de tous les pensionnaires de la station, son chef de laboratoire était initié au secret de ses expériences et savait le rôle qu'elles avaient joué dans la genèse des Purs et des Immondes. Quant aux deux prisonniers internés à la Résidence où ils s'étaient glissés un jour déguisés en coolies hindous, il leur avait été défendu sous peine de mort de parler à qui que ce fût de ce qu'ils savaient ou croyaient savoir de leur origine.

— Si on les a gardés au reste, ajouta M. Moustier, c'est uniquement pour faire un exemple, mettre un frein aux espionnages des Purs en général, ceux-ci pouvant devenir fort gênants s'ils perçaient à jour le peu de consistance de notre prestige et de notre inaccessibilité.

Nous discutâmes assez longuement sur ce fait qu'ayant découvert et pénétré par moi-même la trame au moins superficielle du secret, je ne pouvais être assimilé à un simple curieux. De plus il allait sans dire que si ce que je savais devait être divulgué par moi lors de mon retour en Europe ce ne serait qu'avec l'assentiment de M. Brillat-Dessaigne. M. Moustier finit par admettre que le poids de ces arguments joint à ma valeur personnelle pourrait fléchir le Maître. Tout dépendrait de ma diplomatie et de l'état d'âme temporaire de l'illustre chimiste. Le cycle des grandes expériences biologiques était du reste clos depuis des mois et leur divulgation en Europe — en supposant que je pusse les divulguer — ne pouvait avoir aucune conséquence fâcheuse. M. Moustier

en fin de compte, me renouvelait sa promesse de plaider ma cause.

— Si je vous demande deux ou trois jours, me dit-il en me reconduisant, c'est que M. Brillat-Dessaigne s'occupe en ce moment même de relever les résultats définitifs d'une expérience de chimie végétale dont il suit les phases depuis des mois ; de sorte que sa porte est rigoureusement consignée ; moi-même je ne serai guère admis à le voir avant quarante huit heures. Cela me laisse même quelques loisirs forcés que je serais enchanté de vous consacrer si je puis vous être utile à quelque chose.

Je saisis la balle au bond. Ma femme et moi nous eussions été heureux de visiter les environs immédiats de la Résidence, volcans compris, s'il daignait nous servir de cicérone ; il devait y avoir tant de choses curieuses à voir. Le savant sourit finement. À vouloir devancer les révélations éventuelles du Maître nous courions au-devant d'une déception. Il n'y avait de monstres à voir nulle part, et le territoire de la Résidence ne différait guère, comme aspect, d'un quelconque district javanais. Il ne s'en mit pas moins tout à notre disposition, et le même jour, sitôt la chaleur tombée, nous commençâmes à excursionner sous sa direction.

Notre première visite naturellement fut pour le port. Il nous tardait de contempler de près le yacht demeuré le pivot de nos rêves de prochain retour au continent, retour auquel il ne pouvait manquer d'être mêlé de façon ou d'autre.

Sur le pont du navire, une surprise nous attendait. Trois petites pièces d'artillerie, dont une mitrailleuse, étaient rangées sur le gaillard d'arrière. M. Moustier expliqua :

— Une fantaisie du patron qui les avait achetées à Batavia en même temps que le yacht, il y a deux ans environ, pour en garnir nos bastions. Depuis, elles sont restées à bord, M. Brillat-Dessaigne ayant négligé de donner des instructions. Le yacht lui même, inutilisé, est un véritable petit arsenal flottant. Vous trouverez de la poudre et des obus jusque dans la soute aux liqueurs, le salon même comme vous voyez, est encombré de sabres et de fusils, la plupart, déplorablement rouillés aujourd'hui, bons tout au plus à être transformés en accessoires de théâtre. Je crois bien que le patron avait eu un instant l'intention de transplanter ici les indigènes d'une île voisine, des demi-sauvages qu'il comptait soumettre à divers essais de civilisation accélérée. Ces armes étaient destinées à les tenir en respect si l'expérience tournait mal, mais je ne vous donne cela que sous toutes réserves.

L' « arsenal flottant » en quoi se muait tout à coup l'objet de nos secrètes espérances nous contrista quelque peu. Nous ne nous voyions pas bien naviguant sur un bateau regorgeant de poudre et armé en corsaire, avec des canons de sabord sur le pont en guise de rocking-chairs. Pour ma part je supputais mentalement le temps qu'il faudrait pour décharger cette encombrante cargaison le jour où on nous autoriserait à confier au yacht nos deux existences. Ce calcul compliqué de mille points noirs aboutit à une question insidieuse que je posai à M. Moustier de l'air le plus innocent du monde.

— Combien êtes-vous d'Européens dans la Résidence ?

— Une douzaine juste, fit-il, treize en comptant le portier… (et comme ma femme sursautait à ce chiffre treize) mais il ne compte pas, car le pauvre homme est à moitié gâteux.

— Une douzaine à peine, repris-je, sur le ton le plus sinistre, et le personnel de service comprend près de deux cents Hindous !... Franchement, je ne vous cache pas qu'à votre place j'aimerais mieux voir toutes ces armes et toutes ces munitions dans l'intérieur de la place qu'au dehors. Mais le savant éclata de rire :

— Nos Cingalais sont les êtres les plus inoffensifs du monde. Leur caractère servile et doux est même un trait de race. Ils seraient un millier ici que vous pourriez dormir sur les deux oreilles.

Je ne dis plus rien mais je me rappelle fort bien que je rêvai cette nuit-là qu'ayant frété le yacht pour nous conduire à Ceylan, nous nous empressions de désaffecter le petit « arsenal flottant » en jetant les canons par-dessus bord ; quant à la poudre elle nous servit à confectionner un feu d'artifice splendide qui fut tiré au moment du passage de la Ligne.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous partions pour les volcans, toujours en compagnie de notre aimable cicérone. Un chemin en spirale, coupé de fondrières, de jongles marécageuses, de ruisseaux plus ou moins sulfureux passe derrière la pointe nord de la citadelle, contourne le flanc des trois cratères qui, jusqu'à une certaine hauteur, font corps ensemble. Il se divise ensuite en deux lacets qui se perdent dans les lianes et les fougères pour reparaître cent pieds plus haut sous forme de gradins obliques reliant les dernières vagues végétales de la forêt aux cols dénudés, dévastés, des deux cratères supérieurs.

Au moment où nous arrivions à la fourche des deux lacets, sur les bords d'une sorte d'étang de tourbe glaiseuse, encadré de

maigres buissons de menthe ma femme eut un soudain mouvement de recul et me dit tout bas :

— Là, dans ces herbes, je viens de voir se glisser quelque chose.

— Un serpent ? interrogeai-je.

— Non, fit-elle, c'était un tout petit être avec beaucoup de pattes et une peau… extraordinaire… une peau…

Elle n'acheva pas, mais à sa pâleur je compris que la bête entrevue évoquait par sa forme ou sa nuance l'horrible vision des êtres du Val-Immonde. Je rejoignis M. Moustier qui marchait à quelques mètres en avant de nous, en éclaireur.

— Vous êtes sûr, lui dis-je, que les monstres du sud de l'île n'ont jamais fait souche dans vos régions.

— Pas que je sache. Dans les premiers mois qui suivirent leur naissance accidentelle, le Maître vous expliquera ce que j'entends par là, — ces êtres plus répugnants que dangereux ont infesté nos parages, où d'ailleurs ils étaient venus au monde, mais ils n'étaient qu'une cinquantaine, je crois, et nous eûmes tôt fait, le Maître et moi, de les refouler dans les ravins du sud d'où ils ne sont plus jamais sortis.

Je communiquai cette réponse à ma femme qui hocha la tête, disant :

— C'est égal… ça n'est pas naturel, ce que j'ai vu.

Je souris, cherchant, pour la rassurer, quelque facétie à débiter sur les incidents uniformément surnaturels de notre voyage de noces quand un ronflement lointain mais que notre ouïe ne

discernait que trop bien désormais, nous figea sur place tous les deux.

M. Moustier s'était retourné. Nous voyant bouleversés, il eut un sourire de commisération.

— Vous n'avez donc pas entendu ? lui criai-je.

— Si, j'ai entendu un bourdonnement vague, un grondement peut-être, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je l'attribuerai volontiers aux entrailles flatulentes de ce sol essentiellement volcanique.

Le flegme et la placidité de cet homme m'irritaient presque à présent.

— Vous vous trompez absolument, fis-je d'un ton persifleur, et si vous ne veniez pas de nous affirmer que la région est, depuis des années, débarrassée de sa… faune tératologique, j'attribuerais ce même bruit, que vous supposez d'origine plutonienne ou sismique, à la giration d'un Immonde en train de se dégourdir les tentacules.

M. Moustier se mit à rire de plus belle, tellement la vision suscitée lui paraissait comique.

Il devenait évident, pour moi, qu'ignorant nos tragiques démêlés avec les monstres il ne se faisait pas la moindre idée de ce qu'étaient devenus dans le cours des années les étranges produits chimiques dont leur laboratoire avait doté le pays. Il me parut aussi qu'à force de vivre parmi l'extraordinaire, de manipuler l'irréel et le prodigieux, le savant avait perdu la notion de la nature normale ; tant il est vrai que l'habitude de l'étrange élargit, au risque de la déformer, l'ordinaire optique humaine, comme la

contemplation des banalités courantes la borne et l'appauvrit. Nous arrivions sur un palier où le chemin devenait aisé.

— Tenez, fit tout à coup notre guide, voici à proprement parler le berceau, la matrice si vous voulez, de tous ces êtres qui vous intriguent si fort, des Purs comme des autres.

Et son index pointait vers un cylindre en maçonnerie, à ciel ouvert, au pied duquel passait notre route, ce même bizarre édicule en partie encastré dans la paroi de la montagne, dont la vue m'avait frappé de loin le jour de notre arrivée, et que j'ai comparé précédemment à un gazomètre tombant en ruines. À l'aide de quelques pierres superposées je pus atteindre une des brèches du mur circulaire, et jeter alors un coup d'œil à l'intérieur. Mais je fus grandement déçu, car l'herbe avait repoussé dru dans le fond de l'énorme cuve, et les parois elles-mêmes ne présentaient rien de particulier sinon qu'elles étaient enduites encore par places d'une mince couche de l'émulsion gélatineuse qu'elles paraissaient avoir contenue.

Il s'en dégageait une odeur innommable, écœurante, que M. Moustier compara en riant à celle d'une fabrique de noir animal. À toutes les crevasses du cylindre s'inséraient des festons de mousse, de lierre, de plantes gymnastes servant d'attache à la nasse verte que la prodigieuse nature équatoriale s'était hâtée de jeter sur sa conquête. Mes yeux qui sondaient le fouillis végétal du fond finirent par discerner, sur l'un de ses points, un renflement circulaire à peu près dépourvu d'herbes celui-là et qui ressemblait assez à un grand disque rouillé, scellé à même le sol.

— C'est bien un disque en effet, expliqua M. Moustier, un disque en fer qui constitue la fermeture secrète d'un sous-sol

aménagé sous cette cuve et où nous logeons notre provision de dynamite.

— De dynamite, sursautai-je, mais…

Le savant m'interrompit, ayant deviné le rapprochement que j'allais faire.

— Non, ce n'est pas un arsenal supplémentaire, une simple poudrière tout au plus, une poudrière qui nous fut offerte par la nature, car c'est la foudre qui a fait, en tombant — il y a neuf ou dix ans, au cours d'une formidable tempête électrique — les frais de forage du puits où nous avons installé notre dynamite. À la suite de cette tempête qui mit un terme à nos expériences, les fissures de la cuve ayant laissé échapper toute la précieuse substance sur laquelle nous opérions, M. Brillat-Dessaigne, avait eu l'idée de mettre à profit l'excavation produite par la foudre en l'élargissant au moyen d'une saignée à la dynamite susceptible d'éventrer la montagne. Car il faut vous dire que ce cratère-là, le plus petit des trois comme vous voyez, recèle dans ses lianes un lac d'eau bouillante, fortement sulfureuse, et le fond de ce lac correspond, d'après nos calculs, aux stratifications rocheuses dont le sol de la cuve forme la croûte externe. Moyennant quelques coups de dynamite M. Brillat-Dessaigne pensait donc fissurer ces stratifications assez peu épaisses ; le lac s'écoulerait alors comme il pourrait, et, son lit encore tout chaud, c'est-à-dire l'immense entonnoir qu'il laisserait à sec deviendrait pour nous un nouveau laboratoire de chimie biologique. L'idée était grandiose, n'est-ce pas, autant que hardie. Elle l'était trop, car tenez, placez-vous là, madame, (M. Moustier avait conduit ma femme au bord d'un précipice formé par la pente même de la montagne presque verticale en cet endroit) regardez à vos pieds, mainte-

nant, en droite ligne… vous voyez ce petit cube blanc enfoui dans un triangle de verdure, c'est le bungalow de M. Brillat-Dessaigne, c'est la pointe extrême de la station. Vous comprenez maintenant pourquoi le projet du patron était impraticable.

— Parbleu ! fit Yvonne toujours extra-lucide, la montagne dynamitée risquait de vous tomber sur la tête avec tout ce qu'elle renferme.

— Tout juste, et comme c'est un genre de risques pour lequel on n'a pas encore inventé d'assurance…

— Ma foi, intervins-je, je ne vous cache pas, que je serais bien curieux de visiter ce petit cratère tandis qu'il tient debout encore, et de prendre un bain de pieds dans le lac en question.

— Je ne vous le conseille pas… et pour cause. Il y a d'autres excursions à faire ici, surtout en compagnie d'une dame ; — la grève, par exemple, offre des points de vue charmants… Quant aux volcans, c'est très curieux de loin, c'est même intéressant encore à la petite distance où nous sommes, mais à la condition de ne pas diminuer cette distance davantage. Croyez-moi, il ne faut pas trop se fier aux allures innocentes de ces vieux sacs à lave, comme les appelle notre facétieux portier ; outre leur complicité avérée dans le tremblement de terre qui coïncida avec l'orage électrique dont je vous parlais à l'instant, ils recèlent dans leurs flancs toute une friture d'enfer avec laquelle il ne fait pas bon entrer en contact intime. Ici, ce sont des trous d'eau chaude qui dégagent des fumées acides et suffocantes ; là, des filigranes de soufre cristallisé que le moindre souffle du vent suffit à briser comme verre, des petits monticules de cendres en ignition, gigantesques pastilles du sérail faites de soufre et de tourbe végé-

tale et qui offrent à Pluton sans doute l'hommage de leur vapeur de mort ; ailleurs gisent pêle-mêle des spectres d'arbres calcinés ou bouillis dont les cadavres inconsistants s'émiettent et se pulvérisent au simple toucher. Et tout cela sans doute peut être intéressant à voir de près ; oui, il peut être intéressant de se pencher au-dessus d'un de ces trous béants pour y entendre gémir et gronder les entrailles dyspeptiques de la terre, mais le plus curieux d'entre les curieux sentira se congeler son ardeur en songeant que cette formidable pot-bouille n'attend qu'une minute favorable, un mystérieux mot d'ordre de la nature, pour répandre — comme à la Martinique — la ruine et le deuil à travers l'existence des hommes. D'ici où nous sommes vous distinguez à l'œil nu les bords externes de ce petit cratère qui ne s'élève qu'à cinq cents pieds environ au-dessus de nos têtes ; au grand massif le spectacle serait absolument le même, mais vous auriez au moins 6 kilomètres de pente raide à gravir uniquement pour atteindre un observatoire commode comme celui-ci…

Ma femme déclara qu'elle n'insistait pas, elle était fixée maintenant sur le charme des excursions « en volcan » ; nous pouvions rentrer. La descente s'effectua lestement et bientôt nous revîmes la fourche des deux chemins et la tourbière où s'était passé l'incident qui avait provoqué les commentaires plutôt sceptiques du chimiste. Nous avions fait quelques pas à peine le long du marécage quand il nous fit signe de ne pas continuer à avancer. Lui-même s'était arrêté et immobilisé dans l'altitude d'un chasseur guettant une proie. Soudain nous le vîmes faire un bond en avant, jeter son casque sur le sol puis le relever avec précaution des deux mains. Il venait de capturer l'animal dont l'apparition avait si fort effrayé ma femme. C'était une bête à la carapace molle à peine incrustée de quelques grains de sable agglutinés,

sorte de crabe géant, et qui offrait une image réduite, totalement animalisée, des plus hideux d'entre les monstres du Val-Immonde. Le savant retournait l'animal en tous sens, tandis qu'une immense perplexité contractait les muscles de son visage.

— Curieux, curieux ! murmurait-il… puis, voyant que nous quêtions une explication, il prononça d'une voix hésitante… « C'est bien là une de nos réactions de laboratoire… d'il y a onze ans… la période des essais et des tâtonnements… Mais nous n'obtenions en ce temps-là que des formes évanescentes, c'est-à-dire très éphémères, dont l'existence ne dépassait pas la saison qui les voyait naître… Je ne puis donc attribuer la survie de cet être qu'à un phénomène d'enkystement qui expliquerait d'ailleurs l'état actuel de sa carapace à laquelle adhèrent encore quelques grains siliceux. Un autre phénomène, celui de la réviviscence, assez commun chez les Protozoaires, ses ancêtres phylogénétiques, l'aura tiré de cette période d'enkystement qui a pu durer une dizaine d'années. Il se sera alors remis à vivre et aura repris peu à peu la forme que nous lui voyons actuellement.

Nous triomphions cette fois, ma femme et moi, les appréhensions au sujet desquelles le savant nous avait raillés se trouvant justifiées outre mesure. Qui donc pourrait affirmer que d'autres fuites ne s'étaient pas produites, et que les ravins encore inexplorés de l'île n'étaient point peuplés de ces mêmes réactions de laboratoires plus ou moins évoluées, qui avaient dû apporter à la population du Val-Immonde, un contingent supplémentaire de monstres encore inconnus des savants eux-mêmes. Quand on viole les règles de la nature, ne faut-il pas s'attendre à tout, et n'était-ce pas déjà le symptôme d'une évidente transposition des lois d'évolution que ces facultés essentiellement protistes d'en-

kystement et de réviviscence, déférées à des animaux aussi développés que celui que nous avions sous les yeux ?

— Vous voyez du moins, observai-je d'un ton narquois, que j'avais quelque raison d'attirer votre attention sur les… « aberrances » possibles de la faune dont vous avez orné l'île, une faune qu'aujourd'hui nous connaissons peut-être mieux que vous, pour avoir subi son contact à plusieurs reprises.

M. Moustier eut un sourire sans conviction.

— Je vous rends les armes, déclara-t-il ; vous confierez vos observations à M. Brillat-Dessaigne lui-même qui, j'en suis sûr, les enregistrera avec la plus vive gratitude… Peut-être, en effet, notre attitude a-t-elle été un peu… légère, vis-à-vis des êtres et des larves d'êtres auxquels nous avons donné la vie, mais la continuation de nos expériences nous absorbait à un tel point… Puis enfin, il ne faut rien exagérer… quand l'île entière… serait peuplée de ces petits monstres, il n'y aurait pas lieu de s'en inquiéter…, ce sont, je le répète, de simples réactions de laboratoire, des fantômes d'êtres, à squelette presque inconsistant… et la preuve, tenez…

Il laissa tomber par terre la bête demeurée prisonnière dans son casque, et posant le pied dessus, nous la montra réduite à une bouillie informe.

— Vous voyez, conclut-il, d'un geste on les supprime.

Àce moment, nous entendîmes tous trois très distinctement, le bourdonnement qui déjà nous avait frappé, lors de notre passage à la tourbière ; il semblait sortir du flanc broussailleux de la montagne, garnie en cet endroit de fourrés impénétrables au regard.

M. Moustier cligna des yeux comme par plaisanterie et haussa les épaules, disant :

— Voilà les bêtises qui recommencent.

Ma femme et moi nous nous abstînmes de tout commentaire cette fois, de peur d'usurper à la fin, le rôle de ces ahuris de féerie qui jettent les hauts cris à chacune des passes de l'enchanteur.

Nous regagnâmes la Résidence en devisant le plus paisiblement du monde. Je remarquai toutefois, que le savant laissait volontiers tomber la conversation, et que son visage, au repos, se creusait d'un pli soucieux qui ne lui était pas habituel.

VIII

Plus que jamais, cher ami, je regrette de n'avoir pas le don d'évoquer la couleur des choses, l'atmosphère matérielle d'un milieu quelconque. J'eusse aimé à vous donner une idée tangible exacte, non seulement de M. Brillat-Dessaigne, mais du cadre quelque peu compliqué où il m'apparut le jour mémorable de notre première entrevue. Je puis vous dépeindre sans doute, par à peu près, un visage dont on trouve la photographie dans toutes les vitrines où figurent nos célébrités parisiennes, je puis aussi noter la physionomie impressionnante du cabinet où il me reçut, une salle basse, aux piliers trapus, sans fenêtres presque, et où pourtant, flotte une lumière plus que suffisante pour lire, écrire ou méditer, de somptueux tapis par terre ; dans un angle, un divan où se tient le Maître pour « penser », et où il se repose et dort la nuit ; trois murailles sur quatre disparaissant sous des rayons de

livres ; la quatrième présentant un renfoncement aménagé pour de rapides et sommaires manipulations chimiques, encombré de cornues, d'éprouvettes, de mécaniques barbares, de lentilles, de prismes, d'appareils de micrographie ou de micrométrie, et de quelques autres instruments, dont la silhouette même m'était totalement inconnue. Mon talent narratoire peut vous donner une idée au moins approximative de tout cela. Ce que je ne puis dire, c'est l'atmosphère spéciale qui flottait, ce cercle magique où m'apparut le Maître et qui fut peut-être un simple mirage de mon imagination apeurée, peut-être aussi, la suggestion directe de ce visage de scrutation magnétique, dont la pâleur mate recélait manifestement de l'inexprimable, de l'indéchiffrable, presque de l'intemporel. Permettez-moi d'ajouter, au cas où j'aurais forcé la touche ici, que malgré cela, l'homme ne sentait pas le cadavre, je veux dire qu'il ne donnait pas du tout l'impression un peu fâcheuse qui, dans le langage courant, associe l'odeur de cadavre à l'idée du savant classique.

Le visage porte une cinquantaine d'années au plus. Plus jeune encore est le sourire malicieux qui accompagne les saillies, les images cocasses, les mots à facettes, dont il farcit volontiers son terrible vocabulaire de biologiste. Vous connaissez au reste, le célèbre profil, la coupe un peu bombée du front, le nez puissant, nerveux, les pommettes ascétiques qui se perdent dans une barbe d'alchimiste, vous connaissez aussi l'extraordinaire regard gris d'acier qui jadis brûlait au fond de l'orbe broussailleux des sourcils. Vous vous représentez donc aisément ce même regard aujourd'hui magnifié, sublimé par le combat acharné, que la pensée y soutint, quinze années durant, contre les mystères coalisés de la vie et de la nature. Vous imaginez plus aisément encore le mien, respectueux et attentif, entièrement adapté maintenant au fan-

tastique énorme où je patauge depuis des jours, si bien adapté, que pour un peu, je me tiendrais moi-même pour une simple réaction de laboratoire plus ou moins évanescente, et qui n'a nullement à s'enorgueillir de la supériorité que lui donne sur les autres animaux, son système cérébro-spinal plus développé.

Vous voilà donc suffisamment « polarisé » pour suppléer à la note impressionniste qui me manque, et je puis laisser parler le Maître selon mes notes sténographiques, en passant sous silence mes propres interruptions, celles du moins qui n'eurent pas pour but de repérer quelque essentiel détail de nos aventures antérieures. Nous sommes assis l'un en face de l'autre, lui, la tête droite, le menton dans la main, le verbe, haut, clair, coulant de source, avec toutefois un léger accent alsacien qui suscite, par instants, l'inénarrable portier en même temps qu'elle anéantit un lieu commun de plus, l'idée de race, — puisqu'une même souche humaine (le savant et le portier sont tous deux nés à Colmar) peut produire des types aussi éloignés l'un de l'autre.

— Oui, je conviens qu'il doit vous paraître plus qu'étrange que j'aie réussi à fabriquer de la substance humaine vivante, des hommes enfin à peu près semblables à nous. Moi-même, si la découverte était due à un autre, je ne croirais qu'après avoir, comme vous, vu et touché. Cependant n'exagérons rien. Ma part est en somme assez modeste, puisque non seulement, j'ai profité des travaux de mes devanciers, de tous ceux d'abord qui ont créé la chimie, puis des maîtres de la synthèse chimique courante, de la biologie et des sciences connexes, non seulement, dis-je, j'ai profité de tous les pas faits avant moi dans la même voie ou dans des voies parallèles, mais encore ma découverte a-t-elle, comme

la plupart des grandes découvertes, bénéficié de la collaboration du hasard.

Longtemps, comme tant d'autres, j'ai barboté dans la décevante ornière des synthèses de raccroc, j'isolais les éléments primitifs d'un corps quelconque et, après en avoir dégagé la formule, j'essayais de reproduire ce corps en combinant servilement ses éléments selon la formule trouvée. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y manquait toujours l'étincelle magique, le principe même de la vie, le mouvement. Car c'est dans le mouvement que réside tout le secret de la transformation de la matière inerte en cellules vivantes, c'est-à-dire le secret de la génération spontanée, expression qui, dans ma pensée, signifie : production d'êtres vivants sans procréation préalable. Je ne dis pas sans fécondation d'aucune sorte, car toute genèse, si simple soit-elle, suppose et implique l'intervention d'un principe fécondateur, ou, si nous voulons écarter ce vieux mot, d'un principe aux affinités multiples qui, en présence d'affinités identiques ou contraires se combinent avec elles et donnent lieu à la germination, à la prolifération, à la déhiscence, à tous les phénomènes constitutifs de la vie embryonnaire proprement dite, phénomènes dont la croissance de l'être ensuite ne fait que répéter ouvertement les phases occultes. Je laisse de côté, bien entendu, la puérile fécondation dite artificielle, car si vous fabriquez une graine de fleur, par exemple, en fécondant vous-mêmes le pistil de cette fleur avec un pollen naturel, vous ne créez rien du tout, vous compliquez les choses simplement en substituant votre main maladroite à la baguette de fée de la nature. Si, au contraire, vous réussissez à féconder des œufs d'astérie au moyen de l'acide carbonique, comme l'a fait le professeur Yves Delage dans son laboratoire de Roscoff, alors vous créez, parce que vous donnez la vie à une ma-

tière inanimée : l'acide carbonique en question. C'est donc là déjà une sorte de génération spontanée. Moi j'ai voulu aller plus loin. Et comme il faut toujours tout commencer par le petit bout, — la nature elle-même nous en donne l'exemple — c'est vers les infiniment petits que je me suis tourné tout d'abord. Oui, j'ai consacré le plus clair de mes années de Paris à chercher la formule synthétique d'une cellule primitive, d'un infusoire, et, ma foi, je l'ai trouvée, ou presque. J'avais réussi, en effet, à obtenir un être qui reproduisait le type morphologique des plastides en général, à une échelle grossie plusieurs milliers de fois bien entendu, puisqu'il avait la dimension d'un petit œuf et que les plastides ordinaires sont des êtres microscopiques. Seulement voilà, il ne lui manquait qu'une chose, la vie. J'avais oublié d'éclairer ma lanterne, et vous allez voir que l'image est plus juste qu'elle n'en a l'air.

Mon insuccès eut du moins ce résultat heureux de me rejeter dans la vraie voie : l'étude préalable et exclusive des protoplasmes. Vous savez ou vous ne savez pas que, dans l'opinion générale de mes prédécesseurs, les protoplasmes diffèrent entièrement de toutes les substances chimiques connues. Eh bien, c'est vrai et ça ne l'est pas. Cette simple et unique différence les sépare : la vie, c'est-à-dire, encore un coup, le mouvement. Le protoplasme est une substance vivante.

Or donc l'être que j'avais fabriqué, celui qui constituait mon infusoire géant, n'était doué ni de mouvements browniens, ni de mouvements amiboïdes, ni d'aucun mouvement quelconque : il ne vivait pas. Et pourquoi ne vivait-il pas ? Parce qu'il n'avait pas de noyau. J'avais oublié ce nucléus des savants qui s'appelle l'œuf à un degré plus élevé de l'échelle animale. C'était par l'œuf qu'il

fallait commencer, puisque lui seul est l'origine et le foyer de toute vie, le principe vital se confondant en somme avec le principe reproducteur. Oui, mais cet œuf était lui-même composé de substance protoplasmique vivante, et j'étais incapable d'en créer.

Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Je n'en serais peut-être jamais sorti sans les travaux de Haeckel sur le Bathybius. Vous connaissez le Bathybius ? Oui ? Non ? Vaguement ? C'est que je ne voudrais pas pontifier vis-à-vis de quelqu'un qui a signé des fantaisies scientifiques susceptibles d'être comprises par des enfants de quatre ans. Passez-moi le nombre de mots barbares strictement nécessaire, et je vous promets d'être clair pour tout le reste, à quelques formules près que je suis obligé encore de tenir sous le boisseau. Entre autres secrets sur lesquels je ne puis m'expliquer davantage : du sérum humain très fermenté figura dans la composition de ma première nucléine, — ne jetez pas les hauts cris sans savoir de quoi il retournait — ; fier de payer, lui aussi, son tribut à la science, notre portier, un compatriote à moi, avait mis à ma disposition tout le sang de ses veines.

D'ailleurs il se saignait fréquemment par mesure de santé, comme on se purge, et c'est même à l'abus des saignées que j'attribue son anémie actuelle, tant cérébrale que musculaire. Par la suite, du reste, je renonçai à l'emploi du sérum, devenu inutile. Donc n'en parlons plus.

Je résume en deux mots maintenant l'histoire du Bathybius ou « être des abîmes » ainsi dénommé, vous le devinez, parce qu'on ne le trouve qu'au fond de la mer, à des profondeurs effarantes. Le premier échantillon connu fut en tout cas ramené d'une pro-

fondeur de 8.000 mètres par les dragueurs d'un navire anglais en croisière scientifique sur l'Atlantique. C'était une sorte de gelée animée de mouvements imperceptibles. Elle pouvait grandir, s'allonger indéfiniment, et même cette propriété subsistait, — lorsqu'on la divisait — dans chacune de ses parties, avec ce surcroît de particularité extraordinaire que si deux de ces parties venaient à se rencontrer, elles se ressoudaient aussi intimement que si elles n'avaient jamais été disjointes. Mon regretté et célèbre collègue Huxley étudia cet être phénoménal et lui donna le nom de Bathybius Haekeli pour faire plaisir à Haekel qui était déjà le parrain des Monères et qui d'ailleurs assuma avec reconnaissance les graves responsabilités de cette nouvelle tutelle. Je dis graves parce que Haekel eut naturellement maille à partir avec tous ceux qui n'étaient pas partisans de l'origine une et simple de la vie. Il n'en fut pas moins démontré que nous étions enfin en présence de cette fameuse gelée primordiale, de cet Urschleim des Allemands, de cet être immortel et inindividuel qui demeurait le témoin vivant des faunes et des flores dont il avait peuplé l'univers.

C'est au Bathybius, me dis-je, qu'il faut demander la solution du grand problème de la synthèse des êtres vivants. Je cherchai donc du Bathybius et je finis par en trouver sur les côtes mêmes de cette île où nous avaient conduits à la fin de pénibles et infructueux dragages au long des routes marines menant d'Europe en Extrême-Orient. Il en existait ici une couche assez étendue sur un sol calcaire de 100 mètres de profondeur à peine. Aussitôt l'importance de la couche confirmée par un sondage sommaire, je fis construire le grand réservoir de pierre dont vous avez pu voir les ruines à mi-côte du petit cratère, là, au-dessus de nos têtes. En même temps j'entrais en pourparlers avec le gouvernement hol-

landais pour le baillage de cette île à peu près déserte. Puis j'emmagasinai dans mon réservoir tout ce que nous pûmes draguer de Bathybius et je commençai mes expériences avec l'aide de mon dévoué collaborateur Moustier.

Dans l'intervalle j'avais poursuivi activement la synthèse chimique des œufs d'animaux, en commençant naturellement par des œufs d'animaux inférieurs, d'hydres et de mollusques notamment, et j'avais obtenu des résultats fort satisfaisants.

Il ne me restait donc plus qu'à remplacer la nucléine artificielle et inerte de mon œuf par le véritable plasma germinatif que me fournissait la matière même du Bathybius. Mon premier œuf d'animal vivant me mènerait forcément à l'œuf humain. Je pouvais me tromper sans doute mais mon raisonnement s'étayait de cette vérité connue que le stade œuf est commun à tous les êtres vivants. L'œuf humain n'est en ce sens qu'un noyau de plastide perfectionné. À ces « horribles détails » j'ajouterai l'énoncé de deux lois de sélection qui me sont toutes personnelles et qui me permirent de varier et de compliquer l'œuf primitif, par degrés insensibles, jusqu'au type terminus, l'œuf humain.

1 La loi des équivalents embryonnaires en vertu de laquelle chacune des parties d'un embryon d'animal inférieur peut, dans certaines conditions, comme celles d'un retard ou d'une accélération de l'évolution, acquérir les facultés distinctives des parties correspondantes chez un animal beaucoup plus élevé, ce dernier n'étant lui-même qu'un agrégat de plastides colonisées.

2 La loi de l'adaptation rétrograde qui prête à des embryons d'animaux supérieurs, même très spécialisés, placés dans les conditions susdites, la faculté de s'adapter et de se développer se-

lon le mode des embryons d'animaux très inférieurs, à peine différenciés.

Mais je ne veux pas me donner plus de gants que je n'en pourrais mettre. Vous remarquerez en somme que la deuxième loi n'est en réalité que la réciproque de la première dont elle renverse à peu près les termes. J'ajouterai même, pour rendre son compte de gros sous à César, que les deux théories découlent toutes les deux plus ou moins directement de la grande loi biologique : tout embryon au cours de son développement, reproduit, en les abrégeant plus ou moins, les phases évolutives de ses ancêtres, loi confirmée notamment, par l'embryon humain qui passe par les stades gastrule, poisson, reptile, poulet, etc.

Je devais donc réussir mes genèses par séries ascendantes en retardant ou accélérant, selon les besoins, le développement de mes œufs. Mais c'était là le hic. On ne peigne pas un diable qui n'a pas de cheveux. Je n'avais aucune action sur le développement de mes œufs parce qu'ils ne se développaient pas. Ils vivaient, donnaient des signes de circulation et de chaleur appréciables au moyen de mes micrographes, mais c'était tout. J'étais une fois de plus acculé dans une impasse.

Cette fois ce fut le radium qui me tira d'affaire. Une communication du laboratoire Cavendish, de Cambridge, venait de faire le tour de la presse, annonçant qu'un jeune savant M. Butler Barke, venait de réussir une nouvelle expérience de génération spontanée. Cette expérience consistait simplement à placer une parcelle de radium dans une solution de gélatine rigoureusement stérilisée. Au bout d'un jour ou deux, l'examen microscopique révélait l'existence de cultures formées de points noirs qui augmentaient lentement de volume et se subdivisaient en plusieurs éléments

nouveaux au fur et à mesure que leur grosseur atteignait un soixante millième de pouce environ.

Ce fut pour moi un trait de lumière. Oui, elle était peut-être dans le radium, — cet agent dynamique nouveau et mystérieux, — la force susceptible de dénouer les liens où la nature s'obstinait à retenir captifs les êtres créés par moi. Je déposai donc du radium dans le réservoir où mitonnaient mes œufs, protégés contre les intempéries par une couche de Bathybius inemployée.

Hélas ! j'avais peut être forcé la dose car les œufs périrent et tout fut à recommencer. Nous nous remîmes à la tâche, mon collaborateur et moi, et en moins d'un an, le désastre fut réparé.

« Mais nous eûmes beau renouveler l'expérience du radium à toutes les doses, nos nouveaux œufs persistaient à vivre sans germer. Et je commençais à m'arracher les cheveux de désespoir, quand enfin intervint le hasard heureux auquel j'ai fait allusion au début de ma petite conférence, le Hasard, ce deus ex machina des inventeurs et des savants.

Au cours d'un de ces orages formidables accompagnés de secousses sismiques dont nos latitudes sont prodigues, la foudre tomba sur le réservoir, et… fit éclore — ou germer — nos œufs. Ce que le radium n'avait pu faire, l'électricité atmosphérique et tellurique l'avait accompli d'un seul coup. Je ne vous dirai pas l'émotion poignante qui me prit aux entrailles quand, penché sur le premier œuf observé après le coup de foudre, je reconnus dans les feuillets invaginés du blastoderme l'ébauche d'un embryon vertébré présentant tous les signes caractéristiques du fœtus humain. Je ne vous dirai pas non plus ma stupeur horrifiée en présence du monstre amorphe qui grimaçait derrière la paroi trans-

lucide de tel autre œuf. Des produits de bas volatiles s'étaient glissés parmi nos œufs d'aigles ! Et nous ne pouvions nous en prendre qu'à nous-mêmes, car notre inadvertance seule avait pu mêler à nos œufs humains, ces déchets de laboratoire. Peut-être aussi, suggéra mon collaborateur Moustier, fallait-il ranger ce coup de sorcellerie sous la rubrique « singuliers effets de la foudre », de cette foudre qui avait renversé notre marmite, ou du moins l'avait si bien secouée qu'il n'y restait plus trace de Bathybius.

Une simple boutade, mais racinée dans un fait qui n'était que trop certain : notre provision de Bathybius avait disparu, comme volatilisée, et du coup nos expériences prenaient fin, car je n'avais plus les capitaux nécessaires pour pratiquer de nouveaux dragages dans l'océan Indien. Le fond du réservoir était à sec et tout au plus ses parois ébréchées présentaient-elles encore quelques vestiges de protoplasme torréfié et fleurant la corne brûlée.

Je songeai d'abord à anéantir les germes avortés dont l'anatomie suspecte n'était peut-être pas uniquement imputable à la maladresse de nos manipulations ; après mûre réflexion je n'en fis rien. Leurs faits et gestes plus tard pouvaient enrichir la science tératogénique, si jeune encore et si tâtonnante.

Vous savez maintenant comment naquirent ces Purs et ces Immondes qu'aujourd'hui vous connaissez certainement mieux que moi. Moustier vous a dit comment nous avons refoulé les seconds dans le sud de l'île où leur multiplication simple et rapide, à la façon des protozoaires, ne peut être qu'un phénomène relevant de la loi d'adaptation rétrograde citée tantôt. Il me reste à vous parler des Purs dont l'histoire est infiniment plus compli-

quée, plus digne d'intérêt aussi puisqu'il s'agit en somme d'êtres humains à peu près normaux. Je dis « à peu près » seulement, car je ne devais pas tarder à m'apercevoir qu'ils étaient malheureusement atteints de deux tares congénitales les plaçant à un échelon plutôt intermédiaire : ils n'avaient pas de sexe et leur durée était excessivement limitée. Les premiers temps, ils grandissaient et mûrissaient à vue d'œil, au bout de deux ans ils avaient atteint leur taille et leur développement actuels, et je pus calculer alors que la sénilité arriverait pour eux vers la dixième année (c'est-à-dire bientôt puisqu'ils ont neuf ans et demi environ), et qu'en tout état de cause ils ne dépasseraient pas le maximum de longévité d'un Terre Neuve. Les observations et renseignements que vous m'apportez prouvent au reste que je ne me suis guère trompé dans mes prévisions. Ils étaient trente en tout, et comme aucun d'eux n'est mort encore il est probable qu'ils disparaîtront tous ensemble, et cela dans un bref délai.

Bien entendu, j'avais, dès le principe, renoncé à les mêler à la vie sociale d'êtres plus fortement organisés. Mon entourage — Moustier excepté — ignorait leur origine ainsi que leurs tares physiologiques ; et le moment n'était pas venu de divulguer le secret de nos expériences. Nous les maintenions donc à l'abri de toute curiosité profane, et, dès qu'ils furent grands je les envoyai fonder une colonie fermée dans le sud de l'île où les Immondes ne s'étaient pas fixés encore.

C'est alors seulement que je m'aperçus que ce groupe d'êtres asexués, inindividuels, sans racines dans le passé, sans aucune attache humaine véritable, affranchis de toutes les passions dérivées de l'instinct sexuel représentaient une formule neuve d'humanité, un type moral et social totalement inédit et dont l'obser-

vation pouvait fournir une contribution intéressante à l'histoire des sélections artificielles.

Mes travaux aussi bien que mes goûts personnels me déconseillaient d'entreprendre une étude aussi absorbante, mais j'avais offert l'hospitalité en ce temps-là à un professeur d'Université en tournée botanique intertropicale qui, précisément, souhaitait d'explorer la pointe méridionale de l'île. Il accepta avec enthousiasme la mission que je lui confiais, se sentant pour elle d'autant plus d'aptitude qu'il avait, disait-il, du sang de missionnaire dans les veines. J'aurais dû me méfier de ce sang-là, puisqu'en somme ce n'était pas un apostolat que je lui confiais. Tout au plus était-il chargé de donner à mes pupilles un semblant d'éducation conforme à leur organisme et à leur court passage sur terre. Mais allez donc empêcher un universitaire de jouer au pion. Il fabriqua à l'usage de ces pauvres diables toute une théodicée farouche qui gravitait autour de moi, leur Père et leur Providence, chef constitutionnel aussi des « divins », c'est-à-dire de tous les porteurs de barbes de l'île ; bref, il n'eut pas de peine à les induire en des idées absolument fausses sur le monde et ses origines, à leur cacher tous les secrets de la vie, y compris le mystère des sexes, à leur façonner enfin une sorte de conscience anthropocentrique limitée à la région qu'ils habitaient et qu'il leur était, au reste, défendu de franchir.

C'est également à la fâcheuse hérédité de ce maniaque — il est mort depuis, soyons indulgents — que mes pupilles sont redevables de leur étiquette baroque de Purs, par opposition aux autres qui étaient les Impurs ou les Immondes. Heureusement pour eux le symbolisme de ces vocables ne pouvait les tourmenter, puisqu'ils ne savaient pas, puisqu'ils ne savaient rien de rien,

n'ayant même aucune notion de lecture ni d'écriture. C'est pour leur conserver du moins les bénéfices de leur totale inculture que je me décidai plus tard à laisser les choses dans le statu quo. Je m'explique.

Plus je songeais à leur cas singulier, unique au monde, plus je me disais qu'ils représentaient l'homme théoriquement et parfaitement heureux, l'homme qui n'existe pas, qui n'a jamais existé, mais qui existera certainement à la fin des temps humains. Cet homme, en effet, ignorera la femme, parce qu'il n'y aura plus de femmes et qu'il sera lui-même le dernier produit neutre des anciennes différenciations sexuelles. Je vous vois sourire, mais je vais vous prouver tout à l'heure que la suprême étape de l'évolution humaine sera marquée par la suppression des sexes, c'est-à-dire la suppression des types antagonistes mâle et femelle, laquelle se confondra, comme de juste, avec l'extinction de l'espèce. Laissez-moi d'abord m'expliquer sur l'homme théoriquement heureux auquel j'assimile le type Pur.

Le bonheur, vous le savez, est une condition d'être négative. Il n'a pas d'autre définition possible. Donc l'homme heureux est celui qui n'a pas d'histoires, au pluriel n'est-ce pas ? celui que ne torture pas l'aiguillon du sexe, celui qui n'est pas ravagé par le besoin d'engendrer, de procréer, celui sur qui ne pèse pas la damnation de la genèse, celui qui, en un mot, ignore l'amour et toutes les catastrophes qu'il implique.

Et c'est bien l'homme qu'ont produit nos œufs artificiels. Mais c'est ou ce sera aussi l'homme de l'étape terminus de l'humanité, et voici pourquoi. L'histoire de l'évolution générale nous montre que la faculté de reproduction se perfectionne et diminue à mesure que l'animal se complique.

Chez les êtres monocellulaires elle est tout ensemble grossière et illimitée. La cellule se divise, et peut continuer à se diviser indéfiniment.

Àmesure que nous remontons l'échelle animale nous voyons la fécondité diminuer en même temps que se perfectionnent et diminuent les organes reproducteurs. Chez les Métazoaires segmentés il y a encore plusieurs paires d'organes reproducteurs et déjà ont diminué ou disparu les facultés de bourgeonnement ou de scissiparité. La propagation de l'espèce est dès lors limitée, comme aussi la vie de l'individu. De même dans le règne végétal à mesure que les types se perfectionnent nous les voyons renoncer aux dévergondages génésiques que leur permettaient la reproduction agame ou cryptogame, l'hermaphroditisme, la parthénogenèse et autres aberrations de la nature en délire. En thèse générale dès que les sexes se différencient suffisamment pour se concréter en individus la reproductibilité décroît.

Chez l'homme enfin il n'y a plus qu'une union sexuelle consentie et une faculté de multiplication extrêmement limitée, qui diminue de jour en jour et bientôt sera réduite à zéro. Et alors disparaîtront les organes reproducteurs devenus inutiles, comme tout ce qui est inutile disparaît dans la nature ; les sources de la virilité tariront chez l'homme ; la femme cessera d'engendrer. Tout au plus verra-t-on peut-être des facultés parthénogénétiques temporaires apparaître chez quelques femelles opiniâtres comme phénomène de transition précédant l'extinction totale de la fécondité humaine. Mais les générations ainsi conçues ne connaîtront plus l'amour, car le « honteux » et puéril mystère des sexes aura disparu avec les attributs distinctifs des sexes eux-mêmes, et la vie des derniers humains sera un commentaire écla-

tant de la théorie du bonheur absolu, celui qui réside dans l'absence de toute émotion passionnelle… »

Pour la première fois, depuis plus d'une demi-heure qu'il parlait, le savant s'arrêta court comme pris d'une défaillance vocale. Il passa la main sur ses yeux, puis je vis son regard papilloter, s'emplir de brume, était-ce le passage d'une émotion mal domptée ? Toujours est-il que ce regard ne semblait pas s'enfoncer dans les chimériques lointains suscités, mais dans un douloureux passé sentimental, l'ineffaçable passé que tous nous portons dans nos cœurs flétris et au nom duquel nous anathémisons l'amour et ses généreuses illusions.

Ce qu'il y avait de gênant pour moi dans la minute présente, c'est que le hasard m'eût désigné pour apporter une réfutation complète à sa subtile théorie d'un bonheur parfait fondé sur la disparition de l'aiguillon sexuel et la méconnaissance de l'amour. Car elle était, cette réfutation, le substrat même de la mission dont m'avaient chargé les Purs. Une hésitation cruelle me tint un moment dans l'impossibilité d'articuler une syllabe.

Vous savez que je n'ai jamais été bien hardi. Or, dans la circonstance présente, non seulement la hardiesse n'était guère à ma portée, mais je ne jouissais même d'aucune liberté de jugement, ayant toutes les peines du monde à conserver l'intégrité de mon moi pensant au milieu des impressions chaotiques, formidables, tour à tour obscures ou lumineuses, qu'y avait soulevées la causerie du savant.

— Je vous ai un peu interloqué ? fit-il tout à coup avec le sourire truqué d'un maître de maison s'excusant auprès de l'invité qui ne paraît pas s'être suffisamment amusé, je vous en demande

pardon, mais je ne pouvais pas vous édifier, même sommairement, sur les mystères de l'île, sans montrer un peu le bout de l'oreille du chimiste.

Je me récriai. Son récit m'avait, au contraire, profondément intéressé, mieux que cela, sa conclusion surtout m'avait bouleversé de fond en comble, d'autant plus bouleversé que, — mon Dieu ! comme j'étais donc habile ! — les Purs précisément m'avaient chargé de lui porter une requête, vaine sans doute, et stérile par avance, mais qui n'en laissait pas moins entrevoir chez eux, un état de conscience très peu conforme à la formule qu'il venait d'énoncer.

— Diable ! pouffa le savant, si vous devenez amphigourique à votre tour… voyons expliquez-vous.

Eh bien non, je préférais remettre cette oiseuse discussion au lendemain. En m'expliquant tout de suite, j'aurais eu l'air de vouloir jeter une pierre dans le prodigieux jardin anthropozoologique, dont son génie venait de me faire les honneurs. Mon explication, d'ailleurs se serait ressentie du trouble profond où mon intellect se débattait encore, et elle prenait alors des airs tellement saugrenus, que moi-même je risquais de passer pour un imbécile.

Tandis que je m'excusais de mon mieux, demandant au Maître le temps de me ressaisir, un coup de sifflet retentit dans une tenture voisine du bureau où nous étions assis. Une courte explication eut lieu par l'intermédiaire d'un conduit acoustique ; l'instant d'après, un coolie entrait, présentant au savant un petit céphalopode absolument semblable à celui de la tourbière.

Il l'examina assez longuement, puis se retourna vers moi, un pli au front, plus nerveux qu'il ne le voulait paraître.

— C'est une bête dans ce genre, n'est-ce pas, que vous avez rencontrée au cours de votre excursion avec Moustier ? Et sur ma réponse affirmative, il ajouta : « Eh bien, on me dit que nos plantations sont saccagées en ce moment par des milliers de bêtes semblables. Si nous voulons éviter la famine d'ici quelques mois, il va falloir prendre des mesures de défense immédiates et énergiques. Je vous laisse donc, cher monsieur, en vous priant de revenir demain à la même heure. D'ici là, je compte bien avoir trouvé le moyen d'enrayer les progrès du fléau qu'on me signale, et nous pourrons reprendre notre bavardage en toute sécurité. Nous nous reverrons tantôt sur le théâtre même de leurs exploits… adieu !… Si encore, je pouvais comprendre !… ah ! les sales bêtes !…

Il gesticulait, debout, nerveux, ne se parlant plus qu'à lui-même… J'étais servi à souhait. Il ne me restait plus qu'à m'incliner et à sortir, et c'est ce que je fis, pressé de constater l'étendue d'un désastre qui était loin de me laisser indifférent. Mais déjà le savant s'était ravisé et me rejoignait au vestibule.

— Au fait, dit-il, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas, si votre temps n'est pas autrement pris ?… En quelques pas, nous serons sur les lieux sinistrés, et vous verrez un spectacle comme vous n'en avez certes jamais vu… ni moi non plus d'ailleurs.

Un sentier en labyrinthe nous conduisit à une petite porte basse en fer qui s'ouvrait dans le mur d'enceinte, au sommet du triangle formé par la Résidence. La manœuvre d'une lourde serrure, et nous étions dehors.

IX

La première chose qui me frappa, c'est que l'admirable silence qui d'ordinaire régnait sur la campagne, à cette heure surtout, n'existait plus. On eût dit que des milliers de petites cisailles, d'ailleurs invisibles, tailladaient, hachaient l'air, unissaient leurs voix crissantes en une modulation continue, tremblée, qui embrassait tout l'espace.

De l'endroit où nous étions, nous dominions le tapis en pente des plantations de thé et de café, dont les gradins remontaient le long de la route, conduisant à la Table d'Argent. Au pied de ce tapis ondulait la ligne basse des rizières. C'est de ce côté-là que venait le bruit. Nous nous y rendîmes par un sentier de traverse.

— Combien pensez-vous qu'il y ait d'Immondes, là-bas, dans le Sud ? me dit le savant tout à coup.

J'hésitai, une absurde fausse honte me prenait à la gorge, la même qui m'avait empêché de dire toute la vérité à M. Moustier, le trac du gamin qui ayant bouleversé un nid de guêpes, n'ose pas se plaindre d'elles au propriétaire de l'arbre. Cependant, un obscur pressentiment me poignait depuis la veille, de je ne sais quelle possibilité funeste que je devais conjurer en parlant. De sorte que je me décidai cette fois.

— Ils sont bien cinq mille… peut-être dix mille… peut-être même davantage.

M. Brillat-Dessaigne parut abasourdi. Sa surprise, toutefois, fut à peine perceptible pour moi, tellement cet homme avait d'empire sur soi. Quelques secondes de silence, et il reprit de sa voix la plus ordinaire.

— Alors il est évident qu'ils se sont reproduits à la façon des animaux inférieurs.

— Comment expliquer ce fait chez des êtres aussi élevés en organisation, presque humains sous certains rapports ?

— Cela ne peut s'expliquer que par les théories biochimiques dont je vous parlais tantôt. À l'état embryonnaire, ces monstres ont dû bénéficier d'une évolution considérablement accélérée, par nos réactions chimiques d'abord, ensuite par les influences dynamiques combinées du radium et de la foudre. D'autres influences biomécaniques ont pu agir ; je viens de vous dire que les chocs et les variations atmosphériques ont une répercussion manifeste sur l'embryogénèse. Nous nous trouverions donc en présence d'êtres qui tout en usurpant les avantages morphologiques d'une espèce bien plus évoluée que la leur, sont restés adaptés aux conditions organiques du type humble d'où ils procédaient. Et remarquez que cette explication est tout à fait conforme à la théorie phylogénétique, — mettons biologique pour ne pas multiplier inutilement les mots barbares — qui nous montre partout le plus grand progrès évolutif réalisé par le retard de la sexualité. Les Purs n'ont obtenu l'intensité d'évolution qui a fait d'eux des hommes parfaits qu'au prix de la suppression totale du sexe. De même l'évolution rapide des Immondes coïncida avec la stagnation de leur modalité sexuelle grossière, à peine ébauchée. Ceux-ci sont donc, somme toute, et selon la formule la plus concise, des êtres très évolués adaptés à des gestes fonctionnels très arriérés. Alors… hésita le savant en levant sur moi un regard gêné comme si malgré tout il ne se sentait pas tout à fait en sécurité derrière son rempart d'hypothèses. Et il se tut.

— Et les petits céphalopodes qui jouent aux sauterelles en ce moment ? essayai-je de plaisanter, que faut-il penser d'eux ?

— Peuh ! ceux-là c'est bien des mollusques, des poulpes, des poulpes de laboratoire s'entend. Au début de nos expériences c'est avec nos réactions les plus simples que nous obtenions ces animaux au type assez compliqué. Pourquoi ? je ne l'ai jamais su, pas plus que je ne sais comment ils se sont adaptés à la vie terrienne, ni surtout où ils ont pu se cacher jusqu'à présent ? Au fur et à mesure qu'ils sortaient de l'urne matricielle nous les replacions dans la couche de Bathybius du réservoir. Après la tempête électrique nous ne les avons pas revus. Moustier qui est, lui, un partisan convaincu de ma théorie des adaptations rétrogrades, a émis l'idée que les survivants, dissimulés dans le fond de la cuve, avaient pu subir, un temps donné, le phénomène d'enkystement qui s'observe chez certains infusoires. C'est possible, mais il est possible aussi qu'ils aient simplement émigré dans le sud de l'île à la suite des Immondes vers qui les attirait l'instinct mystérieux des homologies. Ils se sont reproduits ensuite par bourgeonnements ou scissiparité, c'est-à-dire selon la modalité organique du stade par où ils avaient passé dans nos cornues, modalité qu'ils retrouvaient par adaptation rétrograde, les nécessités de la vie exigeant qu'ils multipliassent rapidement, tout comme les Immondes. Peut-être ceux-ci les ont-ils domestiqués plus tard et tenus en charte privée, soit pour leurs qualités comestibles, soit pour toute autre raison… Peu importe au reste, puisque rien de tout cela ne nous explique pourquoi ces pieuvres dégénérées et… désaffectées, si vous me permettez ce mot impropre mais amusant, viennent aujourd'hui ravager nos plantations.

— Peut-être, risquai-je non sans quelque intention, pourrait-on interroger les deux Purs internés à la station ? il y a des chances pour qu'ils connaissent au moins les mœurs de ces bêtes ?

— Nos deux prisonniers ! des souches, mon cher monsieur, jamais je n'ai pu leur tirer une parole, jamais je n'ai pu obtenir d'eux le moindre renseignement, soit sur eux-mêmes, soit sur les Immondes ; aussi me disposais-je à partir en exploration dans le sud quand vous êtes arrivé… Je crois en réalité que ces gens-là me craignent comme la peste, comme Israël craignait Jéhovah, ajouta-t-il en riant.

En même temps il plongeait le bras dans les tiges hautes de la rizière :

— Ha ! ha ! en voici un qui va payer pour les autres, en attendant les représailles en grand.

Sa main droite reparut, poignant un poulpe qui se mit à dégorger un flot d'encre.

— Il ne lui manquait plus que cette propriété-là, s'écria le savant, — puis, me montrant l'affreux bec de perroquet fiché dans la bouche hideuse — « tenez, c'est avec cela qu'ils font le bruit de cisailles que vous entendez — ça couperait, je parie, la plus forte canne à sucre — et c'est bien les mandibules de la pieuvre classique. Leur tronc cependant rappellerait plutôt celui du phrynosome, une sorte de saurien au faux air de crapaud dont j'ai disséqué jadis un échantillon assez rare provenant d'Amérique. Vous remarquerez, au reste, que la plupart des tentacules se sont transformés en organes rudimentaires de locomotion… C'est égal, je ne suis pas fier de mon œuvre, et la preuve…

D'un geste dégoûté de la main gauche il arracha la tête du poulpe, et jeta loin de lui les deux tronçons encore palpitants. Presque instantanément nous nous vîmes entourés par une douzaine de ces monstres qui dégorgeaient sur nos brodequins le fuligineux contenu de leurs siphons à encre. Quelques ruades énergiques nous débarrassèrent d'eux.

— La peste soit de ces animaux ! se mit à ronchonner le savant tandis que nous accélérions le pas ; ils sont aussi intelligents que des guêpes… peut-être davantage… heureusement leur encre est-elle inoffensive… (et se retournant vers moi) on n'en pourrait toujours dire autant de la vôtre, messieurs les écrivains.

Je ne relevai pas cette bénigne facétie. Aussi bien commençait-on à ne plus s'entendre. Le sentier que nous suivions montait à travers les plantations supérieures et rejoignait finalement la route de la Table d'Argent à trois ou quatre kilomètres environ de la Résidence. Le crissement des poulpes occupés à faucher les jeunes pousses des théiers, des caféiers ou des cannes à sucre, emplissait l'espace maintenant à gauche et à droite de la route, tout le long des gradins vert disposés en amphithéâtre autour de la paroi rocheuse où s'inscrivait la petite rade. Il s'y mêlait un piaillement infernal provenant du pied même de la station et dont la sonorité exceptionnelle de l'atmosphère, un peu de vent aussi, décuplait l'intensité. M. Brillat-Dessaigne, très nerveux, eut un plissement de lèvres ironique :

— C'est au moins notre portier qui s'amuse à faire endèver sa ménagerie au lieu de s'occuper utilement contre un fléau dont ses pensionnaires seront peut-être les premières victimes.

Mais on calomniait le brave Alsacien. Comme nous émergions d'un bouquet de bananiers, nous l'aperçûmes au centre d'un champ de thé, juché dans une de ces cages aériennes, — simple lattis de roseaux couvert mais non clos et supporté sur quatre perches — universellement répandues dans les îles de la Sonde et d'où l'on manœuvre à l'aide de ficelles toute une série d'épouvantails destinés à effaroucher les oiseaux, épouvantails se composant généralement d'une gaule au sommet de laquelle tournoient une ou plusieurs feuilles de palmier. Le malheureux actionnait ces appareils à tour de bras, tout en hurlant de terreur, en dépit des exhortations et des railleries d'un groupe de spectateurs parmi lesquels je reconnus ma femme et M. Moustier. Le groupe se porta à notre rencontre, et j'en profitai pour présenter Yvonne à M. Brillat-Dessaigne qui la complimenta sur sa vaillance et sa belle humeur. Dans le même temps un fort contingent de coolies se ruaient à travers les plantations, armés de fléaux à battre le blé dont ils se servaient pour assommer les poulpes à la douzaine ; mais on eût dit que quelque mystérieux et inépuisable déversoir comblait au fur et à mesure les vides survenus dans leurs rangs, car ni le crissement ni l'immonde reptation parmi les pousses vertes ne diminuaient. Dans l'espace maintenant dénudé qui s'étendait au pied de la cage aérienne c'était comme une prodigieuse marée grise qui ondulait entre les perches de bambou. D'un moment à l'autre celles-ci pouvaient être coupées, et le malheureux portier serait alors précipité à terre ou plutôt sur la masse grouillante et baveuse des poulpes qui ne manquerait pas de le houspiller et de le tatouer de la belle façon.

— Mais descendez donc de là, grand poltron, lui cria M. Brillat-Dessaigne, ou sinon il va vous en cuire.

— D'autant, enchérit Moustier, que ce que vous faites est complètement inutile… Tous les jeunes arbustes y ont passé, il n'en reste pas un debout, et quant à mater ces sales bêtes par la terreur il n'y faut pas songer, surtout avec des engins pareils.

Le savant chimiste paraissait réfléchir.

— Il est évident, déclara-t-il, qu'un moyen énergique seul est capable de nous débarrasser d'elles… un moyen énergique et radical.

— L'ébouillantage ? insinua Moustier.

— J'y avais songé ; on pourrait détourner le cours d'une de nos sources d'eau chaude ; elle nous aiderait en tout cas à déblayer les cadavres et à les charrier vers la mer ; mais il faut d'abord faire passer à ces enragés le goût du thé, si j'ose risquer cette locution imagée.

— L'acide sulfurique alors, proposa Moustier.

— Toutes nos cultures seraient perdues et pour longtemps. Non, si je m'en rapporte au résultat de certaines expériences anciennes de Claude Bernard, l'éther suffira… d'autant que l'acide sulfurique nous est d'un usage trop précieux et trop constant pour le gaspiller.

— Bah ! nous avons une centaine de bonbonnes de vitriol dans les caves.

— Nous avons tout autant d'éther… et l'éther ne détruit rien et nous est moins utile… par conséquent… Faites apporter une bonbonne d'éther, un baquet d'eau à demi plein, et la pompe à bras… je me charge du reste.

Les ordres du savant furent exécutés avec une telle rapidité que moins de dix à vingt minutes après la pompe à bras fonctionnait projetant sur les poulpes un mélange d'éther et d'eau dont le jet en éventail eut tôt fait de faire le vide dans l'aire de ses rayons.

Tous les poulpes qu'atteignait la douche ou qui se trouvaient seulement dans son voisinage se rétractaient et se décoloraient instantanément, leur couleur gris-cendre tournant à une teinte absinthe qui, dans la plupart des cas, coïncidait avec la mort ou du moins avec une anesthésie complète du sujet.

Les fléaux et les pelles des coolies achevèrent la besogne. Les survivants furent refoulés et culbutés le long de la pente. On les vit, masse poisseuse de grappes agglutinées et à peu près inertes, rebondir en cascade d'un gradin à l'autre jusqu'au pied de la falaise où le torrent d'une source chaude déviée les entraînait à la mer.

Nous rentrâmes tous à la Résidence par le grand portail donnant sur la grève. Debout, au milieu de sa basse-cour, le portier qui nous avait devancés, se tordait les bras de désespoir.

Trébuchantes, à demi aveugles, les plumes hérissées et souillées, ses volailles barbotaient dans une mare d'encre au milieu de laquelle gisait le cadavre de son sapajou familier.

— Fricassée, la pauvre bède, hurlait-il, fricassée, gramsie, ils lui ont tortu le cou, les sauvaches, — et Maria donc ?... blus de Maria, bas seulement ce qui me tientrait dans le goin de l'œil... ils l'ont pouffée... la bauvre innocente... je vous dis qu'ils l'ont pouffée... Et il trépignait de rage, en girant comme un derviche tourneur.

— Mais qui donc… qu'est-ce qui a fait ça ? interrogea M. Brillat-Dessaigne.

— Est-ce que che sais moi !… les poulbes bropaplement.

— C'est impossible… déclara Moustier. Pour le sapajou, passe encore, mais Maria !… jamais ils n'auraient eu raison d'une aussi grosse pièce.

— N'embèche qu'elle est disbarue… Qui sait ! il y a beut-être d'autres vermines ici, plus redoutables que ces boulbes… Quand je suis entré, ch'ai ententu gomme un ronflement… et ch'ai cru voir une grosse ompre qui filait par-tessus le mur…

Bouleversée, Yvonne m'avait tiré à l'écart :

— La situation devient trop alarmante pour que nous ne mettions pas nos hôtes sur leurs gardes… Pour moi les Immondes nous ont suivis à la piste depuis notre départ du Val… et c'est eux les véritables instigateurs de toutes ces déprédations.

— C'est bien possible. En tout cas ne tarderons-nous pas à savoir à quoi nous en tenir, puisque c'est demain que les Purs doivent revenir à la Table d'Argent pour connaître le résultat de ma mission. Ils nous donneront sûrement le mot de l'énigme.

Ma réponse ne parut guère rassurer ma femme, d'autant qu'elle était fixée depuis peu sur l'inanité de la mission elle-même et qu'elle prévoyait un revirement dans les bonnes dispositions de nos amis. Comme elle insistait, je me mis en devoir de déférer à son désir, mais les deux savants venaient de s'éloigner et j'appris qu'ils s'étaient enfermés dans leur laboratoire jusqu'au lendemain.

— Allons, le sort en est jeté, déclara Yvonne sur le ton du plus vif désappointement. Dieu seul sait quand nous pourrons quitter cette île maudite.

Dans la soirée nous nous rendîmes comme d'habitude au bord de la rade pour y jouir des merveilleuses pyrotechnies du couchant. Mais le ciel demeura maussade par hasard, et ce qui acheva de nous impressionner fâcheusement, ce fut de voir passer, à la tombée de la nuit, l'épique portier suivi d'une escouade de coolies qu'il guidait vers le yacht. Fantomal, les cheveux au vent, un pyjama flottant sur ses quilles maigres, il gesticulait et hurlait sans discontinuer, et nous entendîmes ces lambeaux de phrase égrenés au vent de la mer :

— C'est du plomb qu'il faut envoyer à ces ortures… donnerre te tieu… oui, c'est du plomb qu'il faut leur tonner à pouffer… mais allez donc faire gomprendre quelquejose à des savants… chissdreck oun' schmüssbârieundess… moi, j'vas leur mondrer ce qu'c'est qu'un ancien pondonnier… j'vas chercher la midrailieuse et une ponne touzaine de flincots… et rira pien gui rira le ternier…

— Entends-tu ce grand fou ? dis-je en badinant à ma femme.

Mais son front ne se dérida point et elle répondit :

— Un fou dont l'inspiration, à cette heure, pourrait bien avoir quelque chose de providentiel.

X

— Et maintenant je vous écoute, prononça M. Brillat-Dessaigne quand nous nous retrouvâmes, le lendemain, à l'heure convenue, assis l'un en face de l'autre à son bureau.

— Savez-vous, fis-je alors, à quoi j'ai songé depuis ce que vous m'avez dit de la façon dont furent élevés les Purs ? à ceci, c'est que, sciemment ou non, votre botaniste a pastiché la vieille théogonie biblique, enfermé l'avenir des Purs dans une sorte de genèse décalquée sur celle de la Bible, avec un paradis sans Ève où le rôle de l'arbre de science, du fruit défendu, était représenté par le Livre, c'est-à-dire par la lecture, le don de lire, la faculté de s'instruire. De sorte qu'aujourd'hui ils se trouvent exactement placés par rapport à vous dans la situation du premier homme de la genèse vis à-vis du Dieu chrétien.

— Du premier homme avant la faute, oui, et croyez bien que l'analogie, le parallélisme si vous voulez, des deux situations, ne m'a pas échappé. C'est même pour ne rien modifier à un ordre de choses dont le bouleversement subit après la mort du botaniste, pouvait avoir les plus graves conséquences, que j'ai singé, à mon tour, le dieu catholique en me rendant invisible et inaccessible le plus possible. Comme d'ailleurs la foi est corrélative de l'absence de culture intellectuelle, j'ai maintenu les Purs dans l'ignorance et les superstitions. Heureux les pauvres d'esprit, n'est-ce pas ? Pour demeurer heureux, il fallait ni qu'ils approchassent l'arbre de science (le livre) ni qu'ils eussent aucun commerce avec les divins, c'est-à-dire avec l'humanité passionnelle, dont les séparait leur physiologie même. Un point c'est tout.

M. Brillat-Dessaigne avait dit cela avec un flegme profond prouvant qu'il ne savait pas du tout encore où j'en voulais venir.

— Non, ce n'est pas tout, car supposez maintenant qu'un des Purs, un de ces hommes si bien ligotés dans votre genèse postiche, le plus intelligent comme de juste, ait voulu, à l'encontre de toute prévision, goûter quand même à l'arbre de science, supposez qu'il soit parvenu, au prix de la plus louable persévérance, à apprendre à lire, qu'adviendra-t-il ? Cet homme, heureux peut-être jusque-là selon la formule proposée par vous, cessera de comprendre le but et l'utilité de son existence. Il voudra connaître l'amour, ce verbe prestigieux sur quoi repose toute la vie des autres hommes, il voudra goûter aux joies et aux tristesses sacrées attachées aux manifestations de l'instinct sexuel, à tous les frissons de la chair en joie, à toutes les magies, à toutes les affres du Désir et de l'Assouvissement. Et alors cet homme viendra à vous, son Père, son Dieu, et, dans sa naïve et touchante ignorance, vous tenant pour un Démiurge omnipotent, il vous demandera de lui donner les organes qui lui manquent et qui doivent faire de lui l'égal des divins, l'égal de cet Adam de la Bible qui préféra être damné et chassé du Paradis plutôt que de ne point connaître les joies à lui promises par les lèvres d'Ève.

M. Brillat-Dessaigne, cette fois, m'avait suivi avec un intérêt intense. Mes derniers mots provoquèrent un haussement d'épaules imperceptible tandis que l'éclair d'une émotion passait sur ses traits, puis il dit en souriant sans malice :

— Eh bien, nous voilà, propres. Si j'ai bien compris votre apologue, un Pur aurait appris à lire, aurait révélé à ses frères la véritable humanité, la pitoyable humanité sexuelle, et ces malheureux — car dès lors ils l'étaient — vous auraient chargé, vous qui

passiez, de me soumettre leurs doléances, d'intercéder auprès de moi, leur Démiurge comme vous dites, afin d'obtenir que je corrige mon œuvre, que je fasse d'eux des êtres semblables à nous… Remarquez que le plus ennuyeux de l'affaire c'est qu'il me paraît impossible de leur faire comprendre que ce qu'ils me demandent n'est pas en mon pouvoir.

— C'est bien ce que je pensais.

— Comment leur expliquer, en effet, qu'ils sont simplement des produits chimiques, si j'ose dire, c'est-à-dire les résultats d'une série de réactions très compliquées où je ne suis pour rien. Car j'ai pu provoquer ces réactions et en diriger la marche, mais mon intervention s'est bornée là, et pour cause. Le véritable créateur des Purs c'est donc la Chimie, et non pas moi. Or la Chimie ressemble à la nature en ce sens qu'elle ne peut rien ajouter à un organisme vivant. Au reste, si les Purs étaient des enfants de la nature, s'ils représentaient comme nous l'aboutissement de plusieurs milliers de générations intellectualisées, ils comprendraient tout seuls, mais ce sont des êtres artificiels, sans racines dans le passé humain, sans héritage mental, sans mémoire atavique, des êtres aussi complètement neufs que l'était le symbolique Adam lui-même… Alors ?

— Je reconnais que le dilemme est embarrassant… Car toutes sortes de considérations vous forcent à continuer de jouer le rôle du Dieu biblique inaccessible et inexorable dont on vous a affublé. Vous ne céderez pas parce que vous ne pouvez pas céder, et vous ne pouvez même pas, sans déchoir — puisqu'ils ne comprendraient pas — leur expliquer pourquoi vous ne pouvez pas. N'empêche que vous voilà en présence d'un groupe d'êtres qui vous reprochent de les avoir rendus malheureux en leur refusant

systématiquement ce par quoi nous autres nous reprochons au Dieu biblique de nous avoir damnés : l'amour !

— N'est-ce pas ! s'écria M. Brillat-Dessaigne, heureux de souligner un trait qui l'absolvait.

Un court silence passa, puis il reprit : « Tout cela est ridicule… On ne s'explique pas chez ces simples la recherche de sensations inéprouvables, de sensations pour lesquelles ils n'ont pas de clavier ? Ils ignorent les tempêtes passionnelles qui nous agitent. L'obscure folie d'étreindre et de se pâmer qui hante l'homme depuis l'origine des mondes, ils ne la connaissent point. Vous savez ce qu'est la volupté : un frisson que nous délègue la création, que dis-je, c'est la création même, depuis les âges les plus reculés, qui revit et qui remeurt en nous, l'espace d'un éclair, le temps strict que dure ce frisson.

Or, pour être apte à le ressentir, il faut être issu de la nature et non point d'une vaine formule chimique ; il faut être comme nous, des impulsifs c'est-à-dire des êtres sans cesse dominés par l'instinct sexuel qui résume toutes les impulsivités en général. Les Purs, vous le savez, sont affranchis de cet instinct, ils ignorent ses impétueuses exigences, ses rages démentes et parfois sanguinaires… Comment donc s'estimeraient-ils malheureux, c'est-à-dire troublés dans la jouissance de fonctions qu'ils soupçonnent à peine et qui ne correspondent chez eux à aucun organe ?

— La fonction pourrait peut-être créer l'organe, rétorquai-je en souriant. Mais en vérité, ajoutai-je aussitôt, un peu honteux de ma facétie, je crois que ce n'est pas tant la recherche du frisson génésique qui tourmente les Purs, car ce frisson, peut-être en

effet le soupçonnent-ils à peine, comme vous dites, et ne l'estiment-ils que pour son but final : la procréation, je crois que c'est moins l'instinct sexuel dont ils déplorent de n'être point les martyrs, que le mirage troublant de l'Amour-sentiment qui hante leur cerveau, du moins le cerveau de leur chef, depuis la lecture d'un vieil exemplaire de Graziella qu'il avait dérobé dans notre campement.

— Bien mal acquis ne profite jamais, ricana le savant pour se mettre à mon diapason… Ah ! les pauvres gens… ils veulent être à leur tour victimes du vieux mirage d'amour qui a ébloui des générations d'imbéciles, ils demandent à porter les chaînes du mensonge sentimental : Mais qui les en empêche !… Toutes choses égales, il faudrait supposer alors que s'ils exigent, par surcroît, les attributs mâles, c'est dans le but unique de perpétuer leur race éphémère !

— Qui sait en effet si la conscience du néant — d'un néant très proche, puisque vous ne leur donnez plus guère que deux ou trois mois à vivre — ne se double point pour eux de la terreur de disparaître sans avoir pénétré le sens de la vie ni laissé de traces sur terre.

M. Brillat-Dessaigne eut un grand geste apitoyé.

— Et nous donc ? est-ce que nous le pénétrons, le sens de la vie, et ne disparaissons-nous pas tout entiers, ceux-là mêmes qui laissent de grandes œuvres ou une nombreuse descendance ? Non, croyez-moi, ces naïfs se sont aperçu simplement qu'ils étaient trop heureux, c'est-à-dire trop tranquilles — deux mots homologues, n'est-ce pas ? — et ils voudraient tout à coup souffrir et peiner un peu, voilà tout. L'amour !… ah ! comment leur

dire, comment leur faire comprendre que réclamer le droit à l'amour, c'est réclamer celui d'être la dupe volontaire d'une image vocale, d'un mot représentatif d'un certain nombre d'illusions et de mensonges odieux dont beaucoup des nôtres ne se délivrent que par le meurtre ou le suicide !...

Le grand chimiste se tut. Une inexprimable tristesse voilait ses yeux bleus qui, large ouverts, semblèrent fixer, quelques secondes durant, de lointaines images abolies.

Puis il me regarda en souriant de nouveau avec bonté.

— Ne leur dites pas cela, ils ne comprendraient pas.

Cette conclusion mettait les choses au point en nous replaçant en face du vrai problème à résoudre : que répondre aux Purs ou plutôt comment les éconduire ?

Et c'est ainsi que je fus amené à donner au savant des détails plus circonstanciés sur nos démêlés avec les Immondes, à lui faire part des divers indices alarmants sur lesquels reposaient les appréhensions de ma femme et notre quasi-certitude que la station zoologique aurait bientôt à se défendre contre des agresseurs plus redoutables d'ailleurs par leur nombre que par leurs ressources stratégiques. Mais jamais je ne pus le convaincre que ce fût là un sujet digne du moindre examen. Les Immondes, il se chargeait de les balayer comme il venait de faire des poulpes, leurs précurseurs, et quant aux Purs il me laissait carte blanche pour leur donner les défaites les mieux appropriées à leur intelligence. Et nous nous séparâmes sur ces mots qui avaient l'air de tout trancher alors qu'ils laissaient tout en suspens.

— Il n'y a pas à compter sur Brillat-Dessaigne, dis-je à ma femme en rentrant ; une fois sorti de ses formules chimiques cet homme apparaît dénué de toute intelligence pratique.

Et il fut convenu que nous tenterions une démarche immédiate auprès de Moustier pour le persuader de prendre à tout hasard quelques précautions défensives ; en même temps nous lui demanderions d'armer le yacht de façon à nous permettre de quitter le plus tôt possible une île dont le séjour menaçait de devenir insuffisamment attrayant pour nous. Malheureusement nous ne pûmes joindre le chimiste-adjoint qui surveillait, nous dit-on, les manipulations taxidermiques auxquelles on soumettait quelques-uns des cadavres de poulpes ramassés sur la grève.

Cela me rappela que moi-même, je m'étais promis de conserver, à titre de curiosité, une de ces bêtes, ramassée par moi dans la basse-cour. Je l'avais, à tout hasard, enfermée dans un box vide où nous la retrouvâmes agonisante au milieu d'une mare d'encre. Examiné de près le monstre différait sensiblement, et de celui que nous avions vu à la tourbière, et de celui qu'avait capturé M. Brillat-Dessaigne, d'où je conclus que les essais des savants avaient porté sur des espèces très variées. Il n'avait du céphalopode que les tentacules, encore quatre d'entre eux étaient-ils transformés en pattes courtes, avec des griffes au bout ; les quatre autres garnis de nombreux suçoirs à la face interne, s'implantaient, par paire, de chaque côté de la tête qui ressemblait à celle d'un bombyx. Quant à la peau, écailleuse et très brillante, elle aurait pu, préparée chimiquement, recevoir quelque destination artistique, et j'ai bien des fois depuis regretté que la marche vertigineuse des événements ne m'eût point permis de conserver au moins un échantillon de ces êtres extraordinaires.

XI

Les Purs furent exacts au rendez-vous. Le même soir, vers le coucher du soleil, je distinguai au loin, sur la hauteur, les premières gerbes des feux destinés à me signaler leur arrivée à la Table d'Argent. Je partis aussitôt, accompagné des deux Purs qui avaient sollicité la faveur de me servir d'escorte. Cette faveur était une infraction au règlement qui les concernait. Mais je songeai que du moment qu'ils étaient avertis du retour de leurs frères, ils devaient savoir bien d'autres choses encore ; sans doute s'étaient-ils abouchés avec eux le jour même de notre arrivée, quand le portier les avait, fort imprudemment, envoyés aux bagages. Dès lors tout règlement devenait inutile, et il ne me restait plus qu'à céder aux instances de ma précieuse Yvonne qui, avec sa clairvoyance habituelle, décrétait l'utilité de leur départ disant : « Mieux vaut les emmener, il est presque certain qu'ils resteront là-bas, et ce sera toujours deux espions de moins dans la place. »

Quand nous atteignîmes le campement des Purs, le chef vint à moi, sans manifester la moindre émotion, ses traits même demeurèrent impassibles ; le regard seul, humide et brillant, trahissait les sentiments tumultueux de son âme d'enfant. Pour se conformer du reste à nos usages, il me tendit la main. Et comme il me regardait sans mot dire, je fus frappé de son teint fatigué, de l'affaissement plus marqué encore des muscles essentiels du visage, de ce je ne sais quoi de fripé, de terne, de lourd et de las répandu sur ou dans toute sa personne et qui, chez les animaux à vie courte comme le chien, sont les signes caractéristiques de la vieillesse.

Nous entrions dans le cercle des tentes ; je remarquai que le nombre de celles-ci était, à première vue, assez considérable, et j'appris, non sans surprise, que les Purs étaient tous présents ; tous ayant demandé à se joindre à un déplacement qui, cette fois, usurpait la gravité d'une expédition de guerre.

— J'en étais sûr, me dit le chef devenu morne et sombre dès que je lui eus en deux mots appris l'échec complet de ma mission. Je savais qu'il refuserait.

— Il dit qu'il ne peut rien changer aux lois de la création.

— Il ment, car qui peut le plus peut le moins comme il est dit dans vos livres. Pourquoi nous aurait-il tirés du néant si nous devons disparaître en totalité après avoir existé à peine… Car déjà nous sommes au bout de notre durée, nos forces diminuent de jour en jour, nos traits se creusent, nos cheveux blanchissent comme ceux de vos vieillards… Il faut que le Père intervienne, qu'il nous recrée à son image, nous ne voulons pas mourir ainsi, nous ne voulons pas mourir sans avoir connu du moins toutes les joies de la vie… Nous demandons un sexe…

— Le Père dit que tout n'est que mirage. Ce que vous prenez pour les joies de la vie n'existe pas, et le véritable bonheur consiste à les ignorer. Quant au sexe il est la damnation des autres hommes et la source de leurs maux.

— Si cela était vrai, pourquoi vivriez-vous avec une femme, vous, une femme que vous promenez par le vaste univers où des millions d'hommes promènent des millions d'autres femmes.

— Nous avons tous nos peines cachées, et tous nous regrettons de n'être que des enfants de la nature.

— Nous, nous n'avons ni joies ni peines et ce que nous regrettons c'est de n'être pas des enfants de la nature. Mais il faut que cela change, à n'importe quel prix, nous voulons être comme vous, nous voulons souffrir, nous voulons aimer, nous voulons sentir le monde frissonner et palpiter dans nos veines, car souffrir c'est vivre, aimer c'est vivre, mourir même, comme vous mourez, c'est vivre encore puisque la matière vivante, celle qui eut une âme et un sexe, est impérissable.

— Vous vous leurrez de mots, l'âme n'est qu'une métaphore servant à désigner les manifestations les plus élevées de la personnalité ; or, la mort, c'est pour nous comme pour vous, l'abolition totale de cette personnalité ; qu'importe le reste ?

— Permettez, c'est, précisément ce que nous demandons, une personnalité ; peu nous importe de disparaître ensuite ; puisque tout passe, l'essentiel est d'avoir existé. Du reste, pourquoi le Père ne se montre-t-il jamais à nous ? c'est pour avoir le droit de ne pas exaucer nos prières. Eh bien, nous allons le contraindre à nous livrer ses secrets, et alors nous serons tout-puissants comme lui.

Cette fois la menace était trop directe pour ne pas me conseiller de faire machine en arrière, au risque de diminuer le prestige du « Père ».

— Malheureux ! vous courez à votre perte… Le Père ne peut rien pour vous ; ses secrets sont ceux que sa science dérobe à la nature ; ils sont à la portée de tous, de tous ceux du moins qui unissent une haute intelligence à une volonté persévérante et infatigable.

— Les secrets de la nature ne sont pas à notre portée ; le Père doit nous les livrer, ou sinon nous les lui prendrons de force… Tenez, regardez par là.

Son geste indiquait la lisière de la forêt, où, entre les arbres clairsemés, des ombres grises, éclairées en fauve par le brasier proche, se démenaient, couraient, s'enlaçaient, esquissant des farandoles ou se livrant à des acrobaties qui faisaient songer aux démons et aux sorcières du Brocken. Un son grêle comme celui d'un biniou d'enfant rythmait ces évolutions diaboliques, et je finis par discerner, contre un arbre, — rigide et terne comme lui, — le vieux lémurien fossile qui soufflait dans une petite musette noire et flasque qu'on eût dit taillée dans la peau d'une chauve-souris-vampire. Il me sembla même qu'à un moment il m'aperçut, cessa de souffler, pointa ses griffes dans ma direction ; alors les monstres qui dansaient se figèrent, et je vis la flamme du bûcher scintiller dans des multitudes d'yeux vitreux et sans cils ; puis le biniou se mit à glapir et toute la bande rentra en branle, ronflante, avec des contorsions cauchemaresques, des tentacules brandis, virevoltants, qui semblaient autant d'injures et de menaces à mon adresse.

— Ils sont tous venus avec nous, expliqua le chef de sa voix uniformément triste et grave, et c'est l'homme-fossile, là-bas, qui les mène. Nous avons découvert enfin sa retraite. Il vivait depuis des années, des années, dans une grotte à peu près impénétrable ; aussi est-il presque aveugle. Ses yeux sont ceux des oiseaux de nuit, et il ne sait pas parler, bien qu'il comprenne à peu près le langage des gestes. Je crois qu'il ignore d'où il vient et qui il est. Tout le monde l'ignore. Moi seul qui ai beaucoup lu, je devine en lui un de nos frères de là-bas, paralysé sans doute et

jeté en léthargie par une secousse de la terre ou du soleil, et qu'une autre secousse aura réveillé alors qu'il commençait déjà à prendre la forme et la teinte des pierres parmi lesquelles il s'était endormi.

Quoi qu'il en soit, cet homme est de beaucoup supérieur aux êtres abjects dont le Père a peuplé l'île ; aussi a-t-il pris de l'ascendant sur eux, et c'est par son intermédiaire maintenant que nous faisons exécuter aux Immondes toutes nos volontés. L'unité de commandement, n'est-ce pas ? facilite toujours les mouvements des masses !... Au reste, vous avez eu hier un exemple de ce que peut la discipline sur de simples brutes. Les Immondes qui, paraît-il, nous suivaient à la piste déjà lors de notre premier voyage, nous ont précédés ici de deux ou trois journées, et, découvrant les plantureuses cultures de la falaise, ils ont aussitôt lâché à travers vos rizières l'armée des poulpes qu'ils emploient d'ordinaire aux besognes de salubrité, mais dont ils font aussi leur nourriture quand il y a disette de serpents. Les poulpes, eux, ne se nourrissent que de tiges vertes. Ils reçurent la mission de tout saccager. Vous les avez vus à l'œuvre : plutôt que de faillir à leur consigne ils se sont fait massacrer jusqu'au dernier. Et les Immondes feront comme eux si nous les lançons contre la Résidence. Seulement vous ne serez peut-être pas les plus forts... Allez donc et rapportez au Père tout ce que vous avez vu. Son sort est dans ses mains. Qu'il exauce nos vœux et nous renverrons tous ces monstres dans leurs repaires, dussions-nous les exterminer pour nous débarrasser d'eux.

— Encore une fois le Père ne peut rien pour vous. Si vous l'attaquez il vous châtiera.

— Qui sait ! nos armes vaudront les siennes. Mais nous ne souhaitons pas sa perte. Qu'il nous livre son secret ; nous restons ses enfants respectueux et reconnaissants… Que demain matin, à l'aube, il fasse hisser un drapeau blanc sur sa muraille, et les Immondes se retireront sans commettre la moindre déprédation. J'en prends l'engagement d'honneur.

Le chef parlait maintenant avec une exaltation croissante, et je compris soudain qu'aucun raisonnement ne vaincrait son obstination de demi-intellectuel. Alors la vision des catastrophes qu'il attirerait sur sa tête et celle des siens par simple entêtement, par refus de comprendre et aussi, hélas ! par incapacité de comprendre, m'apparut avec une netteté si saisissante que j'en fus remué jusqu'au fond de l'âme. Le malheureux, après tout, était un être bon et loyal, induit en erreur par sa seule ignorance. S'il avait lu le livre qui devait causer sa perte, n'était-ce pas notre faute à nous qu'il avait sauvé de la mort, spontanément, par simple humanité ? Je lui pris la main avec un élan de sincère pitié :

— Je vous supplie de réfléchir encore, lui dis-je, songez que c'est un ami qui vous parle, un homme qui vous doit la vie et aussi la vie de sa femme. Cet homme vous jure que le Père dit la vérité, qu'il ne peut rien pour vous… Croyez-moi, je n'ai aucune raison de vous tromper, au contraire, je ne vous veux que du bien.

— Moi aussi je suis votre ami, répondit le chef tandis qu'une émotion cette fois mouillait sa voix, mais je ne veux pas mourir encore, vous entendez, je ne veux pas mourir… et c'est bien sur votre amitié que je compte pour faire comprendre au Père qu'il ne doit pas nous laisser vieillir et mourir si vite, si effroyablement vite, — une subite terreur luisait dans ses prunelles — c'est trop

triste, voyez-vous, et trop bête de mourir sans avoir eu seulement le temps de comprendre l'existence.

— Le Père vous a donné la vie ; il n'est pas libre, hélas ! de la prolonger.

Un silence poignant accueillit cet aveu. Je regardai le chef qui baissait la tête ; son visage s'était contracté comme celui d'un enfant qui va pleurer.

— C'est bien, dit-il enfin ; j'ai lu dans les livres que la plupart des vôtres se sont révoltés contre leur Dieu parce qu'il ne pouvait pas leur conférer l'immortalité… Nous ne faisons que suivre leur exemple… Si demain, au soleil moyen, le drapeau blanc ne flotte pas sur les murs de la Résidence, nous en commencerons le siège aussitôt ; quand le Père et son entourage seront tombés entre nos mains, peut-être consentira-t-il à discuter… Quant à vous, fuyez avec votre femme le plus tôt que vous pourrez, réfugiez-vous à bord du yacht qui est mouillé dans la rade, recrutez un équipage sommaire, et quittez cette île maudite pour n'y plus jamais revenir… c'est le seul conseil que puisse vous donner mon amitié.

— Je ne puis le suivre… vous devez sentir vous-même que ce serait trahir mes hôtes que de les abandonner en un moment aussi critique.

— Adieu donc, et que le destin prononce entre nous.

Nous nous serrâmes la main une dernière fois, puis je me dirigeai vers la sortie du campement, cherchant des yeux autour de moi les deux Purs qui m'avaient escorté. Mais aucun d'eux ne se montra, et il m'eût été certes impossible de les reconnaître parmi les silhouettes toutes pareilles rangées en cercle dans une obscu-

rité presque complète, avec sur leurs visages impassibles, identiques, le seul reflet des feux de garde, dont une flamme plus vive de temps à autre éclaboussait le ténébreux sous-bois où les Immondes continuaient leur sabbat.

L'imagination torturée par les plus sinistres appréhensions, je redescendis seul les pentes fleuries conduisant au pied de la muraille derrière laquelle la station zoologique dormait sa dernière nuit de repos.

XII

L'aube magnifique du lendemain nous trouva, Yvonne et moi, accoudés aux balustres de notre vérandah et discutant avec calme les chances qui nous restaient de nous tirer indemnes de cette déplorable histoire. À mesure que le soleil montait, dorant sur tranches le prestigieux décor équatorial, ranimant la vie gazouillante des bosquets, l'impression de cauchemar de la veille se précisait, par contraste sans doute, tournait au malaise physique, devenait le péril certain et de plus en plus imminent. Si à cette heure encore je parlais tranquillement avec ma femme des choses que j'avais vues à la Table d'Argent, et des menaces suspendues sur notre tête, c'est uniquement parce que nous étions seuls à savoir, à comprendre, à essayer d'agir. Je ne sais si vous avez remarqué combien l'absence ou la présence des autres, d'une foule d'autres, le simple fait même de ne pas se sentir seul à savoir qu'il y a du danger, modifie notre attitude vis-à-vis de ce danger. En Europe où tout le monde se sent les coudes à toute heure du jour et même de la nuit, ceux que menace un danger

quelconque se mettent aussitôt à s'agiter comme des rats empoisonnés, et cette agitation gagne de proche en proche, s'étend, rayonne, fait la tache d'huile, jusqu'à ce que le nombre de personnes voulu soient au courant et prêtes à donner à l'épisode tout le bruit et le dramatique convenables.

Une telle ressource nous faisait défaut ici. Nous qui avions vu les Immondes à l'œuvre, nous étions seuls à savoir, seuls à comprendre, seuls à pressentir les malheurs qui s'apprêtaient. Le gros des habitants de la Résidence n'était pas informé, et le savant, lui, s'en fichait. Oui, il s'en fichait, c'est la propre expression dont s'était servi Brillat-Dessaigne, la veille, quand je lui avais rapporté mot pour mot ma conversation avec le chef et les considérants dont celui-ci avait appuyé son ultimatum. N'ayant jamais rien exigé des Purs, il n'admettait pas qu'ils exigeassent quoi que ce fût de lui. Il leur avait donné la vie et fourni les moyens de subsister ; que cela justifiât insuffisamment à leurs yeux la ridicule paternité dont ils l'affublaient, peu lui importait, il n'entendait pas aller plus loin dans cette voie. Jamais, jamais du reste il n'admettrait qu'ils se prétendissent malheureux, alors qu'il était convaincu — c'était sa marotte, cela — qu'ils détenaient la seule vraie formule du bonheur, celui qui gît dans une vie exempte de tout élément passionnel. Comme, au surplus, il ne pouvait réellement pas leur donner ce qu'ils demandaient, il n'entendait même pas se commettre personnellement avec eux, appréciant fort bien que l'invisibilité, l'inaccessibilité, le mystère, peut-être aussi l'inexorabilité, constituent la grande force des autocrates et des potentats de droit divin. Moustier, son second, serait chargé d'enregistrer, pour la forme, leurs vaines doléances s'ils se présentaient avec une attitude pacifique ; dans le cas contraire ils seraient reçus à coups de fusil.

C'était cette finale justement que nous discutions à présent, ma femme et moi, avec la sensation angoissante que ces quelques mots prononcés trop à la légère suffisaient à empoisonner le royal décor qui nous environnait, à mêler je ne sais quelle teinte vénéneuse au vert des arbres et au bleu de la mer, à rendre plus irrespirable et meurtrière que de raison, l'haleine embrasée du soleil équatorial. Non point que des coups de fusil, tirés dans des conditions de légitime défense après tout, constituassent par eux-mêmes un fait extraordinaire et terrifiant, mais comment, avec quoi seraient-ils tirés, et par qui ? Telle était la question qui, pour l'instant, plissait nos fronts, et ajoutait, — peut-être ironiquement, — de l'hiératique à nos silhouettes immobiles, dans le cadre fleuri de la vérandah. Des fusils ! Sans doute, y en avait-il maintenant à la Résidence, grâce à l'initiative du portier qui avait passé une bonne partie de la nuit à trimballer des armes sous les arcades du vestibule, où elles éveillaient des sonorités fantastiques, dont toute la basse-cour fut réveillée. Mais ces armes, provenant du yacht évidemment, dans quel état pouvaient-elles être ?

En tout cas, si les fusils étaient utilisables, les cartouches devaient-elles faire défaut, car nous venions à l'instant même, d'entendre l'Alsacien chanter à tue-tête, en récitatif, avec une extraordinaire voix de ventriloque : « C'est de la poutre qu'il faut maintenant, de la poutre et des palles, comme dit la pallade de Fictor Huco », paroles dont il tira un peu plus tard un refrain spécial, abrégé et scandé sur l'air de C'est ta poire, etc…

Donc, les coups de fusil par lesquels on pouvait répondre à d'éventuels agresseurs, quels qu'ils fussent, étaient pour l'instant encore, du domaine de la pure hypothèse. Abstraction faite des

fusils de chasse que possédaient les Européens, une seule carabine, j'en pouvais répondre, était prête à partir, la mienne, mais celle-là ne partirait jamais contre des gens à qui nous devions la vie tous deux et que j'étais résolu, quoi qu'il advînt, à ne pas traiter en ennemis. Quant aux Immondes, vous vous rappelez qu'ils étaient invulnérables aux balles, de par leur squelette inconsistant, ou plutôt, leur absence de squelette, la matière gélatineuse dont se composaient leurs tissus et muscles, ne présentant aucune trace de vertèbres.

Àces constatations pessimistes, — pessimistes en ce sens qu'elles démontraient clairement le peu de résistance efficace, que les gens de la Résidence opposeraient à une attaque générale des forces hostiles coalisées contre eux, — se surajoutait l'évidence de leur infériorité numérique. « Ils étaient douze Européens seulement, avait dit Moustier, treize en comptant le portier qui ne compte pas », et nous dégustions en passant l'ironique démenti infligé à ce trait, par l'étonnant portier lui-même, tout seul pour l'instant, à organiser la défense. Restait les coolies au nombre de deux cents peut-être, mais outre que la plupart en ce moment étaient occupés au dehors à réparer les dégâts des plantations, — c'étaient eux, toutes ces taches multicolores qu'on voyait remuer parmi les lointaines vagues vertes, tels des insectes butinant au soleil, — il nous semblait assez plausible qu'ils commenceraient par lâcher pied à la première apparition des Immondes.

Nous en étions là de nos réflexions et conjectures, quand on m'apporta un billet de M. Brillat-Dessaigne, me demandant si je voulais les accompagner, lui et son collaborateur, au réservoir, où se passaient des choses insolites, comme il venait de le constater

à l'aide d'une jumelle. Je répondis affirmativement et m'apprêtais à partir seul, mais ma femme me fit observer que les circonstances nous imposaient de nous séparer désormais le moins possible. Comme elle manifestait au surplus, le désir de m'accompagner, je lui fis revêtir ses knickerbrokers et ceignis moi-même le sabre d'abatis ; puis nous montâmes vers les jardins supérieurs où le coolie de garde nous introduisit dans une tour, servant à diverses observations météorologiques. Les deux chimistes nous y attendaient.

— Le diable m'emporte si je comprends ce qui peut se passer là-bas, nous dit M. Brillat-Dessaigne, dont la jumelle était braquée sur la montagne… on ne distingue aucune forme humaine sur l'entablement rocheux qui domine le réservoir, et pourtant, la cime des arbres bouge, et il tombe de temps à autre, une pierre assez grosse.

C'était exact ; je venais d'en voir tomber une sans le secours de la jumelle. Il était dix heures à peine. D'après leur ultimatum, les Purs ne commenceraient pas les hostilités avant le soleil moyen, c'est-à-dire avant midi. Ce ne pouvait donc être que quelque tour de leurs acolytes ; le mieux était d'y aller voir et d'infliger au besoin aux Immondes, une première leçon dont ils se souvinssent.

Nous partîmes immédiatement, accompagnés de deux coolies, tous à poneys. On reprit le sentier en spirale qui nous était familier depuis nos excursions avec Moustier, route pénible pour nos montures, mais qui offrait l'avantage d'être en dehors du rayon d'observation de la Table d'Argent. Vingt minutes après, nous étions en vue de la petite plate-forme du réservoir. À cet endroit, le chemin était presque en palier et nous nous apprêtions à prendre le galop, quand une explosion de cris effroyables immo-

bilisa les poneys. Piquant des deux, je parvins à faire avancer le mien jusqu'à un tournant d'où l'on découvrait la maçonnerie du réservoir tout entier. J'ai dit, je crois, qu'une partie de cette maçonnerie, — les trois cinquièmes du cylindre environ — s'incrustait dans la paroi même de la montagne, à peu près verticale en cet endroit et tapissée d'un inextricable enchevêtrement de plantes spinifères. Or, un vide béait maintenant dans ce fourré, d'où jaillissait un jet d'eau fumante, — sulfureuse à coup sûr, comme l'attestaient mes muqueuses hypersensibles, — et qui retombait en gerbe dans le réservoir, au fond duquel une voix humaine hurlait à la mort. Attachés à un banian proche, trois poneys de la Résidence se cabraient et hennissaient de terreur. Je les calmais au moyen de quelques tapes sur l'encolure et passai les rênes de mon propre poney aux branches du même arbre.

Cependant les hurlements diminuaient tout à coup d'intensité. Ils avaient cessé complètement quand je parvins au sommet du tas de pierres qui m'avait servi la semaine d'avant à me hisser sur le bord supérieur du réservoir. Trois formes humaines gisaient inanimées parmi les herbes hautes, sur le sol de la cuve, dont les parties déclives commençaient à disparaître sous l'eau. Je reconnus le portier et deux coolies. Du côté où je me trouvais, le réservoir très inégal de niveau, présentait trois mètres à peine de profondeur. Je me laissai glisser le long de la face interne de la muraille et d'un bond me trouvai auprès des trois hommes.

L'un des coolies était tombé la face contre terre, mortellement atteint par un quartier de roche qui lui avait brisé la nuque. L'autre, respirait encore, mais il perdait son sang par une blessure qui lui entaillait le front d'une tempe à l'autre. Le portier semblait s'être évanoui de terreur simplement ; tout au plus

avait-il pu être légèrement échaudé. Il revint à lui, en effet dès que je l'eus frappé au visage avec mon mouchoir trempé dans la mare formée par la cascade qui tombait à moins de quatre mètres devant nous. Tout de suite il se mit à gémir :

— Ils m'ont épouillanté, les sales pêtes, ils m'ont épouillanté !

— Allons vite, debout, lui dis-je, nous nous expliquerons hors d'ici.

Il se dressa d'un bond. Ses yeux tombèrent sur les deux corps étendus à nos pieds.

— Ha ! ha ! grinça-t-il, ils m'ont esguinté mes coulis… c'est pon, c'est pon, on c'est ce que barler veut tire…

Pendant ce temps je m'efforçais de ranimer l'Hindou blessé qui bientôt rouvrit les yeux et me remercia de ce doux sourire triste propre aux indigènes de Ceylan. Celui-ci pouvait avoir dix-huit ans au plus ; sa blessure était insignifiante, il eut vite recouvré la pleine possession de ses sens et de ses forces, et m'aida à porter le cadavre de son camarade au pied du mur, où il resterait provisoirement. L'Alsacien nous regardait faire en ricanant et mâchonnant une sorte de vocero burlesque où revenait sans cesse en mineur le refrain idiot de la veille :

— C'est d'la pout', d'la pout', d'la poutre, c'est de la poutre qu'il nous faut.

Une brêche nous permit de remonter sur la crête du mur au moment où des piétinements annonçaient l'arrivée de la petite troupe que j'avais devancée. Mis au courant de la situation, M. Brillat-Dessaigne hocha la tête et ne dit mot tout d'abord. Puis, apercevant le portier, il l'apostropha durement, ne pouvant ad-

mettre, disait-il, que les employés ou fonctionnaires de la station quittassent leur poste sans autorisation.

— Che cherchais de la poutre, balbutiait l'Alsacien pour toute réponse. Et il finit par expliquer que la veille, à la suite de l'affaire des pieuvres, il avait ramené du yacht le canon revolver et une certaine quantité de fusils, mais comme les munitions faisaient défaut, l'idée lui était venue de voir si la poudrière du réservoir en contenait peut-être.

— Vous n'êtes qu'un imbécile, tonna M. Brillat-Dessaigne. Depuis le temps que vous êtes ici, vous deviez savoir que cette poudrière ne renferme que de la dynamite. D'ailleurs vous n'étiez pas autorisé à y pénétrer, et vous n'auriez même pas pu y pénétrer puisque la fermeture à boulons du disque exige l'emploi d'une clef à écrous spéciale.

L'Alsacien objecta timidement qu'il avait trouvé la clef dans le laboratoire de taxidermie, et qu'il avait fait tout cela « bour le pien ».

— Rendez-moi cette clef sur-le-champ, fit le savant et retournez à votre guichet où vous resterez consigné jusqu'à nouvel ordre.

Les traits convulsés, plus blême encore qu'il ne l'était d'ordinaire, et tremblant de la tête aux pieds, le malheureux se fouilla, bredouilla quelques jurons dans son idiome incompréhensible, puis d'un geste découragé, désigna le réservoir. La clef sans doute lui avait échappé des mains au moment où le terrible jet d'eau brûlante, mêlé de pierres, s'abattait sur ses deux compagnons.

— Il faut absolument retrouver cette clef tout de suite, déclara le savant ; vous allez me montrer où et comment vous l'avez perdue.

Et comme il escaladait la muraille avec une ardeur toute juvénile, nous le suivîmes tous, y compris ma femme à qui son costume conférait des aptitudes gymnastiques dont elle ne s'était point avisée encore. Je redoutais le choc de sa sensibilité, à la vue du cadavre de l'Hindou, mais ce triste spectacle lui fut épargné, les coolies ayant déjà enlevé leur malheureux camarade, qui fut ramené à la Résidence sur une civière. Il était évident que les êtres qui avaient provoqué, de façon ou d'autre, le jaillissement de la source sulfureuse, avaient dû profiter de la mise hors de combat simultanée des trois hommes pour s'emparer de la clef. Interrogé à nouveau le portier affirma cependant qu'à aucun moment il n'avait aperçu une forme animée quelconque aux alentours du réservoir. L'accident s'était déclaré brusquement dans l'instant qu'il cherchait à dévisser les écrous du disque ; quelques quartiers de roche étaient tombés d'abord, suivis à quelques minutes d'intervalle, d'une trombe d'eau éjaculée en nappe et qui, par le seul déplacement d'air produit, l'avait renversé. C'est alors qu'il s'était aperçu du triste état des coolies, et s'était évanoui de frayeur.

Ce fait, assez grave, en somme, fit l'objet d'une discussion entre M. Brillat-Dessaigne et moi. Il se déclarait convaincu que cette manœuvre criminelle devait être attribuée aux Purs, seuls capables de l'effort qu'elle impliquait. Mon opinion, à moi, était diamétralement opposée à la sienne. D'abord les Purs ne se seraient pas cachés pour agir, cela n'était pas dans leurs habitudes et jamais, d'ailleurs, ils n'eussent pu se dissimuler aussi complè-

tement. L'absence de toute empreinte, de tout indice révélateur, les inductions tirées du site même, abrupt et peu propice aux prouesses gymnastiques d'individus normaux, tout indiquait au contraire qu'on se trouvait en présence d'êtres plus agiles et se déplaçant plus facilement que des hommes.

Et à ce moment même, comme pour appuyer mes arguments d'une preuve palpable et sans réplique, un ronflement éclata dans le fourré épineux qui dominait la partie encastrée du réservoir. Ayant fouillé des yeux cette sorte de hallier suspendu, je distinguai plusieurs taches en grisaille qui s'agitaient parmi les lianes, à une hauteur d'environ trente mètres au-dessus de la crête du mur, presque au niveau même de la fissure d'où jaillissait la cascade improvisée. Je désignai du doigt le point suspect au savant et à son collaborateur qui braquèrent leurs jumelles dessus. Mais déjà le portier, à qui mon geste n'avait pas échappé, se précipitait hors la cuve avec des rugissements baroques…

— Ah ! j'saurai pien les décotter, moi… et qu'est-ce qu'y vont prendre… qu'est-ce qu'y vont prendre ?…

— Vous aviez raison, me dit M. Brillat-Dessaigne en abaissant sa jumelle, ce sont bien des Immondes, et de l'espèce la plus dangereuse, si cet adjectif peut être employé à propos d'êtres aussi foncièrement chétifs et inconsistants.

— Ne pensez-vous pas, fit Moustier, qu'ils aient des rudiments de vertèbres ?

Mais M. Brillat-Dessaigne hocha la tête négativement.

— Je ne le crois pas… ce sont des articulés brachiopodes ou céphalopodes provenant de la fusion accidentelle d'un peu de vitel-

lus d'œuf humain avec du plasma germinatif d'œuf de mollusque, de cet œuf de cuciotenthis unguiculatis sans doute que nous avions si longtemps conservé vivant dans la couche de Bathybius vitalisée au radium.

Leur colloque fut interrompu par des hurrahs tombant du haut du fourré aux épines, et presque aussitôt les broussailles s'écartèrent ; l'Alsacien apparut au bord d'un étroit gradin taillé dans la paroi abrupte, à une dizaine de mètres au-dessus de nos têtes, et tenant dans sa poigne vigoureuse les deux bras tentaculaires d'un Immonde qui se débattait comme un rongeur pris au collet.

— Pigez-moi l'oliprius ! criait-il… c'est mou gomme une chique et ça ronfle comme une toupie hollantaise… attendez j'vas vous mondrer l'obchet de près…

Nous le vîmes dégringoler en deux ou trois bonds, qui semblaient autant de chutes successives, à travers les touffes épineuses, puis apparaître sur la crête à demi meurtrie de la muraille.

Mais au même moment, le prisonnier s'arcboutait de ses deux bras libres contre la paroi rocheuse et imprimait au pauvre diable une secousse qui lui fit perdre l'équilibre. Il chancela et s'abattit sur le sol de la cuve déjà recouvert, en cet endroit, de deux pieds d'eau sulfureuse. Un des tentacules lui était resté à la main, l'Immonde ayant préféré s'arracher ce membre plutôt que de se laisser entraîner à l'abîme. Ébouillanté à nouveau, et plus sérieusement cette fois que la première, le malheureux poussa une imprécation terrible, tandis que le monstre qui ne paraissait nullement souffrir de sa mutilation, s'apprêtait à rejoindre les siens

par les voies les plus rapides. Une ou deux girations de mise en train, un ronflement chromatique, et il allait disparaître quand un des coolies saisissant son sabre d'abatis le lui lança paraboliquement à la façon d'un boomerang. Il fut atteint par le travers du corps et sectionné en deux tronçons qui tombèrent à nos pieds, à peu de distance l'un de l'autre. Et le phénomène habituel se produisit. Les deux fractions d'êtres s'allongèrent pour se rejoindre mutuellement, si bien que ressoudés, ils n'offrirent plus aux yeux qu'une masse gélatineuse homogène, diffluente, qui se mit en mouvement dans le sens de la déclivité, spectacle presque familier pour moi, mais que M. Brillat-Dessaigne suivit avec un intérêt immense.

— Vous voyez bien, dit-il à Moustier, que mes conjectures relatives à l'évanescence de leur forme étaient absolument exactes ; celle-ci se dissout sitôt que cesse le mouvement, c'est-à-dire la vie, mais la masse moléculaire conserve les propriétés amiboïdes du Bathybius.

Là-dessus les deux chimistes allaient sans doute enfourcher leur terrible dada biologique, mais l'eau qui montait, finissant par nous acculer dans un angle unique du réservoir, les interrompit. Le flot déjà léchait nos pieds ; il était temps de réescalader le mur, et c'est ce que nous fîmes tous, y compris le portier qui continuait de crier comme un brûlé (le mot est de ma femme) sans lâcher toutefois le tentacule prélevé sur sa victime et qu'il brandissait à la façon d'un trophée. Le savant le lui arracha des mains et brièvement ordonna :

— Rentrez vous faire panser.

Comme il s'en allait la tête basse, en geignant, M. Brillat-Dessaigne le rappela, demandant :

— Au fait, qu'avez-vous vu là-haut ?

— C'est une source détournée… (et tout de suite prêt à de nouvelles prouesses) — j'vas aller poucher le trou si vous voulez.

— Jamais de la vie… allez, rentrez à la station.

Et se tournant vers nous, le savant ajouta : « Puisque la clef est perdue, mieux vaut que quelques pieds d'eau recouvrent le disque jusqu'à nouvel ordre. »

Moustier s'était approché, examinait curieusement le tentacule qui se décolorait à vue d'œil ; on eût dit une petite trompe d'éléphant en baudruche.

— Ces monstres, fit-il en riant, pourraient au besoin être classés parmi les proboscidiens…

— Mais pas du tout, riposta M. Brillat-Dessaigne ; ceci est bel et bien un vrai bras humain en voie de perfectionnement ; voyez, il n'y reste pas trace de suçoirs du haut en bas, et cette disparition a dû avoir pour cause, comme toujours, l'atrophie par manque d'usage. Par conséquent (il se tournait vers ma femme et moi) le qualificatif dangereux dont je me servais tantôt devient une pure hyperbole, ces monstres sont d'autant plus inoffensifs que leurs bras ont perdu les propriétés des bras de pieuvres sans avoir acquis encore toutes celles des bras ou des jambes humaines. Car remarquez qu'ils n'ont plus que quatre tentacules — sur huit — deux bras et deux jambes évidemment — réduction qui confirme une loi biologique de plus, celle en vertu de laquelle le nombre des organes diminue à mesure qu'ils se perfec-

tionnent, la quantité étant fonction inverse de la qualité… D'où je conclus qu'avec quelques jets de lance à l'acide sulfurique étendu d'eau, et envoyés cette fois par la pompe à vapeur, nous les anéantirons en quelques minutes, fussent-ils plusieurs milliers.

Àce moment un sifflement aigu, presque métallique, celui d'une balle de gros calibre, passa par-dessus nos têtes. Un coolie qui était resté à califourchon sur la crête du mur, pointa son index dans la direction du sud-ouest où se dessinait très nettement l'arête aiguë de la Table d'Argent, et je me rappelai alors seulement que la topographie des lieux permettait aux deux sites, de même niveau et d'orientation contraire, de se regarder mutuellement tout en se dérobant la vue des routes par où l'on y accédait. Ma montre consultée m'apprit qu'il était midi cinq.

— Diable ! fit M. Brillat-Dessaigne, est-ce l'ouverture des hostilités ?

Je répondis que je ne le croyais point, les Purs étant trop bons tireurs pour qu'un tel écart de visé ne lut pas intentionnel. Pour moi, c'était un simple avertissement, ou encore un signal à l'adresse de ceux qui étaient dans la montagne.

— Tant pis ! murmura le savant, et il demeura un moment rêveur, puis il ajouta plus haut « il n'y a plus à hésiter maintenant, nous allons rentrer et nous armer tous ; la station sera mise en état de siège. »

Nous nous mîmes en route, précédés par les coolies dont j'admirais maintenant la fière allure, moi qui avais eu jusqu'alors une si piètre opinion d'eux. M. Brillat-Dessaigne chevauchait aux côtés de ma femme ; moi, je formais l'arrière-garde avec Mous-

tier qui, depuis le sifflement de la balle, semblait plus perplexe encore que le patron lui-même.

En me retournant au hasard, je constatai que la chute d'eau venait de tarir comme par enchantement.

XIII

M. Brillat-Dessaigne nous retint à déjeuner, mais nous étions tous trop préoccupés pour qu'il nous fût permis de nous attarder à table ; aussi le service fut-il expédié en moins d'une demi-heure. Un appel de sirène groupa ensuite dans la cour centrale tout le personnel mâle de la station. Les dix employés européens formaient une sorte de pelotons hors rang comprenant, je crois vous l'avoir dit déjà, un forgeron, deux mécaniciens, deux électriciens, deux scribes et trois marins dont un timonier, ces derniers constituant tous l'équipage du yacht. Ces dix hommes offraient ceci de précieux dans la circonstance, c'est qu'ils possédaient chacun un fusil de chasse et quelques cartouches. Quant aux deux femmes, bien entendu, elles ne comptaient pas.

Les coolies, eux, étaient exactement au nombre de cent quatre-vingt-quinze. On choisit une vingtaine des leurs pour fournir un poste permanent chargé de la surveillance du mur d'enceinte et de son chemin de ronde. Ce poste prit son service immédiatement, avec pour toutes armes, la hache et le sabre d'abatis, car la douzaine de fusils rapportés du yacht par le portier n'étaient pas en état de servir, et, d'ailleurs, les munitions étaient restées dans la soute aux poudres. Il fut décidé, au reste, que les coolies inoccupés feraient dans la même journée plu-

sieurs voyages au navire afin d'approvisionner d'armes et de cartouches tous les hommes valides et de rapporter quelques boîtes à projectiles destinés à la mitrailleuse placée dans le bastion sud-est, la gueule braquée sur la Table d'Argent.

L'exécution de cet ordre dut malheureusement être ajournée, car un coolie, de garde dans le petit observatoire météorologique, vint tout à coup, la terreur aux yeux, annoncer que les divers sentiers qui rayonnaient à travers les plantations étaient envahis par des masses confuses d'êtres inconfigurés et indescriptibles qui semblaient s'avancer ou plutôt rouler en colonnes profondes vers la muraille sud de la Résidence.

M. Brillat-Dessaigne braqua sa jumelle sur l'ennemi, puis :

— C'est tout un corps d'armée ! fit-il en souriant, et la Table d'Argent en dégorge toujours ; toutes les hauteurs grouillent et fourmillent d'êtres sans nom, dont quelques-uns même sans visage… À Moustier qui s'approchait : « Croyez-vous Moustier, qu'ils ont été assez prolifiques, ces petits neveux de Zoé ! » En attendant ils vont être bien reçus.

Déjà, sur ses ordres, la pompe à vapeur était mise en batterie au pied du mur, à proximité d'un certain nombre de cuves à peu près pleines d'eau que le savant lui-même acheva de remplir avec le contenu d'une bonbonne d'acide sulfurique. Il nous invita alors à monter dans le bastion sud-est d'où nous pourrions suivre tous les incidents de la bataille.

J'ai déjà parlé des qualités gymnastiques de certaines espèces d'immondes à qui leurs soies rigides permettaient de progresser avec une extraordinaire rapidité en pirouettant verticalement à la façon des clowns qui font la roue. Toute l'avant-garde du corps

assaillant était formée de ces êtres véloces dont quelques-uns, emportés par leur élan, vinrent s'écraser contre la muraille. D'autres cependant, voyant le péril, réussissaient à s'enlever d'un bond prodigieux qui leur faisait franchir l'obstacle. Mais leur sort ne fut guère plus enviable, car les coolies massés au pied du chemin de ronde les recevaient sur la pointe de leurs sabres. Ils en pourfendirent ainsi plusieurs centaines et les piétinèrent avec des clameurs sauvages.

Un arrêt général se produisit dans les files disséminées parmi les cultures ; puis elles se rallièrent, et se concentrèrent en masses compactes, au hasard des bouquets d'arbustes demeurés debout. Plus près de nous, vers le bas de la pente, le soleil frappa soudain des carapaces micacées qui se mirent à scintiller telle une coulée de pierres précieuses, puis, fugaces, s'abîmèrent dans les flots verts des rizières. Il y eut quelques secondes d'un silence formidable que nul d'entre nous ne se soucia de rompre. Seule ma femme, le front rivé, elle aussi, à une jumelle, me glissa à l'oreille : « Ils attendent le signal du gong. » Elle n'avait pas achevé ces mots qu'une rumeur sourde éclata sur les hauteurs de la Table d'Argent.

La rumeur grandit, s'amplifia, et nous reconnûmes, Yvonne et moi, les coups précipités du gong qui nous avait sauvés naguère de la plus horrible des morts. Alors une tristesse s'abattit sur nous, et je sentis l'épaule de ma femme frissonner contre la mienne. Cependant l'air ne vibrait pas, comme naguère, selon un rythme ample et apaisé. C'était au contraire une succession précipitée de coups secs qui sonnaient la charge. Mais rien ne bougeait dans les plantations où les Immondes s'étaient si bien dissi-

mulés que c'est tout au plus si une palpitation anormale des arbustes ou des tiges décelait leur présence.

Les mugissements du gong s'éteignirent brusquement et, de nouveau, le silence absolu régna. Mais au bout de quelques minutes, le chant grêle et nasillard du biniou s'éleva sur le front du gradin le plus proche. Alors nous vîmes un spectacle étrange, déconcertant, bien fait pour terrifier les coolies qui n'avaient jamais ouï parler de la forêt en marche de Macbeth. La masse entière des tiges et des arbustes restés debout se déplaça, se porta en avant d'un seul mouvement, lent et coordonné ; on eût dit que toutes les cultures de la falaise prenaient vie et s'avançaient à l'assaut de la Résidence.

Moustier laissa échapper une imprécation :

— Du coup ça y est, nos moissons sont flambées ! et se tournant vers M. Brillat-Dessaigne : « Il n'y a plus de ménagements à garder, je mets la pompe en train et dès qu'ils seront à la portée du jet, je…

Le savant l'interrompit d'une exclamation retentissante : « Ça par exemple !… » Et, sans quitter la jumelle des yeux, il désignait, un peu en arrière d'une pépinière en marche, un bipède isolé, à forme humaine, à face de momie, aux jambes tirebouchonnées ou paraissant telles à cause des mille plissures et cassures de leur substance inconsistante : le joueur de biniou, le vieux lémurien !

— Un spectre vivant, ma parole, ricana Moustier.

Le savant continuait de l'examiner à la jumelle.

— Mieux que cela, dit-il, un fossile vivant, mais qui n'a rien à démêler avec la paléontologie… Il faut absolument que nous le

capturions sans l'endommager… Vous allez diriger la lance vous-même, mon cher Moustier, vous le ménagerez plus sûrement… épargnez plutôt le bataillon tout entier, on le fera sabrer par les coolies.

Moustier jeta un commandement bref au mécanicien de la pompe. La machine entra en branle, et le chimiste, qui s'était fait monter la lance sur le chemin de ronde, en dirigea le bec sur les assaillants les plus proches, ceux des rizières. Mais ces derniers étaient hors portée et demeuraient d'ailleurs immobiles, tandis que le bataillon du joueur de biniou continuait d'avancer. Parvenu à une quarantaine de mètres de la muraille il s'immobilisa à son tour, l'aile pivota sur le centre par une conversion à gauche, démasquant tout un champ de thé qui se rua en avant au milieu d'un concert des plus sinistres hululements que nous ayons ouïs de notre vie. Mais en même temps un bruit d'eau fusante sillonna l'espace : la pompe commençait son œuvre. Un grand serpent liquide s'élança à la rencontre des assaillants, et l'on vit sa tête écumeuse, promenée de ci, de là, semer la mort dans leurs rangs. Des files entières s'abattaient à demi enterrées sous les arbustes que leurs porteurs laissaient choir dès qu'ils étaient atteints ; d'autres files arrivaient, s'empêtraient dans les branches qui leur barraient le passage, tombaient, se relevaient pour être anéanties à leur tour. Le bataillon du joueur de biniou assistait immobile, stoïque, à ce désastre rythmé en cauchemar sur la plus ahurissante des mélopées.

Des fumées pâles s'élevèrent au-dessus du champ de massacre et une forte odeur de corne brûlée se répandit dans les airs. Une inquiétude commençait à figer le flot des porteurs d'arbustes survivants ; elle se communiqua de file en file, dégénéra en panique,

la plupart des nouveaux venus s'empressant de jeter leur fardeau pour rester maîtres de leurs mouvements. Cependant la masse hésitait encore quand apparut au tournant de la muraille une escouade de coolies, sabre au clair, chargés de s'emparer de l'homme fossile.

Alors les rares arbustes demeurés debout s'abattirent d'un seul coup, et tout le centre des assaillants reflua vers les hauteurs.

La pompe ayant cessé de jouer, les coolies s'élancèrent au pas de charge sur le bataillon immobile derrière les rangs duquel s'abritait le joueur de biniou, et déjà ils fonçaient sur les monstres, la lame haute, quand les êtres dissimulés dans les rizières s'épanouirent au-dessus des vagues vertes où ils étaient blottis. Et ils n'étaient plus micacés maintenant, ils rutilaient au soleil, jetaient des flammes rouges, jaunes, émeraudes, bleues, semblaient une malificieuse moisson germée sous la baguette de quelque démon. M. Brillat-Dessaigne battit des mains, ravi, exultant.

— Des mimétistes merveilleux, s'écria-t-il. Ce que nous prenions pour des grains de mica c'était tout simplement l'éclat de leur chromoblastes au repos. Quand ils se sont dissimulés dans les rizières ils en ont pris la teinte verte, et c'est pour cela que nous avions cessé de les apercevoir.

Décontenancés, les coolies s'étaient arrêtés, se demandant apparemment s'ils devaient faire face à ce nouvel ennemi ou battre en retraite. Alors toute la horde gemmée s'ébranla et les chargea comme un seul homme, en pirouettant et en ronflant avec une sauvage frénésie.

— La garde impériale entra dans la fournaise, gouailla Moustier.

— Aviez-vous vu déjà de ces êtres, là-bas ? demanda M. Brillat-Dessaigne à ma femme, et sur sa réponse négative, « alors ce doit être des enkystés qui dormaient dans quelque repli de montagne et que les Immondes, arrivés ces jours derniers, auront rappelé à l'existence Dieu sait comment… Au reste voyez-les tituber, ils sont sûrement aveugles et ne se guident que par l'odorat… En tout cas c'est le plus magnifique exemple d'êtres restés adaptés au stade mollusque tout en s'élevant à certaines facultés quasi-humaines. Pour moi, je tiens absolument à m'en procurer quelques échantillons vivants.

Les coolies avaient failli se débander et fuir au moment où arrivaient sur eux ces petits arcs-en-ciel rotatifs. Ils se rallièrent en voyant le premier rang culbuté par un jet de lance habile et tous les êtres qui le composaient s'éteindre aussitôt, joncher le sol d'autant d'outres flasques et ternes : leurs corps morts, leurs corps en forme de sac ovale au centre duquel bâillait et grimaçait, sous des houppes de filaments gluants, une ébauche de figure privée d'yeux. La pompe ayant suspendu son intervention, les monstres reprirent leur ruée fantastique, salués par un Ave Caesar retentissant de Moustier, dont la fastueuse ironie peu soucieuse des chronologies, évoquait tour à tour Waterloo et Byzance. Une véritable haie de pointes acérées les reçut où leurs files successives vinrent s'enferrer jusqu'au moment où un remous produit par l'agglomération des carapaces glissant les unes sur les autres, leur imprima une direction nouvelle, celle du bastion même où nous nous tenions. La pompe alors reprit son of-

fice, couchant sur le sol tous ceux qui dédaignaient de fuir ou n'y réussissaient point.

— Nous allons faire une sortie en masse, dit M. Brillat-Dessaigne et tirer quelques coups de fusil pour achever la déroute ; en même temps nous ramènerons les prisonniers.

Sur un ordre bref, l'Alsacien ouvrit à deux battants le grand portail, non sans une mimique affolée, assaisonnée d'histoires de flincot et de Purotins ronchonnées entre ses dents. « Vous allez vous faire ganarder », me jeta-t-il personnellement comme nous sortions à la tête d'une centaine de coolies. Et son pronostic était à peu près juste, car nous avions fait quelques pas à peine le long de la face sud de la muraille, quand une fusillade crépita à quinze cents mètres environ sur notre gauche, à mi-côte de la falaise. Elle dura dix secondes au plus, et toutes les balles passèrent pardessus nos têtes.

C'était, à n'en pas douter, un second avertissement des Purs. Les Européens, tous munis, comme je viens de le dire, de fusils de chasse et de cartouches à balles, répondirent par un feu de salve sans conviction, l'ennemi restant invisible. Les détonations toutefois accélérèrent la retraite des Immondes qui se repliaient pour de bon cette fois, abandonnant sur le terrain les trois quarts des leurs. Les chromatophores eux-mêmes, finissaient par tourner bride, chargeaient en sens inverse, couleur de terre sur le sol nu, instantanément verts, d'un beau vert végétal sitôt qu'ils arrivaient dans les rizières. Nos coolies en capturèrent quelques-uns.

Seul tenait bon encore le bataillon du joueur de biniou composé de l'espèce la plus humaine des Immondes, ceux de la formule vitelluscuciothentis unguiculatus déjà citée.

Les coolies les massacraient l'un après l'autre, non sans une sorte d'admiration terrifiée pour leur héroïsme, lequel pourtant n'était que le résultat d'une imbécile suggestion greffée sur l'instinct imitatif et collectif de ces êtres dépourvus de toute âme individuelle. Soit dit en passant les héros militaires en qui se spécialise parfois notre type chair à canon, sont, au moment où ils se font tuer en héros, les victimes d'une suggestion analogue.

Cependant, aveugle et sourd — au pied de la lettre — le vieux lémurien continuait à extraire de son biniou tous les nasonnements, toutes les éructations, tous les borborygmes de la plus japonaise des musiques de guerre. L'odorat seul parut l'avertir du resserrement graduel du cercle ennemi, car nous le vîmes tressaillir tout à coup, renifler avec force, le nez en l'air, en chien qui flaire, avec des petites secousses de bas en haut, la tête renversée en arrière, les narines palpitantes. Et il semblait qu'il nous scrutât de son visage mort, mi-calcifié, aux yeux sanieux, excavés, sans regard. Tout à coup il cessa de souffler dans son instrument. Prognathe, son mufle s'allongea, creusant deux trous sinistres sous les pommettes ; la face douloureuse roula dans l'étoupe poissée de la crinière qu'il ramenait sur le front d'un geste désespéré ; sa tête enfin retomba sur son thorax à claire-voie et, docilement il se laissa emmener.

« Toi, mon vieux, ricana M. Brillat-Dessaigne, comme le prisonnier passait sur le front de notre groupe, tu iras prochainement porter de nos nouvelles à nos collègues de l'Académie des sciences de Paris. » Et Moustier, de s'esclaffer.

Une fois de plus j'eus l'impression très nette que les deux chimistes, pour plaisanter comme ils le faisaient, n'avaient pas la moindre conscience du danger suspendu sur leurs têtes. Leur at-

titude aussi, vis-à-vis des êtres exterminés, participait un peu de ce même dédain ironique impliqué dans l'épithète de réaction de laboratoire dont ils stigmatisaient indistinctement toutes les créatures issues de leurs manipulations. Ils ne montraient, en somme, que des entrailles de fabricants de produits chimiques là où Yvonne et moi écœurés, par l'odeur inanalysable qui émanait du tas coagulé des Immondes, nous percevions en nous les polarisations déprimantes de ce qu'on est convenu d'appeler un état d'âme...

C'est en vertu de cet état d'âme que nous avions fini par nous pencher sur une de ces créatures agonisantes, un jeune selon toute apparence, qu'un coup de sabre avait éventré et renversé, pantelant, aux pieds d'un des siens, son père, sans doute, à qui il avait vainement essayé de faire un rempart de son corps. Sous l'estafilade toute superficielle par où sa vie s'échappait en larges gouttes d'amidon glauque, sa bouche d'enfant balbutiait à vide des supplications ou, peut-être, hoquetait des anathèmes, et ce fut pour nous une chose poignante de saisir au passage, montant du gouffre insondable de ses yeux, le regard de douleur qui rend si pareils, à tous les degrés de l'échelle animale, les visages des êtres qui vont mourir.

XIV

Une nuit lugubre succéda bientôt à cette journée d'émotions, le ciel pesant comme une chape de plomb sur la mer figée, sans haleine, une température de fournaise pâmant les fleurs et jusqu'aux hôtes ailés des bosquets, — un ciel et une nuit qui, pour

des imaginations superstitieuses, eussent été, à eux seuls, le plus funeste des présages. Mais nous n'étions pas superstitieux, Yvonne et moi, et si notre cœur se serrait à la pensée de tout l'inconnu formidable qui menaçait la Résidence, du moins espérions-nous encore que tout finirait bien, selon le mode bénin adopté jusqu'alors par nos aventures personnelles.

Cependant il nous était impossible de dormir, et nous demeurions, comme d'habitude, assis sur notre vérandah, à commenter les événements de la journée, regrettant que l'illustre savant qui nous donnait l'hospitalité dédaignât d'entrer en pourparlers avec les déshérités que son génie avait appelés à la vie, ce qui eût aplani toutes les difficultés et nous eût permis de quitter l'île immédiatement, sans forfaire aux élémentaires sentiments de reconnaissance et de solidarité humaine.

Il pouvait être onze heures du soir, et je venais d'attirer l'attention d'Yvonne sur ce fait assez suspect qu'aucun feu ne brillait au camp de la Table d'Argent, quand un appel strident « Aux armes ! » tomba du haut de la muraille, venant d'un point très voisin de notre bungalow. Puis le timbre grave d'une cloche tirée à toute volée par le portier bouleversa la nuit. La cour centrale, presque aussitôt, s'emplit de tumulte et d'animation. J'étais descendu un des premiers, non sans avoir promis à ma femme de la rejoindre en cas de danger. On m'apprit qu'un des hommes de garde du bastion nord-est (celui qui dominait le môle) avait aperçu, à la lueur d'un éclair, des ombres qui gesticulaient autour du yacht.

M. Brillat-Dessaigne, survenu à son tour, parut comprendre cette fois toute la gravité du cas. C'étaient les Purs, évidemment, qui cherchaient à s'emparer du navire afin de s'approprier les

munitions qu'il contenait, ou de bombarder la Résidence avec les canons qui étaient à bord. L'ordre avait bien été donné de transporter tout ce matériel en lieu sûr mais les multiples incidents de l'après-midi en avaient fait différer l'exécution.

Moustier, mis au courant, haussa les épaules : la soute aux poudres ne renfermait aucune cartouche qui pût leur servir ; quant aux canons, ils en ignoraient le maniement, voire peut-être l'usage.

Qu'en savait-il ? Le chef Pur ne s'était-il pas assimilé des matières autrement profondes qu'un traité d'artillerie ou de balistique ? Avec un autodidacte aussi opiniâtre il fallait s'attendre à tout.

— Même à voir des fusils ou des canons partir tout seuls ! gouailla l'incorrigible optimiste.

Mais ce n'était pas le moment d'ergoter. Il s'agissait de reconquérir le yacht mouillé à quai et dont le bordage était trop facile à escalader pour que les Purs, s'ils l'occupaient, n'en surveillassent point très strictement les abords. On y installerait ensuite un poste vigie permanent qui permettrait d'opérer en temps et lieu, et sans encombre, le transfert des armes et des munitions dont le personnel de la station avait besoin. Tel était l'avis, très sage, au reste, de M. Brillat-Dessaigne.

Les hommes du personnel européen, munis, comme je l'ai dit, d'excellents fusils de chasse et donc la cartouchière n'était pas épuisée, s'offrirent spontanément pour prendre la tête de cette expédition qu'ils tenaient pour un jeu. On leur adjoignit cinquante coolies armés de haches. M. Brillat-Dessaigne lui-même dirigerait sur le navire les faisceaux d'un projecteur électrique

installé dans l'observatoire. Il m'invita à l'accompagner mais je déclinai son offre.

— Je suis jeune encore, lui dis-je, et mon devoir est de défendre mes hôtes envers et contre tous. Je me joins donc à ceux qui vont sortir, et même, réclamerai-je l'honneur de marcher à leur tête, mais sans arme aucune. Car je fus l'hôte aussi des Purs ! je leur dois deux fois la vie, et, quoi qu'il arrive, je ne veux pas verser une goutte de leur sang.

M. Brillat-Dessaigne s'inclina avec courtoisie devant ces arguments. Quant à Moustier qui tenait à être des nôtres, il en prit texte pour me demander de lui prêter ma carabine que j'avais emportée à tout hasard. J'y consentis sans difficulté, et nous nous élançâmes dans la nuit noire du dehors, tandis que le chimiste, grisé par l'insolite et l'extra-normal de toute l'aventure, me chuchotait ses impressions.

— J'adore ça, moi, la petite guerre ; cela me rappelle le régiment, les grandes manœuvres… on brûle de la poudre aux moineaux… on massacre des ennemis chimériques… et c'est bien un peu notre cas…

Un ouragan de détonations lui coupa la parole. À cent-cinquante mètres devant nous, au-dessus des flots de la rade, des lueurs brèves déchiraient la nuit, indiquant que le feu de peloton venait du yacht. Les Purs avaient épié nos mouvements, leurs yeux habitués à l'obscurité nous suivaient pas à pas, discernaient nos gestes comme en plein jour.

— Ces bougres-là m'ont l'air d'être nombreux et bien décidés à nous vendre leur peau le plus cher possible, me souffla Moustier un peu dégrisé.

Nous allions bien savoir. Un faisceau de rayons laiteux balaya l'espace, parut hésiter un instant, puis s'immobilisa un peu au-dessus du niveau de l'eau, et, dans l'orbe lumineux, le yacht apparut avec les moindres détails de son gréement, sa coque blanche éblouissante, son fin bordage. Le pont d'ailleurs paraissait désert.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Moustier tandis que nous continuions d'avancer.

Une nouvelle salve lui répondit, et la brève traînée des lueurs jaillies indiqua que les coups étaient tirés par les sabords du navire. Un vent de mort avait sifflé à nos oreilles. Nous commandâmes « halte » pour n'être pas fusillés à bout portant ; puis à la faible clarté rayonnée autour de son axe par le faisceau électrique qui passait par-dessus nos têtes, nous nous regardâmes, plus émus qu'apeurés. Nous n'étions pas blessés, du reste, ni Moustier ni moi, mais un des Européens et quatre ou cinq coolies gisaient à terre, très grièvement atteints. De nombreuses défections se produisirent aussitôt dans le groupe indigène.

— Nous jouons dans une sale pièce, dis-je à Moustier, inutile de continuer à avancer dans ces conditions, nous nous ferions massacrer jusqu'au dernier, et, d'ailleurs, les coolies ne nous suivraient pas. Je vais y aller tout seul et tâcher de leur faire entendre raison. Je les connais ; le chef est un sentimental et un chevaleresque ; une démarche faite dans ces conditions ne peut le laisser insensible.

— Mais c'est d'une imprudence folle ! protesta Moustier.

J'étais loin déjà. Je calculai que cent mètres environ me séparaient du yacht et pris le pas gymnastique afin de diminuer à tout

hasard les risques courus. Rien ne troubla le silence profond de la nuit. L'obscurité d'ailleurs se dissipait graduellement à mesure que je me rapprochais de l'aire des rayons électriques. À une dizaine de mètres du yacht, j'entrai dans l'orbe lumineux proprement dit. Alors, voyant plusieurs canons de fusil briller dans l'un des sabords, j'étendis le bras et je criai :

— Arrêtez, malheureux !... pourquoi verser le sang des innocents ? Déjà vous avez tué un divin et quelques-uns de vos frères hindous... arrêtez !...

— Nous ne nous connaissons pas de frères, riposta le chef dont la silhouette émergeait d'une écoutille, et nous sommes heureux d'apprendre que les divins peuvent être tués aussi facilement que nous. La peur de la mort forcera le Père à satisfaire nos légitimes revendications.

— Personne n'a le droit d'attenter à la vie de personne, dis-je d'une voix ferme, et quiconque frappe sera frappé. Si vous ne demandiez pas l'impossible le Père aurait dès longtemps exaucé vos vœux.

Tout en parlant je continuais d'avancer. L'échelle de coupée s'abaissa ; on m'invitait à monter ; je ne me fis pas prier. Tandis que je franchissais les degrés, le chef dit d'un ton radouci :

— Le Père devrait nous expliquer cela lui-même.

Je mis le pied sur le pont :

— Je m'engage sur l'honneur, dis-je, à vous faire obtenir une audience... Mais vous avez eu tort d'employer la violence ; elle est le plus détestable des moyens de persuasion. Voyez, je suis venu à vous sans armes.

— Oui, mais votre troupe, là-bas, est armée, rétorqua le chef et, d'ailleurs, les vôtres ont fait aujourd'hui, des Immondes, une boucherie bien inutile… les divins sont pires que nous !

— Savoir ! fis-je, un peu ironique, en attendant, que comptez-vous faire ?

— Nous allons délibérer, je vais soumettre à mes frères tout de suite l'offre que vous nous faites d'une audience du Père.

Il frappa dans ses mains et le pont tout aussitôt s'emplit d'un lot de vieillards étonnamment semblables, aussi semblables dans la sénilité qu'ils avaient dû l'être aux primes temps de leur courte vie. Car ils étaient définitivement vieux cette fois, tout blancs de cheveux, le regard et la peau seuls restés étonnamment jeunes, avec des rides comme factices à la lumière électrique, une apparence maquillée, falote, irréelle. Tous ces sosies du chef se rangèrent en cercle autour de lui, mais au même moment une décharge de mousqueterie ravagea l'air autour de nous.

C'étaient les nôtres qui tiraient cette fois, soit qu'ils me crussent tombé dans un guet-apens, soit seulement qu'ils jugeassent l'occasion propice pour une revanche. Deux Purs tombèrent. Le chef me regarda et une indicible nuance de mépris et de chagrin assombrit sa voix :

— Vous voyez bien, dit-il, que les divins sont pires que nous. Nous vous accueillons en toute confiance et ils en profitent pour tirer sur nous.

— C'est un malentendu, m'écriai-je… je vais donner des ordres, laissez-moi faire. Et je m'apprêtais à redescendre l'échelle, mais le chef me retint par le bras :

— Du tout, nous sommes là pour leur répondre.

Il fit un signe. D'un seul geste automatique, tels des soldats merveilleusement exercés, les vieillards épaulèrent.

— Je partagerai donc le sort des miens, dis-je simplement. Et je m'élançai derechef, mais deux Purs me barrèrent le passage :

— Vous resterez notre prisonnier, me dit le chef, ou plutôt notre otage, jusqu'à ce que le Père ait consenti à nous recevoir.

— C'est de la félonie ! fis-je indigné. Je vous tenais pour un ami.

— Nous ne sommes pas vos ennemis et, certes, il ne vous sera fait aucun mal, mais la tournure grave des événements ne nous permet pas d'agir autrement… surtout si nous voulons éviter une plus grande effusion de sang… Il nous faut une garantie… pouvez-vous nous donner votre parole que vous ne chercherez pas à fuir ?…

— Non, je ne le peux pas, dis-je, ajoutant, à titre d'argument sans réplique, que ma femme devait être dans une inquiétude mortelle, et que ma place était auprès d'elle.

Je vis un éclair triste et doux passer dans les yeux du chef ; son visage offrit pendant quelques instants une expression indéfinissable. Puis, comme se surmontant, il articula presque durement :

— Puisqu'il en est ainsi, je vais vous faire garder à vue par ces deux hommes qui vous encadrent (il les désignait du geste). Quant à nous, nous allons courir sus aux divins jusqu'à ce que…

Il n'en put dire davantage. Le fracas d'une centaine de pièces d'artillerie éclatait au-dessus de la Résidence. L'île entière s'embrasa, vomit une colonne de feu vers le ciel. Puis elle parut sombrer dans la nuit qui se renfermait sur elle. En même temps nous étions projetés pêle-mêle sur le pont qui se cabrait comme soulevé par une lame de fond. J'eus la sensation que le monde venait de s'écrouler. Chose étrange, dans cet effondrement total, au-dessus du chaos deviné là-bas, à la place où était la Résidence, la petite tour demeurait immobile, et immobile aussi le spectral faisceau lumineux qui la reliait à notre pont. Quelques secondes s'écoulèrent, quelques minutes peut-être, des siècles, en tout cas, puis de nouveau la nuit s'éclaira.

Des flammes couraient maintenant au-dessus des bungalows restés debout. Deux ou trois explosions encore déchirèrent les airs, suivies d'un ruissellement torrentiel court et sec de vitres éclatées et de pierres croulantes : les réserves des laboratoires sans doute qui sautaient. Et alors quelque chose de plus tragique encore augmenta l'horreur et l'épouvante de la scène, quelque chose que j'attendais à la vérité et que je tremblais de ne pas voir se produire : le cri de la détresse humaine, les appels d'angoisse, de folie, d'agonie de ceux qui avaient survécu au cataclysme mais qui ne savaient pas, qui ne savaient plus comment sortir de cet enfer. Des râles, des hurlements, des vociférations démentes, se croisaient dans l'air, des plaintes aussi et des cris de suprême désespoir, parmi lesquels je crus reconnaître tout à coup la voix de ma femme, de ma femme dont le souvenir m'envahissait, soudain comme s'il surgissait du vide d'une année entière d'oubli. De fait, pendant la minute effroyable qui venait de s'écouler j'avais dû être frappé d'une totale amnésie et incapable de penser à qui ou à quoi que ce fût. Un fait nouveau tout à coup précisa l'image

de ma pauvre Yvonne ; la cloche de la cour centrale entrait en branle, la même cloche qui sonnait l'alarme tantôt, au moment où je m'esquivais de chez nous sans explications ni adieu, de peur qu'Yvonne ne cherchât à me retenir. Je levai les yeux, et vis un nuage de vapeurs, mortelles sans doute, qui descendait lentement la pente de la falaise.

D'un bond je fus debout, et je remarquai alors seulement que le chef Pur était resté immobile, cramponné au grand mât, les yeux élargis par un immense étonnement exempt de toute frayeur. Mais il aperçut mon mouvement et une fois de plus, me mit la main à l'épaule, ordonnant d'un ton bref.

— Il faut rester.

Je voulus passer outre, employer la force brutale, mais les autres s'étaient remis debout aussi, et, sur un signe du chef, je me vis entouré de figures menaçantes et que je devinais inexorables. Alors soudain une idée me frappa, me soulevant d'indignation et de fureur contre ces êtres sans âme.

— Vous êtes des bourreaux, dis-je au chef ; c'est vous qui avez provoqué cette horrible catastrophe et entassé toutes ces ruines ; vous avez fait sauter la poudrière du réservoir.

— C'est vrai, fit-il d'un ton calme, mais nous ne sommes pas les criminels que vous dites, car nous ne savions pas au juste ce que renfermait la poudrière.

— C'était de la dynamite, malheureux.

Il parut chercher dans sa mémoire, puis il dit :

— J'ignorais les effets terribles de la dynamite et je croyais que le caveau renfermait de la poudre ordinaire. Mon intention était simplement de détruire le réservoir — notre berceau, ai-je entendu dire — afin qu'il ne pût plus jamais servir à fabriquer de la fausse humanité. En même temps j'escomptais l'effet salutaire que produirait sur l'imagination du Père et de son entourage cet acte d'énergie et de violence.

En toute autre conjoncture, j'eusse admiré que la foi postiche des Purs, cette foi imbécile qu'un pion leur avait fabriquée avec les miettes de la Bible, aboutît, comme le christianisme agonisant, à l'anarchisme et à la propagande par le fait, mais l'heure n'était pas aux spéculations philosophiques. Sous mon regard qui foudroyait non sans une nuance théâtrale, le chef baissa la tête.

— Je vous l'ai dit déjà, éclatai-je ; la violence est toujours inique et criminelle.

— Notre ignorance seule est coupable, et nous sommes les premiers à la déplorer.

— Et si ma femme est morte ?

Il parut s'éveiller d'un songe, et tout à coup, agité d'un tremblement nerveux, s'écria :

— Votre femme !... ah ! la malheureuse ! nous n'avions rien contre elle, nous l'aimions tous...

Il s'arrêta, le front et les yeux rajeunis comme par miracle, tout le visage nimbé de tendresse et de bonté, d'un ardent désir de racheter, de se sacrifier ; puis, coup sur coup, avec une contagieuse exaltation, il lança : « Mais je la sauverai !... à moi, mes

frères !... suivez-moi, il faut sauver la femme du divin, il faut la sauver ou mourir avec elle.

— Je me mets à votre tête, fis-je.

Mais il refusa et me remit cette fois aux mains des deux hommes blessés par la décharge des nôtres. Ceux-ci prirent, sur son ordre, la précaution de m'attacher les jambes et les poignets.

— Mais vous ne trouverez pas celle que vous voulez sauver, lui criai-je, exaspéré.

Il me montra deux de ses compagnons :

— Ceux-ci, fit-il, la trouveront, car ce sont ceux qui furent détenus à la Résidence. Et il me réitéra l'assurance qu'aucun mal ne me serait fait, seulement il fallait qu'ils gardassent un otage. Prête à partir, la petite troupe armée se compta ; ils étaient vingt-six seulement les deux manquants s'étant fait sauter, comme je l'appris ensuite, avec la poudrière. La minute d'après ils quittaient le pont et disparaissaient dans la nuit retombée sur la grève. Mais presque aussitôt éclata une fusillade terrible, et un bosquet proche qui venait de prendre feu éclaira une scène de carnage que je n'ai pas le courage de vous dépeindre. L'horreur soulevée en moi, jointe à la détresse de ma situation personnelle, fut telle que je m'évanouis sous les regards atones des deux blessés assis, immobiles, dans un flot de lumière électrique qui leur faisait des visages d'agonisants.

XV

Je vais vous résumer maintenant, d'après le récit de l'acteur principal, les événements qui se passèrent durant mon évanouissement.

Au moment de l'explosion, les nôtres, obéissant soit à un commandement, soit au seul instinct, s'étaient jetés à plat ventre. Ils restèrent dans cette position tout le temps que durèrent les explosions partielles. L'incendie du bosquet dissipant les ténèbres tout à coup, ils commençaient à se relever quand ils virent les Purs qui remontaient la grève au pas de charge. Ils se crurent attaqués. Une voix — celle de Moustier sans doute — commanda « feu ! » Les Purs reçurent la décharge presque à bout portant. Une quinzaine tombèrent, frappés à mort. Les autres ripostèrent et tuèrent tous les Européens plus quelques indigènes. Moustier, qui était en tête de la troupe, eut le crâne fendu d'un coup de sabre. Terrifiés, les coolies survivants s'enfuirent vers la Résidence. Le portail était demeuré grand ouvert. Ils s'y engouffrèrent, et se croyant toujours poursuivis, se ruèrent à travers la cour vers la fournaise des bosquets, tandis que les Purs s'arrêtaient au vestibule ralliés par la voix puissante du chef.

— Que nos deux frères nous guident maintenant, ordonna-t-il, et qu'on ne verse plus de sang inutilement ; nous n'avons d'autre mission ici que de sauver la femme du divin.

Les deux anciens prisonniers de la station sortirent des rangs et prirent la tête de la petite troupe qui pénétra avec précaution dans la cour centrale. Le tocsin s'y faisait entendre encore par intervalles mais lent, amolli, comme si la cloche eût été tirée par une main d'enfant. Les dalles étaient jonchées de blessés, morts

ou mourants, quelques-uns défigurés, hideux, les membres arrachés, le corps baignant dans une flaque de sang noir. D'autres avaient les traits crispés, le masque bleui ou noirci, mais ne présentaient aucune trace de blessure.

Sans doute une colonne de gaz brûlants et asphyxiants avait-elle achevé l'œuvre de la dynamite. Du moins ai-je reconstitué le drame ainsi. En éventrant le petit cratère, l'explosion avait non seulement déterminé l'écoulement du lac intérieur, mais une éruption partielle de lave et de gaz incandescents. Alors tous les survivants du personnel de la station, tous ceux qui ne s'étaient pas jetés dans les flammes ou qui n'avaient pas été projetés au loin, ou broyés sous les décombres des bâtiments effondrés, se réfugièrent dans la cour où ils périrent victimes des explosions successives des réserves à essences.

Un spectacle plus horrible encore glaça les Purs au moment où ils s'apprêtaient à s'élancer dans les jardins. Les lueurs sinistres de l'incendie éclairaient toute la cour maintenant. Dans un recoin d'arche, tout contre la ménagerie dont les cages n'exhalaient plus que de faibles gémissements, un corps se balançait dans le vide, attaché par le cou au câble de la cloche. Une autre forme humaine accroupie par terre, à l'orientale, tirait le pendu par les pieds, se laissait soulever de terre par la force ascensionnelle de la cloche et retombait assise ensuite, pouffant et grognant de plaisir à l'ouïe du glas produit par la faible traction.

Le pendu, c'était le portier qui, dans un paroxysme de folie sans doute, avait trouvé ce moyen de concilier son farouche respect d'ex-militaire pour la consigne avec on ne sait quel point d'honneur dément lui défendant de continuer à vivre parmi tant de cadavres.

Comme cela il sonnerait le tocsin, même mort.

Il était hideux à voir, les yeux saillis hors des orbites, le nez à demi carbonisé, un rire sarcastique aux lèvres, le front entaillé d'une balafre rouge d'où le sang s'échappait en nappe, poissait sa tignasse, lui tatouant le visage de zébrures à l'ocre rouge.

L'autre, c'était l'homme-fossile, échappé sans doute de la niche où il avait été enfermé après sa capture. Les Immondes, ses codétenus, gisaient inanimés autour de lui, tués apparemment par les gaz asphyxiants.

Se raidissant contre une terreur croissante, et sans s'apercevoir que l'homme-fossile les suivait, les Purs se précipitèrent sur la pelouse au rond-point à demi roussie par une coulée de lave. Là ils furent forcés de s'arrêter. L'incendie avait gagné tous les bosquets. Une vaste muraille de feu leur barrait le chemin.

Le chef regarda ses frères et comprit qu'ils n'iraient pas plus loin.

— Où est la demeure des deux divins ? demanda-t-il d'un ton bref.

Les deux guides désignèrent de la main les arceaux blancs de notre bungalow, d'un rose auroral à la lueur des flammes.

— C'est bien, fit-il, attendez-moi là. Et il s'élança dans la fournaise.

Cependant l'orage qui menaçait depuis plusieurs heures éclatait enfin. De larges gouttes tombèrent, sanglantes, reflétant le brasier. Un grondement sourd emplit les airs, d'un horizon à l'autre. On eût dit les violences de la terre tardivement répercu-

tées dans le ciel. Telle était cependant la clarté des flammes qu'elle empêchait de voir les éclairs. Le chef s'était engagé dans l'allée sablée conduisant au bungalow. Un torrent d'eau sulfureuse la dévastait. Une fumée épaisse et suffocante formait voûte au-dessus de sa tête. Il marchait à petits pas, à demi aveuglé par les flammèches tombant des arbres qui brûlaient comme des torches. L'une d'elles mit le feu à sa veste blanche. Il se l'arracha de la poitrine, se brûla les mains. Puis sentant que sa chevelure prenait feu, il déroula sa ceinture et s'en enveloppa la tête.

Il arrivait enfin au péristyle du bungalow. Le cœur faillit lui manquer. Sur les marches trois cadavres étaient étendus, celui de M. Brillat-Dessaigne, la face violette, tuméfiée, les traits calmes pourtant et les yeux clos comme s'il dormait. Les deux autres cadavres étaient ceux des deux Européennes, employées de la station… Sans doute le savant, épargné par l'explosion, avait-il été rencontré par ces deux femmes en fuite devant le cataclysme ; elles s'étaient accrochées à lui, considérant sa seule présence comme une sauvegarde, un talisman contre la mort, et elles l'avaient suivi quand l'idée lui était venue de sauver ma femme. Le tourbillon des gaz brûlants les avait rejoints en route, et ils étaient tombés tous trois au pied de la maison où ils pouvaient trouver le salut s'ils l'eussent atteinte quelques secondes plus tôt seulement.

Une angoisse affreuse avait pris le chef à la gorge. Le Père était mort, emportant son secret au néant. Il ne lui restait plus qu'à mourir aussi, mais auparavant il tiendrait sa parole, il sauverait ma femme. Ah ! qu'elle fût vivante, celle-là du moins, car s'il arrivait trop tard, il passerait pour un meurtrier à mes yeux, et qui pis est, pour le meurtrier d'une femme dans laquelle il ai-

mait, à sa manière, toutes les femmes. Car il aimait, il le sentait bien maintenant, il l'aimait pour sa grâce et sa faiblesse, pour le troublant mystère que son sexe apportait dans l'univers, mystère où il pressentait, lui, le déshérité, tout un monde suave de tendresses inéprouvées, d'immarcescibles félicités, tout ce qui peut jaillir de la divine étincelle qui préside à la naissance et entretient la vie des êtres de chair véritable. Oh ! la serrer, morte ou vive, contre sa poitrine !...

Il se rua, tête baissée, dans la maison déjà auréolée de flammes. L'électricité avait tenu bon ; elle rayonnait sur le deuil des choses sa lumière douce et joyeuse, mais les chambres étaient vides. Pas toutes cependant, car dans celle qui lui parut être la chambre à coucher et qu'il visita la dernière, une demi-douzaine d'immondes giraient, frénétiques, comme des rats pris au piège. Dès qu'ils l'aperçurent ils se précipitèrent au-devant de lui, hostiles, les tentacules brandis. D'un coup de sabre il en faucha trois ou quatre, bondit par-dessus leurs tronçons tressautants, découvrit la baie vitrée ouverte sur la vérandah. Comme il en franchissait le seuil il trébucha contre un corps étendu à terre. Elle ! c'était elle ! Et elle respirait encore bien qu'elle eût perdu connaissance.

Elle avait survécu, celle pour laquelle il eût volontiers donné dix mille vies comme la sienne ! Il voulut la soulever mais ses forces le trahirent. Alors enflant sa voix qui se brisait, il appela à l'aide. Personne ne répondit, personne ne vint. C'était, pour elle, pour lui, la mort certaine, affreuse, que chaque seconde écoulée allait rendre plus inévitable.

Il courut à la balustrade, se pencha sur la mer de feu des arbres, une mer qui roulait des vagues énormes de fumée noire,

une mer au-dessus de laquelle le ciel n'était plus qu'une immense nappe d'éclairs aveuglants. Il s'apprêtait à jeter un suprême appel à ses frères dont les silhouettes confuses s'immobilisaient par delà le rideau de feu, quand un sillon éblouissant laboura les nues, unit le ciel à la terre, dardant son mortel faisceau au centre même du groupe lointain. Un bruit formidable saccagea le monde. Il vit des corps projetés sur le sol, d'autres qui se précipitaient d'eux-mêmes dans les flammes. Puis, plus rien, sinon l'effroyable tumulte du tonnerre qui continuait de fracasser l'espace.

Il se retourna, se sentant gagné par la folie. Debout dans le cadre de la baie, l'homme-fossile le regardait du fond de ses orbites sanieuses, rythmant de la caboche une musique qu'on n'entendait pas, les babines coincées sur l'embouchure d'une musette imaginaire. Peu s'en fallût qu'il ne bondit sur le macabre fantôme et ne l'étranglât net. Mais quatre Immondes brachiopodes surgirent à leur tour, les tentacules hauts, n'attendant que leur air favori pour se mettre en branle. Et le chef comprit tout à coup que ces êtres grotesques lui apportaient, sans le savoir, le salut. Retrouvant les gestes avec lesquels il les avait domestiqués jadis et dressés à toutes les besognes, il leur ordonna de lui aider à emporter le corps étendu à terre.

Ils obéirent instantanément, unissant leurs efforts, le chef portant le haut du buste afin de protéger la tête contre toute atteinte des flammes. Fidèle à son rôle, le vieux lémurien ouvrait la marche en dodelinant de la tête, les métacarpes ballants, agités d'un mouvement isochrone, comme s'il battait la mesure. Aussitôt hors la maison, les marches franchies où le Père et les deux Européennes dormaient leur dernier sommeil, le chef frappa dans ses mains pour leur faire accélérer l'allure. Ils bondirent à

travers les flammes. L'air était embrasé au point que leur dos fumait et se boursouflait comme de la colle en ébullition ; le chef lui-même sentait la peau de son visage et de ses mains se craqueler à cette température de fournaise. Tous les cadavres qu'on rencontrait, Purs ou coolies, étaient à demi carbonisés.

Bientôt, la voûte de feu et de fumée franchie, ils revirent le ciel, où les décharges électriques se succédaient ininterrompues. On eût dit le combat dans les airs, d'invisibles et colossales artilleries, ou mieux encore un formidable exercice à feu ayant la terre pour cible. Dans la cour centrale, la mort avait achevé son œuvre. Rien ne bougeait plus, ni les animaux dans leurs cages, ni les corps étendus sur les dalles, ni le portier pendu à sa cloche ; et le tout, éclairé en cauchemar par l'incendie ou la foudre, donnait l'illusion de quelque monstrueux musée de cire.

Comme le danger était moindre ici, le chef fit arrêter deux secondes, le temps de se pencher sur la femme à qui il venait de sauver la vie au prix de la sienne propre. Car il sentait bien que c'en était fait de lui et que la fin de tout arrivait. Il avait dépassé les bornes des sensations permises à son espèce factice, et d'ailleurs son heure était sonnée, son piètre rôle rempli. Le fluide chimique à qui il devait sa fragile forme humaine et qui lui avait permis de s'agiter sur terre quelques misérables et courtes années, ce fluide, maintenant, s'exhalait par tous ses pores, se figeait au long de ses fibres durcies, dans une stagnation imminente de la frêle mécanique cardiaque qui rythmait sa respiration. Et que lui importait de mourir puisque la mort du Père décrétait l'irréparable pour lui, puisqu'il était sur désormais que jamais il ne pourrait ni aimer ni être aimé. S'étant assuré que son

cœur, à elle, battait toujours, il fit un signe et les porteurs se remirent en marche.

D'un pas rapide, si rapide même que le chef, à bout de souille, trébuchait, haletait, ils franchirent le portail, s'engagèrent sur la grève, et d'un seul élan dévalèrent vers la mer. Mais, chose étrange, ils n'obéissaient plus ni à la voix du chef ni à la direction qu'il essayait de leur imprimer, et bien qu'il se fût arrangé de façon à marcher en tête, leur orientation, en dépit de tous ses efforts, déviait de la ligne à suivre pour atteindre le yacht ; ils descendaient droit aux flots. Alors subitement une certitude affreuse se leva dans sa pensée : soit vengeance concertée contre la race à laquelle appartenait la malheureuse, soit superstition opiniâtre d'êtres issus de l'Océan sans doute et qui, morts, y retournaient comme les humains retournent à la terre, les monstres avaient décrété que le corps devait être jeté à la mer. Et ils le jetteraient, quoi qu'il advînt ! Car il ne se sentait plus la force physique nécessaire pour leur résister. Tout ce qu'il pourrait faire, à la dernière extrémité, c'était de les massacrer tous, mais alors comment porterait-il tout seul le corps jusqu'au navire ?

En attendant, cette dernière extrémité approchait avec une effrayante rapidité. À une cinquantaine de mètres à peine, le ressac mugissait, de plus en plus assourdissant. Et ils couraient presque. Derrière eux c'étaient les flammes crépitantes, l'immense brasier de l'île que le feu dévorait vive ; devant eux la nuit profonde des eaux. Ils allaient vers la nuit. L'instant d'après, la distance avait diminué de vingt mètres. Le chef eut la sensation que tout l'immense océan se jetait au-devant d'eux pour les engloutir. Déjà ils étaient enveloppés de son haleine fraîche et gri-

sante ; et peut-être une telle mort lui eût-elle souri, à lui. Mais elle, il fallait qu'elle vécût, il fallait qu'elle fût sauvée !

Il fit un effort surhumain, réussit à immobiliser les porteurs l'espace de quelques secondes, leur montra une fois de plus le halo lumineux où s'inscrivait la silhouette du yacht ; puis, il prit le vieux lémurien par l'épaule et le poussa dans cette direction. Mais au bout de quelques pas, celui-ci s'arrêta net, parut s'ébrouer, et se rejeta de côté, invitant par signes les porteurs à en faire autant.

Àla lueur d'un éclair, le chef vit des formes enchevêtrées étendues à terre, dans des flaques de sang. Il reconnut des silhouettes, et comprit qu'ils étaient arrivés à l'endroit où avait eu lieu la terrible fusillade. Tandis qu'il hésitait, cherchant un passage, les porteurs repartaient avec leur fardeau, reprenaient, sans lui cette fois, leur course en biais. Il dut se précipiter à leur poursuite. Mais la mer n'était plus qu'à deux pas. Il comprit qu'il ne lui restait aucun espoir de rattraper ni de maîtriser ces brutes.

Alors il dégaina, lança un appel strident. Le vieux se retourna et eut le crâne fendu d'un coup de sabre.

Il s'affaissa en hurlant de la plus horrible façon.

Terrorisés, les porteurs stoppèrent, lâchèrent leur proie et s'évanouirent dans l'obscurité. Quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles le chef se demanda ce qu'il allait faire.

La fraîcheur de la mer ranimait, peu à peu, celle qu'il avait sauvée, sa respiration était plus ample, plus régulière, mais elle avait encore les lèvres crispées, les yeux clos, le masque pâle et rigide des êtres que la mort vient frôler du bout de l'aile. Il essaya

de la porter dans ses bras. Hélas ! il n'avait même plus la force de la soulever, et bientôt il constata que le flot qui montait, léchait le bas de sa robe.

Cependant la grève présentait à cet endroit une bande étroite de sable fin et sec où le corps pouvait à la rigueur être traîné doucement, sans heurts ni secousses. Il essaya et réussit à faire quelques pas ainsi.

Tout restait donc possible !

Mais au moment même où il faisait cette réflexion il s'aperçut que tout, au contraire, était définitivement perdu. Car voici que l'ombre autour de lui s'emplissait de formes rampantes ou sautelantes dont le nombre, à chaque éclair, paraissait augmenter.

Les derniers survivants du Val, attirés par les cris d'orfraie du vieux et guidés sans doute par leurs camarades, les porteurs transfuges, allaient venger sur le chef tout ce que leur race avait eu à souffrir des Purs. Un nouvel éclair, et il se vit entouré d'êtres grimaçants qui n'avaient attendu que d'y voir clair pour se ruer sur lui.

Il reposa à terre le buste que soutenaient ses bras, et se mit à exécuter des moulinets au sabre de manière à tracer autour du corps étendu à ses pieds une zone infranchissable. Mais rien ne pouvait plus arrêter les monstres surexcités. Un certain nombre se laissèrent mutiler, hacher, mettre en pièces pour permettre aux autres de rétrécir le cercle. Alors se sentant perdu, il rassembla ce qui lui restait de forces, poussa un suprême appel vers le yacht amarré à une centaine de mètres à peine du lieu où se passait la scène : « À moi, le divin, à moi, le divin ! »

XVI

Ce fut ce cri, répété plusieurs fois, qui finit par me tirer de mon évanouissement. Tout de suite je compris que la situation devait être terriblement grave.

— Vous entendez, dis-je, aux deux blessés couchés près de moi.

Ils relevèrent la tête péniblement, et fixèrent sur moi des regards lointains, hagards, où déjà s'amoncelaient les brumes de la mort.

— Vite, vite, leur criai-je, tranchez ces liens, le chef est en péril.

Mais ils se concertaient, et leurs visages impersonnels n'exprimaient que de l'incrédulité et de la souffrance hébétée. Mon Dieu ! n'auraient-ils plus la force de comprendre ? À la fin pourtant, un dernier cri du chef, répercuté par le môle, les fit tressaillir. L'un d'eux se traîna vers moi, coupa la corde qui attachait mes poignets, exhalant dans cet effort le peu de vie qu'il lui restait. Il retomba inerte à mes côtés. Je saisis son sabre et d'un seul coup je tranchai les liens des jambes. J'étais libre. Je ne fis qu'un bond hors du navire.

Ce fut à coups de hache que je dus me frayer un passage à travers le cercle grouillant des Immondes ; ils étaient bien une soixantaine dont il me fallut pourfendre ou assommer plus de la moitié pour parvenir jusqu'au chef. La joie de retrouver ma chère Yvonne vivante décupla mes forces. Je la soulevai dans mes bras et d'une seule traite, la portai jusqu'au navire, le chef se contentant de tenir en respect la meute glapissante qui s'obstinait à

nous suivre… Enfin, nous arrivions sains et saufs sur le pont, et tandis que le chef, brièvement, me narrait l'homérique épopée dont il était le héros, je m'empressai autour de ma femme qui ne tarda pas à rouvrir les yeux. Nous ne pûmes cependant échanger que quelques paroles, l'universel deuil qui planait nous défendant de céder à l'égoïsme des épanchements, des joies à deux. Les deux blessés entraient en agonie. M'étant approché avec le chef pour recueillir leur dernier soupir, je remarquai que le sang qui coulait de leurs blessures (ils avaient énergiquement refusé de se laisser panser) n'était pas comme le nôtre, liquide et de nuance carmin foncé, il tirait plutôt sur le vermillon pâle et paraissait de consistance épaisse et sirupeuse. Je remarquai aussi que le malheureux chef épiait avec épouvante dans leurs prunelles vitreuses, sur leurs faces brusquement oxydées, mais dont l'effigie demeurait la vivante ressemblance de la sienne, la vision de plus en plus nette du mystérieux gouffre noir où il se sentait choir lui-même. Mourir, cesser de vivre ! cela devait avoir un sens affreux pour lui qui avait si peu vécu.

Cependant les Immondes qui nous avaient poursuivis jusqu'au pied du navire, reprenaient une attitude menaçante. Quelques-uns essayèrent d'escalader la coque. Je les repoussai à coups de hache. Ils n'étaient plus qu'une vingtaine maintenant. Brusquement ils changèrent de tactique, grimpèrent sur les épaules les uns des autres de manière à former une sorte de pyramide supportée à la base par trois des leurs seulement et qui dépassait de plusieurs pieds le bastingage d'arrière. La pyramide oscilla soudain, s'inclina au-dessus du pont ; son sommet s'égrena, laissant choir sur le tillac une demi-douzaine d'assaillants. Fatigué de manier le sabre ou la hache, je les acculai du côté de la coupée de bâbord et les contraignis à se précipiter dans les flots.

Mais ces brutes purement impulsives, que les deux chimistes avaient si bien qualifiées de « réactions de laboratoire », n'avaient pas la moindre conscience de la mort. Sans doute ne la percevaient-ils que comme une simple transformation, le passage d'un état matériel à un autre. Et peut-être leur mort, à eux — comme aussi la nôtre — n'était-elle en réalité que cela. Toujours est-il que, sans se soucier du sort de leurs camarades, ceux qui restaient s'apprêtèrent aussitôt à renouveler leur tentative. Mais cette fois ce fut le ciel qui me vint en aide. Oui, le ciel !

Un bolide, c'est-à-dire un globe de feu de plusieurs centimètres de diamètre apparent, émergea soudain des loques fuligineuses suspendues au-dessus de l'île. Je le vis descendre lentement, suivant une trajectoire oblique qui le menait droit au navire, si bien qu'un instant je redoutai la pire des catastrophes. Mais il fut arrêté en chemin par la pyramide reconstituée. Il la frôla et éclata avec un bruit infernal, un dégagement de lumière dont Yvonne et moi nous restâmes aveuglés durant quelques secondes.

Quand nous rouvrîmes les yeux, la pyramide n'existait plus. À la place où elle s'élevait l'instant d'avant, deux ou trois larges mares gélatineuses, comme phosphorescentes, s'étalaient sur le gravier du môle. Nous les vîmes s'étendre, s'allonger, converger vers un point central où s'opéra leur fusion. Et de toute la faune qui naguère hantait les ténébreux ravins de l'île, il ne restait plus maintenant que cette flaque énigmatique de Bathybius, gelée vivante, impérissable, qui, lentement, invinciblement, s'orienta vers la mer, matrice primordiale de tous les êtres animés. L'électricité qui avait présidé à la naissance des Immondes était survenue à point nommé pour désagréger leurs formes passagères,

restituera l'Océan les gouttes d'immortalité d'où la science les avait tirées. Longtemps nous demeurâmes penchés sur ce spectacle, en proie à l'angoisse imprécise que suscite chez tout être pensant l'éternel mystère de la création, avec une vague pitié aussi pour ces formes abolies qui ne reparaîtraient plus jamais sur terre, et pour qui nous nous reprochions maintenant de ne pas avoir eu un peu de cette clémence, de cette bonté que l'homme doit à tout ce qui respire au soleil et dont ne le séparent que quelques degrés en plus conquis par lui sur l'échelle de vie.

Ce fut le même sentiment aussi, perçu avec un peu plus d'intensité seulement, qui étreignit nos cœurs, quand, rappelés auprès du chef qui venait de s'étendre à côté de ses frères morts, nous vîmes son visage s'oxyder, se creuser à l'image des deux autres, et comprîmes que son tour était venu. Ma femme s'agenouilla près de lui, le baisa au front, puis tint sa main dans les siennes tout le temps que dura l'agonie. Et je crus lire dans ses traits que mourir ainsi lui semblait plus beau que de vivre comme il avait vécu. Du reste il ne prononça plus une parole. Ma femme seule remuait les lèvres comme pour une muette prière. Sans doute recommandait-elle à son Dieu cet orphelin de la science humaine et le priait-elle d'en assumer la paternité, à quoi il pouvait consentir au reste sans déchoir.

Àmon tour je serrai la main de notre malheureux ami, mais je ne pus trouver un mot à lui dire. Ses yeux grand ouverts reflétaient un ciel noir, hermétique, inexorable, le seul ciel qu'admette la raison irrémédiablement brouillée avec la chimère dorée d'une seconde vie.

Et je préférais me taire que de bercer son agonie d'un pieux mensonge. Ses traits s'effaçaient peu à peu, comme difflués dans

la peau flétrie du visage. Certes il devait être parvenu à l'extrême limite de sa vieillesse, et seul un miracle d'énergie et de volonté avait pu le soutenir dans l'héroïque et généreuse aventure qui couronnait sa vie.

Un « adieu » déchirant s'échappa soudain de ses lèvres décolorées ; la flamme de vie vacilla au bord de ses yeux, puis sombra dans les profondeurs noires du regard qui s'éteignit doucement…

Nous restions seuls désormais, sur un navire inutilisable, en face de cette île saccagée, au sol jonché de ruines et de cadavres, seuls dans ce monde de cauchemar, entre un ciel d'épouvante et une terre de malédiction… Mais quelque chose de pire encore nous attendait. Le projecteur électrique s'éteignit tout à coup. Et ce fut à bord la nuit noire, hideuse, terrifiante, tandis que, sur terre, la Résidence en feu, la Résidence spectrale apparaissait comme roulée dans un linceul de sang.

Alors nous nous perçûmes misérables comme il n'est pas possible de l'être davantage.

XVII

Vers le matin la mer pâlit, s'éclaira par degrés ; des lames de plus en plus nombreuses, accourues du bout de l'horizon assiégèrent les côtes ; le ciel resta noir, un jour sinistre se leva sur cette scène d'apocalypse. L'île brûlait toujours, mais l'incendie avait fait du chemin dans ces quelques heures ; c'était la forêt qui flambait maintenant, l'immense forêt vierge qui couvrait la presque totalité de l'espace compris entre les ravins du sud et le massif volca-

nique septentrional. Déjà les hauteurs proches apparaissaient couronnées de flammes ; des volutes de fumée noire se traînaient à mi-côte des volcans, et si la brise n'avait soufflé du large, notre position fût devenue intenable, le yacht lui-même eût pris feu. Je suis certain qu'à ce moment la température dépassait soixante degrés. Vers midi surtout, la situation empira au point qu'après avoir immergé nos morts, nous dûmes rester enfermés dans l'entrepont et y demeurer jusqu'au soir, toutes issues closes. Par bonheur nous y trouvâmes de nombreuses conserves et salaisons qui nous permirent de nous restaurer, et nous rassurèrent quant aux lendemains. Ce fut un soulagement moral autant que matériel, car à plusieurs reprises, durant cette nuit terrible, alors que les autres dangers diminuaient progressivement, la perspective de mourir de faim (puisque nous ignorions qu'il y eût des vivres à bord) nous avait tenaillé l'imagination.

Le lendemain, la chaleur de l'incendie qui, s'éloignait, s'étant apaisée, nous nous risquâmes à descendre à terre, d'autant que le roulis du yacht commençait à nous incommoder, les eaux de la rade répercutant la tempête qui sévissait au large. Nous fîmes un détour pour ne pas enjamber trop de cadavres. La forêt lointaine brûlait toujours. Un silence terrible pesait sur la falaise, mais, là-bas, on entendait les arbres se fendre, gémir, éclater, les cris farouches des bêtes aux abois, les rugissements désespérés des fauves rendus fous par la terreur. L'enceinte de la station n'était que ruines et décombres ; on y marchait sur un lit de cendres chaudes. Les trois volcans avaient repris leur physionomie coutumière. Le plus petit cependant présentait à sa base une immense excavation d'où s'échappait une cascade fumeuse, pareille, à distance, à du brouillard liquide ; la gerbe centrale décrivait une courbe par-dessus l'arête de la falaise et retombait sur les pierres

calcinées et les squelettes d'arbres indiquant la place où, la veille encore, s'élevait l'habitation du savant. La tour aux projections se dressait, unique, au milieu de ces ruines, phare aveugle maintenant mais qui avait vaillamment rempli son devoir dans ce drame terrible, et dont l'œil vigilant s'était éteint le dernier. Un vol d'aigles et de pélicans planait au-dessus de notre bungalow, (une des rares maisons restées intactes) mais l'extrême chaleur qui régnait encore dans ces parages les tenait en respect. Vers le soir je me risquai dans la cour centrale qui n'était qu'un vaste charnier, et, par une embrasure, leur tirai quelques coups de fusil, seul moyen de soustraire à leur rapacité les corps qu'ils convoitaient. En me retournant, ma tête heurta une corde qui descendait de la voûte et s'arrêtait à deux pieds au-dessus du sol. C'était évidemment la corde de la cloche, mais le portier, que le chef affirmait y avoir vu pendu par le cou, avait disparu, et je dois ajouter qu'il demeura définitivement introuvable.

Comme je m'approchais enfin de notre bungalow, une créature humaine émergea d'un soupirail. Je faillis m'évanouir de terreur, tellement mes nerfs étaient surexcités, mais j'eus vite reconnu un des Européens de la station, le timonier du yacht. Il était dans un état lamentable, le visage couturé de plaies, les cheveux roussis, traînant aux pieds des souliers calcinés et ramenant avec peine autour de son corps les lambeaux de ses vêtements. Il faisait partie de la troupe de Moustier, et s'était sauvé, affolé, au moment de l'explosion. Il avait passé la nuit et le jour suivant dans une anfractuosité de la grève, près des récifs nord. Mais à demi mort d'inanition, et croyant le yacht tombé aux mains des Purs, il avait fini par se décider à retourner à la station. Peut-être trouverait-il quelque nourriture dans un des bungalow épargnés ; peut-être même y rencontrerait-il des survivants de la catas-

trophe prêts à se joindre à lui pour faire face aux mille dangers qui menaçaient. Mais il n'avait pas tardé à acquérir la conviction que tous les habitants de la station avaient dû succomber ; personne, en effet, ne se montrait nulle part ni ne s'occupait des nombreux cadavres étendus un peu partout. Dans notre bungalow il avait trouvé des restes de victuailles et de salaisons, de quoi calmer sa faim et s'alimenter sommairement pendant quelques jours ; alors il avait décidé d'y rester et de s'établir dans la cave par peur d'une nouvelle secousse sismique (il avait réellement cru à un tremblement de terre consécutif à une éruption volcanique).

J'avais une question brûlante aux lèvres, une question capitale puisque notre sort à tous peut-être en dépendait. Le marin estimait-il que nous pouvions manœuvrer le yacht à nous deux en le faisant marcher à la voile ? (car il ne pouvait, bien entendu, être question de toucher aux machines).

La réponse fut affirmative. Nous étions sauvés, et je me souviens encore de la joie délirante avec laquelle nous nous étreignîmes Yvonne et moi quand, quelques heures plus tard, ayant hissé la grande voile, levé l'ancre, tranché les amarres d'un coup de hache, nous sentîmes le yacht dériver lentement. Il hésita tout d'abord, salua du nez un escadron de vagues bondissantes, s'ébroua devant cette mer démontée qui paraissait plus disposée à l'engloutir qu'à le bercer, puis il en prit son parti et, fièrement, s'élança vers la passe de sortie. Notre timonier avait trouvé à bord des vêtements confortables, et de quoi se restaurer amplement. La soute aux liqueurs renfermait même d'excellent vin vieux fabriqué de toutes pièces par les chimistes et que nous n'hésitâmes pas à mettre à contribution, faute d'eau, et si suspect

que son goût pût nous paraître. Nos derniers moments à terre avaient été consacrés à l'immersion de tous les cadavres d'Européens. Seuls ceux des deux savants furent transportés à bord pour être immergés au large. Nous leur rendîmes ce suprême devoir sitôt que le yacht eût gagné la haute mer, et je méditai longuement sur la destinée féroce qui faisait disparaître si misérablement un homme tel que M. Brillat-Dessaigne, un génie comme il n'en surgit que de loin en loin du sein du banal pullulement humain. Qui savait combien d'années, de hasards coïncidents et extraordinaires il faudrait pour qu'une intelligence de même envergure apparût sur terre et retrouvât les secrets merveilleux que celle-ci emportait aux abîmes…

La nuit s'annonça très mauvaise. Nous ne pouvions pas gouverner dans une direction déterminée, il fallait se contenter de fuir vent arrière. La tempête eût vite fait de nous entraîner vers l'ouest, loin de la petite île qui bientôt n'apparut plus que comme un immense bûcher allumé au bord du ciel et éclairant la nuit de la mer à plus de douze lieues à la ronde. Nous ne pouvions que nous estimer heureux maintenant de l'extension prise par ce terrible incendie, car il était impossible qu'un tel brasier n'attirât pas l'attention de quelque navire qui s'approcherait assez pour voir nos signaux.

Vers minuit le grand mât cassa, et nous perdîmes l'unique voile dont nous disposions. La situation alors nous parut désespérée. Des lames furieuses balayaient le pont devenu impraticable. Des abîmes s'ouvraient sous la proue, d'où le frêle navire ne ressortait que par miracle, et non sans y laisser à chaque coup quelques lambeaux de sa chair, des sabords, un hauban, une cajute, des claires-voies vitrées, une partie du bordage. La tempête

nous débarrassa ainsi des deux malencontreux canons de sabord, et je n'ai pas besoin de dire que leur disparition ne nous causa aucun regret. Une perte qui nous fut plus sensible — et pour cause — fut celle de notre unique canot, mal arrimé sans doute.

Ce qu'il y avait de plus grave c'est que, privés de cartes et de boussole, nous ne savions plus où nous courions à travers cette nuit noire, nous ne savions qu'une chose, c'est que dans ce détroit parsemé d'îles grandes et petites, nous pouvions à chaque instant toucher un banc rocheux, un écueil, un récif où notre carène s'embrocherait, chavirerait ou se briserait comme verre.

Au matin cependant le vent tomba comme par enchantement ; la mer mit une sourdine à ses fureurs ; les vagues perdirent leur crinière blanche, s'allongèrent, se muèrent finalement en une houle molle et berçante ; nous pûmes remonter sur le pont et respirer enfin. Nous étions assis sur la dunette depuis quelques minutes environ quand Yvonne poussa un cri de joie : à l'extrême horizon, dans une déchirure du ciel, on distinguait les trois bouts d'allumettes plantés de guingois d'un gréement de paquebot. Autant qu'on en pouvait juger à cette distance — la cheminée n'étant pas visible — il paraissait marcher dans le même sens que nous. Nous hissâmes les signaux de détresse, mais ils étaient sûrement invisibles, vu l'éloignement, et au bout d'une demi-heure nous eûmes le déchirement de constater que les deux parallèles qui représentaient nos routes respectives semblaient s'être écartées sensiblement.

Tout à coup notre timonier qui était descendu, sur mon ordre, chercher de la poudre destinée à un nouveau signal, apparut à l'une des écoutilles, le visage bouleversé « vite aux pompes, me cria-t-il, l'eau !... l'eau !... dans la soute aux poudres !... » Et

comme je le pressai de questions, il expliqua : « Il y a déjà trois pieds d'eau… et impossible d'aveugler le trou… on ne le voit pas… mais j'ai trouvé, nageant dans l'eau, un de ces maudits poulpes à bec d'oiseau… un bec dont il se sera servi comme d'une tarière… je lui ai brisé la tête contre la trappe… »

Nous cherchâmes vainement des pompes ; il n'y en avait plus, et le timonier finit par se rappeler qu'elles étaient restées à la Résidence ; l'une d'elles même avait joué son rôle dans la lutte contre l'armée des poulpes. Une nouvelle leçon du destin peut-être. Une seule de ces bêtes infimes allait venger tous les siens, tous les monstres à qui nous avions, par violence, repris la vie qu'un rayon de génie leur avait octroyée. Car à moins d'un miracle nous étions perdus puisque nous n'avions plus de canot. Bientôt le navire donnerait de la bande, et quelques heures plus tard, devenu le jouet des lames de fond, il embarquerait par bâbord et finalement sombrerait.

C'est ce qui arriva en effet. Moins de trois heures après nous étions en perdition, la coque inclinée à 45 degrés, l'arrière ne remontant même plus au-dessus des vagues.

Un seul espoir de salut nous restait. Il semblait que le lointain paquebot eût aperçu enfin nos signaux, car depuis plus d'une heure il se rapprochait, grandissait.

Bientôt nous pûmes distinguer à l'œil nu qu'il avait le cap sur nous, et le timonier même assura qu'il forçait la vapeur. Arriverait-il à temps ? Telle était l'unique question que nous nous posions maintenant, Yvonne et moi, les mains étroitement unies, prêts à affronter courageusement la mort, si elle devait nous

prendre enfin, après nous avoir si miraculeusement et si opiniâtrement épargnés.

Et, tout à coup, à bout de nerfs, à bout de force, toute son énergie prophétique à la dérive, convaincue que le salut arriverait trop tard et que c'était bien la mort cette fois, Yvonne s'abattit contre mon épaule, et je l'entendis qui murmurait, à travers ses sanglots :

— Pardon !... je te demande pardon !...

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Un appel de sirène ébranla les espaces. Une ombre gigantesque se pencha sur nous. Quelques minutes après nous étions tous trois en sécurité sur le pont du bateau sauveur — un paquebot des Messageries, — tandis que le yacht coulait avec un râle sifflant, tragique, qui se perdit dans le ruissellement des flots victorieux.

Ainsi finit l'histoire de notre voyage de noces, une histoire que vous serez peut-être le seul à tenir pour vraisemblable, vous, l'amateur d'irréel, — une histoire de plus en plus improbable aux yeux de ma femme elle-même, qui se félicitait, hier encore, de n'avoir jamais rien eu à se reprocher ni à se faire pardonner depuis que nous sommes mariés.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_faiseur_d%E2%80%99hommes_et_sa_formule. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.